

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LARBAUD.

HIVER 1930

CAHIER XXVI

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

1969

Reprinted by permission of Mrs. LELIA CAETANI HOWARD

KRAUS REPRINT

A Division of

KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED

Nendeln/Liechtenstein

1969

Printed in Germany

SOMMAIRE

PAUL VALÉRY

ALLOCUTION

MARCEL JOUHANDEAU

TITE-LE-LONG

LÉON-PAUL FARGUE

D'UN PORTE-PLUME A UN AIMANT

GEORGES CHEHADÉ

POÈMES

G. RIBEMONT DESSAIGNES

*DEUXIÈME ÉPITRE AUX SERINS ET MÊME
AUX ROSSIGNOLS*

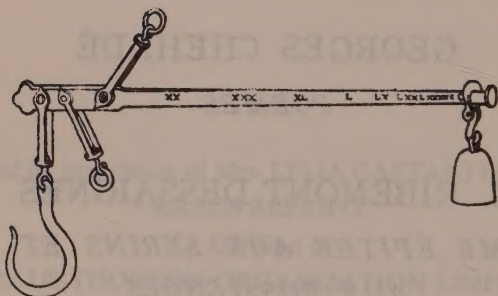
FRANZ KAFKA

RÉCITS

TRADUITS DE L'ALLEMAND PAR ALEXANDRE VIALATTE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE CAHIER 2.900 EXEMPLAIRES
DONT 100 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN
GELDER NUMÉROTÉS DE 1 A 100, 300 EXEMPLAIRES
SUR PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE 101 A 400,
ET 2.500 EXEMPLAIRES SUR ALFA NUMÉROTÉS
DE 401 A 2900.

N° 1543



ALLOCUTION (*)

(*) Prononcée à l'occasion du Cinquantenaire des Concerts Lamoureux.

MESDAMES, MESSIEURS,

M'est-il permis de parler ici ? De déranger les pupitres, d'apparaître au milieu des merveilleuses cordes, des bois suaves, des cuivres tout-puissants, non point pour chanter, mais pour essayer de faire entendre une voix, — ni chantante, ni harmonieuse ; et que ne soutient pas la baguette de M. Wolff. Je vous avoue que je suis ému de me trouver tout seul de mon espèce dans cette forêt essentiellement magique où, parmi la ramure diverse des timbres, souffle si tendrement ou si violemment le génie.

Comment donc justifier cette rupture de charme que l'on me fait commettre ? Je me sens dans l'état honteux et coupable du Monsieur qui, dans le Cirque d'Été de jadis, survenant pendant l'exécution d'un morceau, voyait avec terreur Lamoureux frapper un coup sec de

baguette, cesser de conduire, se tourner lentement vers lui, croiser les bras, et le foudroyer d'un coup de silence subit, absolu, consternant. Cinq cents regards fixés sur lui le réduisaient en cendres.

Comment s'explique donc mon sacrilège, et cette introduction d'un écrivain, et de sa parole plane et pauvre dans le sanctuaire ?

Mesdames et Messieurs, c'est que la dette de la littérature à l'égard de Charles Lamoureux est immense ; et que l'on s'acquitte comme l'on peut.

Observez d'abord que toute histoire littéraire de la fin du XIX^e siècle qui ne parlera pas de musique sera une histoire vaine ; une histoire pire qu'incomplète, — inexacte ; pire qu'inexacte, inintelligible. D'ailleurs, toute histoire littéraire, en général, qui ne parle que de littérature est une œuvre aussi infirme que le serait, par exemple, une histoire politique où ne seraient point mentionnés les événements économiques.

Chaque époque a ses grands excitants, ses sujets dominants d'intérêt, et la littérature en est toujours affectée, quoique d'une manière plus ou moins directe.

Or, je vous dis à présent qu'on ne peut rien comprendre au mouvement poétique qui s'est développé depuis 1840 ou 1850 jusqu'à nos jours, si le rôle profond et capital que la musique a joué dans cette remarquable transformation n'est pas mis en évidence, élucidé et précisé. L'éducation musicale du public français, — et particulièrement d'un nombre croissant d'écrivains français, a contribué, plus que toutes considérations théoriques, à orienter la poésie vers un destin plus pur et à éliminer de ses ouvrages tout ce que la prose peut exactement exprimer. Comme la musique, dans ses débuts, a divisé les impressions de l'ouïe, — rejetant les unes, les *bruits*, qui ont une sorte de signification, mais qui se combinent mal entre eux ; recueillant, au contraire, les *sons*, qui ne signifient rien par eux seuls, mais qui se peuvent bien reproduire, et bien combiner, — ainsi la Poésie s'est efforcée, parfois très laborieusement, parfois très dangereusement, — de distinguer (de son mieux) dans le langage, — des expressions dans lesquelles le sens, le rythme, les sonorités de la voix, le mouvement s'accordent et se renforcent, tandis qu'elle s'essayait au

contraire à proscrire les expressions dans lesquelles le sens est indépendant de la forme musicale, de toute valeur auditive.

Cette sorte de rééducation de la poésie (considérée dans la période qui va de 1880 à 1900) eut Lamoureux et les concerts Lamoureux pour agents de première importance. Comme Baudelaire eut les concerts Pasdeloup, Mallarmé et ses suivants eurent les concerts Lamoureux.

Charles Lamoureux était tout scrupule, tout zèle, tout rigueur et honnêteté dans son admirable métier, — ce métier, véritablement sacré du chef d'orchestre, qui demande que l'on soit à la fois un critique et un apôtre, un connaisseur et un enchanteur, un capitaine et un virtuose. — Le chef d'orchestre est un étrange soliste, un exécutant complexe, formé de 120 exécutants. Monsieur le chef d'orchestre, vous êtes un Monstre de la Fable!...

Lamoureux, par les traits si nobles de sa nature, par son exigence même, par son amour de la perfection et ses scrupules, était bien de cette époque presque reli-

gieuse à l'égard du beau, que nous avons vécue au temps de notre jeunesse.

Cette jeunesse voyait dans l'art la seule issue, la seule culture désormais possible, des sentiments les plus élevés. L'acte de l'artiste, l'émotion communiquée par les œuvres lui paraissaient les seuls objets indiscutables d'amour, de travail, de désir, les seuls moyens de rédemption ; en somme, les seules certitudes qui lui fussent immédiates, soustraites à toute atteinte critique, qui donnassent enfin la force de la foi sans exiger aucune croyance.

Or, la musique, — et particulièrement la musique d'orchestre, était, entre tous les arts, le plus propre à imposer, — et même à exaspérer, — ce sentiment de certitude et de puissance.

D'ailleurs, dans l'ordre des arts, la grande musique des maîtres modernes figure bien l'analogue des moyens puissants, presque excessifs, que d'autres modernes ont su créer dans l'ordre des entreprises matérielles. Cette grande musique dispose, en quelque sorte, d'une énergie esthétique démesurée. Elle joue des profondeurs de la

vie, des extrêmes de la passion, imite les combinaisons de la pensée, semble remuer la nature ; agite, apaise, parcourt tout le système des nerfs, — et ceci obtenu par action irrésistible, en quelques instants : parfois, par une seule note. La musique se joue de nous, nous faisant tristes, gais, ivres ou pensifs, nous rendant à son gré plus ardents, plus profonds, plus tendres ou plus forts que jamais hommes ne le furent.

Ainsi que nos machines nous accomplissent des travaux, nous communiquent des vitesses qui excèdent démesurément nos forces propres, — ainsi la grandiose Musique, — extase, fureurs toujours prêtes à s'emparer de nous, connaissance fictive sans limites, possession presque totale de l'être, nous offre, nous impose des états à demi mensongers, et cependant plus puissants que la plupart de nos états réels. Nul des autres arts ne peut prétendre à cette souveraineté.

Il n'est donc pas étonnant que cette musique ait pris le caractère d'un culte. A la fois, elle prêchait pour l'art, elle était une expérience qui explorait toute l'étendue de l'être affectif et psychique, —

et, de plus, elle était en soi jouissance supérieure.

A la fois excitation de vie intérieure intense, et communion. Car un millier d'êtres réunis qui, par les mêmes causes, ferment les yeux, subissent le même transport, se sentent seuls avec eux-mêmes, et pourtant identifiés par cette émotion intime avec tant de leurs prochains devenus véritablement leurs *semblables*, — forment bien la condition religieuse par excellence, l'unité sensible d'une pluralité vivante...

La musique produit artificiellement ce que produisent les grandes joies ou les grandes tristesses publiques, ce que l'on voit dans les jours solennels où les hommes dans la rue se parlent sans se connaître, et, pour un peu, s'embrasseraient...

Eh bien, ce culte, cette fonction sacrée, cet office, c'est au Cirque d'Été que, du temps de ma jeunesse, on le célébrait. De la fin de l'automne à la fin du printemps, le concert Lamoureux était l'événement hebdomadaire, qui sanctifiait les fidèles de l'art, et particulièrement les poètes.

Représentez-vous ce cirque disparu, ce cirque bondé,

gorgé de ce qu'il y avait à Paris de plus élégant, de plus profond, de plus capable d'enthousiasme. Il se dégageait de cette combinaison une chaleur étouffante et très favorable.

Lamoureux paraissait ; toujours digne ; jamais souriant, même sous les bravos. Il montait au pupitre. On eût dit qu'il montait à l'autel, qu'il prenait le pouvoir suprême ; et, en vérité, il le prenait, il allait promulguer les lois des dieux de la Musique.

Il levait les bras... C'était suspendre six cents âmes à son geste. Aussitôt l'unisson des respirations et des cœurs se faisait. Le recueillement, la disposition à frémir s'instituaient. Personne n'osait même songer au moindre mouvement, car il y avait, dans cette rotonde du Cirque, deux êtres d'une intolérance totale et presque brutale : l'un, Lamoureux ; l'autre, c'était nous, jeunes gens tassés dans les galeries à deux francs, — faratiques, et, comme tous les purs, prêts à massacrer les indignes dont la chaise grince ou dont le rhume se déclare.

Mais, sur une banquette du promenoir, assis à

l'ombre et à l'abri d'un mur d'hommes debout, un auditeur singulier qui, par une faveur insigne avait ses entrées au Cirque, STÉPHANE MALLARMÉ, — subissait avec ravissement, mais avec cette angélique douleur qui naît des rivalités supérieures, l'enchantement de Beethoven ou de Wagner. Il protestait dans ses pensées, il déchiffrait aussi en grand artiste du langage ce que les dieux du son pur énonçaient et proféraient à leur manière. Mallarmé sortait des concerts plein d'une sublime jalousie. Il cherchait désespérément à trouver les moyens de reprendre pour notre art ce que la trop puissante Musique lui avait dérobé de merveilles et d'importance.

Les poètes avec lui quittaient le cirque éblouis et mortifiés. Mais nous sommes beaux joueurs. Il ne m'en coûte pas du tout, Mesdames et Messieurs, de chanter les louanges de la Musique, qui impliquent celles de son admirable serviteur, Charles Lamoureux. N'oublions point que la gloire de tous les arts a l'écrivain pour agent indispensable. Toutes les trompettes ne sont pas chez vous, Monsieur le Chef d'orchestre !...

Que deviendrait le nom d'un Lamoureux, si quelque plume ne l'inscrivait en marge de l'Histoire de la Littérature et de la Musique françaises ?

PAUL VALÉRY.

TITE-LE-LONG

I. LE COLOMBIER

Le Commandant Tite-le-Long et sa famille habitaient une maison où Charles VII s'était reposé dans ses voyages. C'était la gloire de Chaminadour et de ce manoir d'avoir eu ce roi pour hôte et ce souvenir historique avait déterminé plus que tout le reste les Tite-le-Long à louer d'abord et puis à acheter cette caserne dont la façade austère donnait sans joie, mais non sans grandeur, sur la petite rue du Bras-d'Argent. L'aile droite seule ouvrait ses fenêtres sur une place « délicieuse » qui rassemblait la Prison, le Musée et l'Hôtel de Ville autour de l'Arbre de la Liberté.

A cause de la lanterne réservée aux colombes qui surmontait le porche, à la manière d'un clocheton, le peuple appelait cette maison dont la beauté, comme celle de l'épouse du Cantique, était toute intérieure, « le Colombier ». Des salles majestueuses, sans emploi possible depuis la Révolution, des galeries, comme on n'en voit que chez les Doges, semblaient vouloir y égarer votre imagination, tant chaque degré dispersait tout le monde aux quatre coins dans des réduits aussi imprévus que bizarres, pour préserver sans doute la solitude et le mystère d'un Personnage bardé d'or et de feu qui était le centre invisible de la Demeure.

Mais rien n'égalait le charme du jardin merveilleux que cette forteresse dissimulait derrière elle, au cœur de la ville, toute une montagne secrète, privée, aux flancs de laquelle étaient suspendus, treilles, vergers, roseraies abandonnées, massifs qu'égayaient des

ruisseaux qui cheminaient sans fin le long des allées, passant d'une terrasse à l'autre.

La Place de la Mairie s'ouvrait sous les fenêtres du Commandant Tite-le-Long comme un jeu d'échecs. Un marronnier bien rond, si rond qu'il avait l'air d'un arbre artificiel sur son pied de bois, présidait au mystère de ce petit coin du monde. A droite, s'écroulait la Prison, morne demeure de l'époque du « Colombier », hantée de désespoirs secrets qui épiaient la vie à travers les barreaux des lucarnes. Une vieille fontaine bonasse de ses quatre gueules de lions qui ne crachiaient plus qu'un filet d'eau semblait distiller l'heure, tandis que le soleil découpait aux écoliers l'emplacement de leurs jeux qui se développaient du matin au soir comme un décor d'éventail. A midi, à l'ombre du marronnier toute rassemblée en une seule ligne étroite, on se plaisait aux divertissements calmes. Le plus grand racontait ; les autres l'écoutaient et quand on était las d'être assis, comme l'ombre s'était élargie, se succédaient « le Pigeon-vole » et « le Saute-Mouton ». L'ombre rejoignait-elle la prison, tel un pont de laque sur une rivière d'or, les enfants par là s'évadaient. « Colin-Maillard », « les Voleurs » faisaient leur apparition tour à tour sur la Place, puis les soldats d'une petite guerre que dispersait la nuit.

Les mères ne se désintéressaient pas des jeux de leurs fils. Le Commandant, s'il avait regardé par sa fenêtre, les eût vues traverser « les Barres », sans avoir l'air de surveiller rien, sous prétexte d'étendre un linge illusoire derrière la Mairie, dans un jardin mi-clos, celui du geôlier où ne poussaient qu'herbes folles et des framboisiers hagards.

Les jours de mariage, sous l'arbre de la Liberté, les cortèges

se formaient en caquetant et le Commandant ne pouvait pas ne pas les entendre franchir une passerelle grinçante, jetée sur une oubliette.

A gauche, le Musée municipal ouvrait ses persiennes, pour que le Commandant Tite-le-Long aperçût, le jeudi et le dimanche, Ismael et Agar dans le Désert et, au bord du Jourdain, les Personnes de la Trinité, tableaux romantiques encadrés d'or, le Carrosse des Fêtes-Dieu des Comtes de la Marche, une robe de M^{lle} Lutendu de Mainmorte en satin broché et dans les salles du premier étage, cloués au plafond, des crocodiles, des aigles et tous les animaux de la Création dans une seule armoire à vitrine.

Au fond de tout, à l'horizon, sur une échancrure du Ciel où se couchait le Soleil, tremblait le rideau sombre des arbres du Jardin du Couvent de la Perfection que surmontait le clocher de l'Église.

Il y avait trois sœurs Tite-le-Long qui avaient grandi dans leur jardin fermé : Sabine, Sibylle et Virginie. Sabine avait tout l'air d'une reine avec l'arrogance et la bonté que ce rôle comporte. Elle avait ses pauvres qu'elle adorait et ses caprices, « un couple de chats », qu'elle gâtait comme cent nègres une seule idole, quand elle eût eu du plaisir à martyriser tous les siens autour d'elle, excepté sa grand'mère. Si quelqu'un l'accusait de méchanceté cependant, quelqu'un d'autre toujours se levait pour la défendre : « Méchante, Sabine ? Consultez ses pauvres ; elle baise leurs plaies. Regardez-la faire avec ses chats ; elle les empêcherait de marcher. Il n'y a qu'elle pour soigner sa grand'mère. » Mais aucune de ces raisons n'était valable. Ce qui empêchait qu'on pût haïr Sabine,

c'était l'héroïsme secret qui rehaussait tous ses gestes, galvanisait toutes ses paroles. Méconnu d'ailleurs ou s'il ne trouvait pas son emploi dans le bien, cet héroïsme se changeait brutalement, sans abdiquer la noblesse qui était le propre du caractère de Sabine, en cruauté.

Elle se levait, claquant les portes et tous les meubles résonnaient et le parquet criait sous ses pas et les étoffes autour d'elle bruissaient sans émettre une poussière : escortée de ses servantes, Sabine faisait sa chambre.

Levées plus tard qu'elle, Sibylle au piano, Virginie dans un fauteuil chargé de livres, essayaient ses sarcasmes. Elle les secouait, elle les battait comme ses étoffes ; ses sœurs étaient si paresseuses, si peu vives, si peu « vivantes » à son gré. Le soir seulement, Sabine les avait réveillées ou plutôt les avait rendues folles. Peu à peu, elle les avait transformées en ses bouffons pour se distraire. Alors, elle pouvait entrer dans son repos elle-même et les regarder s'agiter de l'autre côté de ses deux bras croisés nus.

Sabine, Sibylle et Virginie ne sortaient presque jamais. Une vingtaine de chambres, des réduits, l'escalier intérieur, les balcons offraient à leur ennui assez de changements de perspectives. Elles avaient aussi pour s'y jeter, dès qu'il faisait beau, le jardin qui adossait à la montagne ses trois terrasses pareilles comme les trois degrés d'un escalier géant au pied duquel, comme au-dessous de tout, s'allongeait sur le même plan que la cuisine et les buanderies où ces demoiselles ne descendaient jamais une cour peuplée de volailles et de vermine. Sabine, qui préférait l'ortie, la bourrache et la camomille à l'œillet d'Inde, s'installait sur la première terrasse au-dessus de l'abîme, parmi les massifs oblongs comme parmi les

tombes d'un cimetière de village. Ses sœurs avaient élu leur royaume plus loin, au pied de deux églantiers aveugles aux proportions monumentales. Des plantes vivaces par milliers à l'entour, couvertes d'épines et de fleurs continuelles, rendaient les allées inextricables, étendant chaque année plus loin leurs ramures, comme pour mieux défendre la solitude de ces filles sauvages qui, des soirées entières, demeuraient là, séparées et ensemble, un ouvrage de broderie ou un livre entre les mains, escortées de leurs bêtes. Le potager dominait le paysage. Seule, Sabine s'y aventurait pour épier le chou bleu pastel hanté par les papillons soufre ou pour voir poindre çà et là le front rouge empenné des carottes fourragères. Ses sœurs s'attardaient plus volontiers, surtout le printemps et l'automne, dans le verger qui était au centre du jardin et dont un pommier merveilleux était le centre, parmi la triple ronde des cerisiers, qu'encadraient les espaliers crucifiés le long des murs.

M^{me} de la Popelinière, la mère de M^{me} Tite-le-Long, ne parlait jamais de sa propre famille. Les Pequevignol avaient été de terribles rapaces de département, financiers à la petite semaine. Elle en conservait le caractère, le bec, les griffes, le goût de l'épargne et du lucre, une sorte d'avarice qui n'avait plus à s'exercer sur grand'chose. Les spéculations hâtives qu'elle avait voulu tenter elle-même après la mort de son mari et de son père l'avaient à peu près ruinée. Une fortune cependant, toute en titres russes, lui restait, grâce à laquelle on lui rendait, même à huis-clos, toutes sortes de devoirs.

Assise dans un grand fauteuil perpétuel avec ses douleurs pour compagnes, elle y régnait toujours comme dans un trône

de pierre sur un empire imaginaire, cousu de prétentions dont l'âpreté en imposait. Il suffisait d'avoir vu M^{me} de la Popelinière une fois, sans coquetterie affectée, jouer de son vieil écran de dentelle crème raccommodée, pour avoir été tenté de faire une révérence. De son mari, elle n'avait épousé à vingt ans que le nom qu'elle choyait d'abord et puis elle l'avait si mal mené lui-même ensuite qu'il était devenu fou après quatre ans de ménage. Quelques dessins, des gouaches qu'on n'avait pas vendus, rappelaient seuls le souvenir du talent de cet homme qui avait été fort rare. Des deux enfants qu'il lui avait laissés ne restait à M^{me} de la Popelinière que M^{me} Tite-le-Long ; M^{me} de la Popelinière avait tellement poussé son fils dans ses études que le cerveau de celui-ci aussi avait sauté et elle avait tiré avec une telle exigence sur ce qui lui venait de ses père et mère que ses frères et ses sœurs étaient morts, tous, en la déshéritant, s'ils n'avaient pas d'enfants et, s'ils en avaient, en leur recommandant par testament de ne pas prévenir de l'heure de leurs obsèques tante de la Popelinière toute seule. M^{me} de la Popelinière parlait de ces haines qu'elle avait suscitées avec une aisance et une fierté magnifique, un peu comparable à celle de Louis XIV ou de Napoléon en butte aux coalitions de l'Europe. Enfin, parce que sa fille, M^{me} Tite-le-Long, ne flattait pas son orgueil, M^{me} de la Popelinière n'avait rien trouvé de mieux que de la réduire en servitude ; elle la regardait de sa hauteur un peu comme sa servante, comme une servante malhabile encore, des soins de laquelle elle dédaignait de se passer et elle ne désignait la plupart du temps le Commandant Tite-le-Long que par son grade, comme pour le mépriser lui-même.

M^{me} de la Popelinière ne se connaissait qu'une amie, c'était Sabine, sa petite-fille aînée. Sabine, en effet, n'aimait rien tant que de venir s'asseoir sur un petit banc aux pieds de sa grand'mère qui lui racontait par le menu l'histoire de la lignée de son grand-père de la Popelinière dont les origines, disait-elle, remontaient jusqu'à Mérovée par les Labille de Corpsnoir. M^{me} de la Popelinière, à mesure qu'elle parlait, inventait un quartier de plus, mais sa mémoire était si fidèle et elle repassait avec tant de complaisance les mêmes mensonges, à mesure qu'elle les faisait, qu'elle ne se contredisait jamais, brodant toujours la même toile.

II

LE COMMANDANT TITE-LE-LONG.

Le Commandant Tite-le-Long était un personnage légendaire. On le voyait sortir de chez lui et y rentrer avec la plus exacte régularité, mu comme par un ressort.

Toute la maison s'ébrouait, durant qu'il n'était pas là et un peu avant qu'il rentrât, M^{me} Tite-le-Long annonçait : Voilà papa. Alors, chacun allongeait son visage, calmait sa langue, rangeait ses mains.

Quand l'horloge de l'église sonnait midi et cinq heures le soir, quelques silhouettes, les mêmes toujours, se profilaient tour à tour le long des rideaux des fenêtres du rez-de-chaussée qui donnaient sur la rue et l'on aurait pu, sans le voir, déterminer à une seconde près, à quel moment le Commandant qui déjà apparaissait sur la place du Marché, franchirait le seuil de sa porte.

Il était vêtu comme un prince du sang, comme s'il eût voulu signifier par là que la tenue est l'envers de l'âme ou comme si M^{me} Tite-le-Long eût voulu compenser par cet excès de soin et de luxe quelque défaillance intime. L'ampleur de ses manteaux, quand il faisait froid et l'or des écussons et des boutons qui les ornaient étonnait. L'été, il ne sortait qu'en blanc, en calicot blanc et d'une blancheur de neige.

Son uniforme paraissait extraordinaire sur lui, aussi extraor-

dinaire parfois que s'il se fût promené, l'uniforme seul, sur le dos d'un mannequin ou d'un automate abandonné à lui-même et même sur un simple porte-manteau, tant la transparence du Commandant Tite-le-Long prédisposait le Commandant Tite-le-Long à devenir tout d'un coup invisible.

Maigre comme son propre cadavre, on disait communément de lui : « Tite-le-Long n'aura pas besoin de changer beaucoup pour faire un mort. » L'atmosphère où il entraît se figeait. Si on le rencontrait sur la grand'place, les branches des arbres autour de lui s'immobilisaient et les oiseaux du ciel n'osaient plus chanter en sa présence.

Vous pressait-il la main ? Vous en gardiez deux heures le souvenir. Il vous l'avait broyée et l'on avait si fort songé à s'épargner ce martyre qu'on n'avait pas écouté ni entendu ce que le Commandant avait dit. Il est vrai que le Commandant Tite-le-Long n'avait rien dit. Il ne parlait pas. Il marmottait quelque chose ou le hurlait, si bien que même si l'on avait eu le loisir de l'écouter, on n'aurait pas eu celui de recueillir de sa bouche une seule parole humaine.

Les chasseurs ni les pêcheurs n'aimaient pas de le rencontrer le matin ni les amoureux le soir : — « Tite-le-Long ne rit jamais, disait-on. Il porte malheur. »

Était-il content ? Ses oreilles seules remuaient et si ses oreilles n'eussent pas remué, le Commandant Tite-le-Long n'eût pas semblé vivre, tant ses joues parcheminées épousaient avec parcimonie les os de sa face. Trop courtes, ses lèvres pâles découvraient ses dents comme dans un spasme et ses yeux enchâssés dans le fond

d'une orbite creuse et étroite y gardaient leur fixité absolue, comme une sorte d'absence.

On ne tenait pas le Commandant Tite-le-Long seulement pour un original et il n'était macabre que dans son aspect de squelette. Les singularités de son humeur, on le devinait, dépassaient la bizarrerie ; elles procédaient d'un état de son âme ou d'une métaphysique.

Toujours seul, distant, silencieux, d'une politesse précise de prêtre ou de bourreau, il multipliait le vide autour de lui.

Sa politesse avec les femmes surtout était d'une solennité qui laissait en reste la galanterie à ce point qu'aucune d'elles ne lui savait mauvais gré, après l'avoir saluée si bas, de ne lui rien dire d'agréable, de ne lui rien dire du tout.

Comme il ne prenait l'initiative d'aucun acte ni d'aucun propos qu'on ne les lui imposât, on aurait pu en déduire que le Commandant Tite-le-Long jouait à se dispenser de vivre, voire à se dispenser même d'avoir l'air de vivre.

A la caserne, il accueillait tout le monde avec une froideur si hautaine que ses supérieurs avaient peur de lui, comme d'un Prince ou peur d'eux-mêmes en lui comme de la quintessence d'eux-mêmes. On l'évitait comme le Sublime. Avec ses inférieurs, il affectait une impersonnalité plus sommaire encore et dont on n'eût su dire si elle correspondait davantage à une disette de sentiment ou à un supplément de théorie ?

Pour tout ce qui regardait son service, le Commandant s'en remettait sans réserve à son sergent-major qu'il avait choisi entre dix mille et qui était le seul être avec lequel il parût garder sur la terre une ombre de familiarité : il lui offrait par

exemple une cigarette après midi et il ne se permettait de descendre que pour lui, s'ils étaient seuls, de ses tempes son sourire un moment chaque jour un peu plus près de la bouche et de délivrer ses yeux de leurs chaînes, de les mouvoir de droite à gauche ou de gauche à droite, comme s'il eût consenti enfin une seconde à paraître vivre ; il croisait même les jambes devant son sergent-major et il tournait la tête, sans tourner aussi ses épaules et tout le corps, car habituellement le Commandant Tite-le-Long ne se mouvait que tout d'une pièce à la fois, comme s'il n'eût eu pour régir ses membres, de l'aine à l'occiput, qu'un seul pas de vis ou un gond de porte. C'est qu'il n'échappait pas à la conscience du Commandant Tite-le-Long que le sergent-major Penthièvre se chargeait de toute la réalité des devoirs dont il ne gardait lui-même que l'appareil, l'apparat, l'attitude sans geste, la représentation muette, et qui eût osé croire que le Commandant Tite-le-Long était « incapable » de tout ce dont il abandonnait le soin au sergent-major Penthièvre ? Pas même le sergent-major Penthièvre.

III

M^{me} TITE-LE-LONG.

« Excusez-moi, mademoiselle Pauline, si je suis sortie en pantoufles. »

S'il arrivait à M^{me} Tite-le-Long de sortir en pantoufles pour fermer ses volets, elle s'en excusait auprès des passants.

M^{me} Tite-le-Long était façonnrière et très simple, selon qu'elle pensait à sa mère ou à son mari, si bien que, selon qu'elle pensait à l'un ou à l'autre, au moment où on la rencontrait, elle égarait la moitié du jugement qu'on portait sur elle.

M^{me} Tite-le-Long ne s'habillait jamais de noir ni de blanc, ni de couleurs vives, mais de couleurs neutres, de gris perle, souris, taupe, de jaune paille, de beige ou de bleu pastel et la clarté, bien que discrète, des étoffes dont elle s'enveloppait eût plaidé en faveur de sa jeunesse, si la forme de ses robes systématiquement démodée, chargées qu'elles étaient de volants et de falbalas, comme dix ans plus tôt, ne vous eût troublé sur son âge. Si décolleté que fût le reste du monde, M^{me} Tite-le-Long était toujours aussi claquemurée dans ses corsages à triple rempart de laiton, de velours et de dentelles, comme dans une cuirasse d'Opéra et sa jupe solennelle traînait toujours un peu trop loin, un peu plus loin que celle de n'importe qui. Deux bandeaux courts ondulés qui encadraient son front et une torsade immémoriale de faux cheveux blond cendré qui descendait le long de sa nuque achevaient de lui donner un air d'importance et à sa coquetterie un supplément de dignité

dont on s'apercevait dès l'abord et avec raison que la cause ne tenait pas seulement à si peu de chose qu'à un menu détail de toilette.

M^{me} Tite-le-Long habillait chaque matin après elle-même sa mère, sa gloire, M^{me} de la Popelinière, qui, sans abdiquer l'allure de la plus grande Dame du Monde, commençait à être infirme, mais dès que M^{me} Tite-le-Long avait habillé sa mère, sa gloire, et dès qu'elle l'avait installée dans un fauteuil (encore l'avait-elle habillée et installée sans douceur ; M^{me} de la Popelinière n'avait que faire de la douceur), M^{me} Tite-le-Long ne s'occupait plus de M^{me} de la Popelinière qui n'avait plus besoin de personne, M^{me} Tite-le-Long venait faire la toilette de son mari, des pieds à la tête ; elle le lavait, elle le vêtait, lui, avec douceur, et encore elle le cajolait, elle « le déjeunait », comme elle disait, le veillait, le surveillait, ne le quittant du regard que la porte franchie. Le temps qu'il n'était plus là, elle l'attendait revenir encore avec anxiété et paraissait-elle s'occuper de tout, de tous à la maison, son âme n'était toujours occupée que de lui, comme si elle l'eût aimé.

On eût pu dire, sans crainte de se tromper, à l'honneur de M^{me} Tite-le-Long (ce qui nous humilie serait-il plus douloureux à notre amour-propre que ce qui le flatte ne lui est agréable ?), que M^{me} Tite-le-Long se tenait toujours plus près de ce qui l'humiliait que de ce qui la glorifiait, plus près de ce qui avait besoin d'elle à force de faiblesse que de ce qui pouvait se passer d'elle à force de force.

La bonté de M^{me} Tite-le-Long émerveillait tout d'abord et puis l'excès de ses attentions, on ne savait quoi de mielleux dans le son de sa voix et d'obséquieux dans le choix de ses paroles alarmait, avant qu'une subite brusquerie de sa part fit qu'on se mît sur ses gardes avec elle ; c'est qu'elle n'était bonne sans limites que pour les siens, « douce » avec le Commandant seul. Avec tous ceux qui n'étaient pas le Commandant Tite-le-Long, y compris les siens, elle pouvait être dure. A tous ceux qui n'étaient pas les siens, elle ne voulait que plaire pour les asservir et, dès qu'elle avait déplu, elle devenait terrible. Il est vrai que sa colère ne reposait jamais sur une injustice de parti pris, mais toujours sur une apparence de justice et qu'elle était sans rancune.

S'il ne dormait presque jamais, la vie du Commandant Tite-le-Long était si près de n'être qu'un demi-sommeil perpétuel que le Commandant Tite-le-Long n'avait jamais besoin de dormir tout à fait et M^{me} Tite-le-Long autour de lui organisait encore l'immobilité et le silence, comme l'atmosphère qui était la plus favorable à cette léthargie chronique. Pour expliquer, en effet, le Commandant et ses singularités, M^{me} Tite-le-Long invoquait ce qui était le plus contraire à ce qu'on eût pu croire, une nervosité malade : « Le Commandant, prétendait-elle chaque matin dès l'aube, n'a pas de la nuit fermé les yeux. » Alors, tout le monde, le croyant irritable déjà et davantage à cause de l'insomnie, se taisait deux fois. M^{me} Tite-le-Long le recommandait même à la patience des domestiques et des voisins ; elle fût bien allée, si elle eût osé, au-devant des passants inconnus, pour les supplier de prendre leurs sabots à la main ou de marcher sur la pointe des

pieds, dès qu'elle les voyait poindre à l'extrémité de la rue du Bras-d'Argent.

M^{me} Tite-le-Long, avec angoisse, avait dû s'apercevoir un jour que le Commandant Tite-le-Long ne pensait plus, et un autre jour qu'il n'était plus sensible à rien. Elle se demandait maintenant si, à force de l'avoir reléguée dans ses arcanes, la volonté du Commandant Tite-le-Long ne l'avait pas abandonné tout à fait et, dès ce moment, instinctive, M^{me} Tite-le-Long avait supposé à celle du Commandant sa volonté à elle. Elle se représentait que, sans qu'elle eût remarqué rien d'anormal, à une minute donnée, précise, qu'elle n'eût pu repérer, une attaque sourde, soudaine avait enlevé à son mari l'usage de lui-même, lui avait escamoté son âme et elle admirait que le Commandant soutînt, sans âme, avec tout le monde et avec elle, mais non sans une certaine complicité de tous les deux, cette gageure qui tenait du miracle, de faire croire qu'il n'était pas mort et de ne pas réussir tout à fait à ne pas le paraître, si bien que parfois, si M^{me} Tite-le-Long était sûre que le Commandant Tite-le-Long n'était pas tout à fait mort, elle n'était pas sûre non plus qu'il fût tout à fait vivant. Si le Commandant accomplissait tous les gestes essentiels, inhérents à la vie, M^{me} Tite-le-Long éprouvait qu'autour de lui un vide se creusait de plus en plus profond pour l'isoler, comme s'il n'eût plus été parmi les hommes un homme comme les autres et elle tremblait qu'il ne fût plus que son propre fantôme et d'être obligée de partager l'existence de ce fantôme. Il lui semblait que la vie du Commandant Tite-le-Long ne tenait plus à lui que par la force d'inertie, comme un pli à un vêtement, par un reste d'habitude qu'un rien, que le moindre choc eût pu rompre et si le Commandant était déjà « hors

de la vie », quel tête-à-tête pour elle et quelle menace qu'on s'en aperçût ! On sentait si bien que toute l'existence de M^{me} Tite-le-Long tournait autour de cet homme fragile, autour de cette apparence d'homme, autour de cette ombre, qu'elle attifait et dont elle devait sans cesse repeindre le masque, rempailler les membres, ranimer les ressorts. Le Commandant Tite-le-Long était comme suspendu à la vie intérieure de M^{me} Tite-le-Long, comme relié à elle, même absent, par un fil secret, invisible, magique, par un fluide permanent, par une téléphonie, par une télépathie mystérieuse, comme si elle l'eût galvanisé, hypnotisé à distance, à chaque seconde et comme s'il eût été exposé, si elle avait cessé de s'occuper de lui, à tomber en catalepsie.

IV

PHOBIE.

Plus inquiète un jour cependant, M^{me} Tite-le-Long demanda à M^{me} Penthievre, la femme du sergent-major, qu'elle vînt la voir. Le sergent-major, après l'heure du thé, parut. C'était ce qu'avait voulu M^{me} Tite-le-Long et tout de suite M^{me} Tite-le-Long fit comprendre au sergent-major qu'elle avait besoin de lui parler en catimini de la santé du Commandant. Mais, outre que Penthievre avait passé quelques mois chez les Jésuites comme novice, tant le métier des armes amène l'homme à renoncer à toute spontanéité, à toute initiative et à se priver de tout contrôle sur ce qui lui vient de ses supérieurs, feignait-il de ne s'être aperçu de rien ? Le sergent-major Penthievre ne voulut à aucun prix convenir que la passivité du Commandant Tite-le-Long signifîât autre chose que le point de perfection auquel il avait porté l'idéal du « Militaire ». A son avis, le Commandant, réduit à cet état de « cadavre », était l'image la plus pure de ce que peut faire de l'Homme la Discipline et ce qui effrayait, selon lui, M^{me} Tite-le-Long n'était justement que ce qu'il y avait de définitif, d'hiératique dans l'attitude du Commandant qui, épousant dans le secret de son être le contour même de son propre idéal, était moins un exemple qu'il n'était devenu l'Exemplaire même de ce qu'il préconisait comme le Devoir. Le sergent-major Penthievre accordait volontiers que le Commandant Tite-le-Long avait « arrêté » son intelligence, pétrifiée comme à la suite d'une contraction violente, il admettait bien que

le Commandant Tite-le-Long avait réduit son activité à celle d'un automate, mais il soutenait que c'était bien ainsi, que c'était mieux, que le Commandant Tite-le-Long n'était plus seulement un soldat, mais le Soldat, le type même du Soldat, qu'il y avait de l'héroïsme dans le cas du Commandant Tite-le-Long, dans son silence et dans son immobilité et qu'il ne fallait pas s'étonner que la perspective de cette « hauteur d'âme », de cet « absolu » donnât le vertige.

Fier d'ailleurs d'entrer dans l'intimité de la femme d'un officier supérieur et de pouvoir lui paraître utile, le sergent-major Pen-thièvre consentit à surveiller son chef, dût-il tenir lieu, s'il y avait lieu, au Commandant Tite-le-Long de lui-même, bien que cela lui parût de la dernière inconvenance, une indiscrétion, presque une forfaiture, une usurpation de personnalité ; un mépris de la hiérarchie, digne de la dernière des peines.

M^{me} de la Popelinière paraissait presque dans le secret des inquiétudes de sa fille, parce qu'elle parlait de son gendre sans cesse avec une estime trop exagérée pour qu'elle n'eût pas eu l'intention d'en faire accroire sur le compte du Commandant Tite-le-Long aux fournisseurs ou aux visiteurs à qui elle avait l'occasion de parler de lui. Quand elle voulait donner à trembler à quelqu'un d'insolent par exemple, elle disait : « Si le Commandant était là. » L'insolent riait. Ou bien louait-on devant elle quelque génie : « C'est comme le Commandant, disait-elle sentencieuse, quand il est seul dans son cabinet avec Shakespeare. »

A ce régime, et dans une pareille atmosphère, tout le monde autour du Commandant était gêné. M^{me} Tite-le-Long proclamait : « Le temps est malade. » Qu'est-ce que cela voulait dire ? Que chacun appréhendait, ouvrant une porte un peu joyeux, de trouver derrière qui s'avavançait, escorté de tout le silence du monde, avec son livre éternel en mains, « le Commandant », « le Commandant » qui les hantait tous et dont aucun n'osait parler le premier à un autre, de peur d'ajouter quelque chose à son effroi ou à son malheur.

Quel était donc le mystère de la vie de cet homme ? Était-ce le souci de la perfection ou celui de l'éminente dignité de son grade qui empêchaient le Commandant Tite-le-Long de dire et de faire quoi que ce fût, de peur d'être surpris ou de se surprendre lui-même en défaut ? Non, mais une hantise, une idée fixe parvenue à son dernier période avait touché la fibre la plus intime de son cerveau : Bien qu'il eût terminé honorablement ses études, les primaires par l'obtention du certificat d'usage, les secondaires par le baccalauréat, bien qu'il fût sorti le premier de l'École de Guerre, sans avoir négligé de recevoir entre temps les Ordres Mineurs et une teinture légère de Théologie et de Droit Canon, le Commandant Tite-le-Long, devant le plus faible et le plus déshérité des êtres, éprouvait, comme une terreur panique, la peur d'être encore plus faible et plus déshérité que lui, la peur d'être nul. Le Commandant Tite-le-Long se croyait « la Nullité » même.

Comment résister à cette sorte d'obsession, à cette frénésie d'humilité, à cette paralysie générale du cœur ? Le Commandant Tite-le-Long avait beau se dire qu'une trop grande aptitude aux réalités n'est que l'apanage du vulgaire, que son incapacité à se mouvoir aisément parmi les autres, que son manque de sens pra-

tique parlait en faveur de sa distinction : La violence de sa tentation particulière l'emportait.

Tout espoir perdu cependant d'échapper à son destin, le Commandant Tite-le-Long n'avait plus songé qu'à préserver en lui au moins « le Commandant » de toute promiscuité avec lui-même, persuadé que d'être « le Commandant », s'il exaltait suffisamment la respectabilité due à son grade, finirait peut-être par pallier la détresse de sa personne.

Au milieu de ce drame, tout le luxe, toute la gloire du Commandant Tite-le-Long, sa seule joie pure de tout mélange, sa consolation unique sur la terre n'était plus que le peu d'anglais qu'il avait appris dans sa jeunesse et l'intimité dans laquelle on croyait qu'il vivait, dans laquelle il croyait vivre, dans laquelle il vivait peut-être avec Shakespeare. Immobile, en effet, au cœur du silence que M^{me} Tite-le-Long et le sergent-major Penthievre entretenaient autour de lui, le Commandant Tite-le-Long demeurait avec au front et autour de ses deux bras liés, comme des bracelets et des couronnes chimériques, ses galons d'or, un tome de Shakespeare sur ses genoux.

V

« LE COLONEL EST MORT. »

Quand la guerre éclata, comme le Commandant Tite-le-Long était parti, séparé de sa femme et du sergent-major Penthievre, pour une destination inconnue, ces Dames Tite-le-Long, qui n'avaient pas eu le temps de baisser la tête, se redressèrent ; M^{me} de la Popelinière douairière acheta de la dentelle noire et du crêpe brodé pour encadrer ses guiches, renouveler les coques de son bonnet et rafraîchir l'éventail dont elle jouerait le dimanche au service qu'on célébrerait pour le repos de l'âme de son gendre après la messe de midi et le soir au coin du feu devant les amis qui feraient une visite de condoléances, mais, sept semaines après son départ, on recevait du Commandant Tite-le-Long ce télégramme : « Convalescence illimitée. M'attendre. »

Quelques heures plus tard, le Commandant, au milieu de la nuit, arrivait.

Au moment même où il franchit le seuil de la chambre où M^{me} Tite-le-Long était couchée, celle-ci alluma le lustre tout grand, pour, avant de regarder le visage de son mari, examiner les manches de son dolman et son képi, tant désirés chargés du cinquième galon d'or qu'on promènerait le lendemain par la ville ; M^{me} Tite-le-Long n'était toujours que la femme du Commandant Tite-le-Long.

Ses filles entraient au même moment. Elles regardèrent leur mère, avant de regarder leur père, tandis que « Madame », der-

nière venue, M^{me} de la Popelinière, soutenue par Sabine, déchirait nerveusement son éventail de deuil.

Enfin, M^{me} Tite-le-Long, rompant le silence, gémit : « Ainsi, vous avez négligé, Monsieur, de faire coudre un cinquième galon sur vos manches. C'est trop de modestie. » Et, après une pause : « Quand on me demande en ville depuis un mois des nouvelles du Colonel Tite-le-Long ? »

« Le Commandant » se taisait.

Sabine alors, sans bien comprendre ce qu'elle faisait, s'avança pour embrasser cet homme, quel qu'il fût, qui se retrouvait si seul, perdu, comme exilé au milieu de l'orgueil des siens.

Personne ne l'avait « reçu ». La dureté de M^{me} Tite-le-Long endiguait toutes les tendresses.

Encouragé cependant par la démarche de Sabine, comme s'il eût coupé court à l'interrogatoire de sa femme qu'il n'entendait peut-être pas ou comme s'il eût voulu voir jusqu'où elle oublierait même avec lui « la douceur » qui lui avait été si naturelle avec lui seul toujours, sans que personne songeât plus à le débarrasser jamais de son manteau, de son sac ni de ses accessoires de voyage à cause des explications inconcevables qui avaient suivi de trop près son arrivée, le Commandant Tite-le-Long, qui n'avait pas dormi depuis un mois et qui, depuis trois nuits, voyageait, finit par chercher derrière lui machinalement la chaise que personne ne l'invitait à prendre et, une fois assis, il y demeura sans mouvement et s'assoupit.

Sibylle et Virginie, pour avoir à leur tour un prétexte d'embrasser leur père, sans contrarier M^{me} Tite-le-Long, décidèrent de se retirer. M^{me} de la Popelinière les suivit de près au bras de Sabine et quand le Commandant fut couché dans l'obscurité

auprès de M^{me} Tite-le-Long, M^{me} Tite-le-Long lui demanda s'il n'eût pas voulu dîner.

Le Commandant buvait ses larmes.

Le lendemain, des amis, par curiosité, vinrent saluer celui dont on avait appris le retour. Ces Dames Tite-le-Long obligèrent le Commandant à prendre un vêtement civil et elles se mirent dès l'aube à recoudre dans toute sa longueur un cinquième galon sur un ancien képi et sur les manches d'une vieille capote qu'elles accrochèrent bien en vue dans l'entrée. On affecta même pendant toute la semaine de laisser la porte de la rue ouverte, malgré l'inconvénient du courant d'air, pour que tout le monde pût constater cette vaine « gloire ».

Devant les visages de ceux qui prenaient le thé chez lui et qui l'appelaient « Colonel », à l'exemple de M^{me} Tite-le-Long, le Commandant Tite-le-Long n'entendait toujours que le bruit du canon qui tonnait derrière la tapisserie, comme si « le front » eût été pour lui de l'autre côté du mur et il ne disait pas une parole. Un soir cependant, se levant tout d'un coup, les bras croisés, il s'écria d'une voix d'outre-tombe et il était plus pâle et plus roide que jamais, comme s'il se fût adressé à des spectateurs invisibles ou à des spectres :

« Mais vous ne voyez donc pas que le Colonel est mort ? »

Puis, sur un ton paternel :

« Hélas ! moi, mes enfants, je ne suis pas mort !

« Et ils étaient si contents les pauvres petits... »

Après ces paroles qui avaient été murmurées par une voix de l'au-delà, le Commandant Tite-le-Long s'était retiré, comme s'il n'y eût plus eu aucun rapport entre lui et ce qui venait de se passer et moins encore entre lui et ceux qui l'entouraient, si bien

que personne ne se trouva plus jamais désormais à l'aise avec lui.

Ainsi, chaque fois que M^{lles} Tite-le-Long étaient trop tranquilles, la grand'mère paradant quand même près de la fenêtre avec son éventail raccommodé et M^{me} Tite-le-Long, accomplissant quelque besogne servile, comme un reproche, près du visage de quelqu'un, le Commandant se levait brusquement et s'écriait :

« Mais vous ne voyez donc pas que le Colonel est mort ? »

Et aussitôt de rassurer bien vite le monde, mais ces Dames Tite-le-Long n'avaient pas besoin d'être rassurées. Elles feignaient de ne pas prendre garde à l'incident et de n'en pas parler même entre elles.

Des bruits contradictoires circulaient sur l'équipée du Commandant Tite-le-Long aux armées : les uns prétendaient qu'il avait été mis à la retraite pour n'avoir pas voulu sacrifier son bataillon : « Inutilement », disait-on, « si le bataillon a été sacrifié quand même le même jour par son successeur ». Les autres prétendaient que c'était parce qu'il avait sacrifié « inutilement » son bataillon que le Commandant Tite-le-Long avait été mis à la retraite. En somme, de ce qu'avait fait le Commandant Tite-le-Long, personne ne savait rien, excepté ceci : que ce qu'il avait fait, quoi que ce fût, aux armées avait été « inutile ». De plus méchants prétendaient mieux : que, parmi les pièces chaque jour soumises à sa signature, un mauvais plaisant avait glissé un papier sur lequel le Commandant Tite-le-Long certifiait qu'il était « la Nul-lité » même. Ce papier signé de lui avait circulé ensuite de mains en mains jusqu'à celles du Général.

Mais l'inexplicable, c'était « l'humanité » que le Commandant avait rapportée de son expédition, comme une adhésion à la vie et presque une joie de vivre.

VI

LA CUISINE.

Devant le malheur qui les frappait, les Tite-le-Long négligèrent peu à peu l'entretien de leur jardin merveilleux dont on apercevait de l'extérieur le désarroi et, pour diminuer la fatigue de M^{me} Tite-le-Long qui avait perdu son ordonnance et supprimé son domestique, ils désertèrent l'un après l'autre leurs chambres de l'étage et n'habitèrent plus que le rez-de-chaussée où la vie de famille se resserra. Les enfants dormaient dans le salon, la grand'mère dans l'office, le Commandant et M^{me} Tite-le-Long dans la salle à manger ; un même feu et une même lumière éclairait et réchauffait tous les Tite-le-Long qui se tenaient ensemble tout le jour dans la cuisine immense sur laquelle s'ouvraient les pièces où ils se retiraient la nuit.

On avait réuni autour du poêle que surmontait l'unique lampe de porcelaine blanche suspendue au plafond par une chaîne de cuivre tout ce qui était nécessaire à chacun. Non loin du jardin d'hiver, que M^{me} Tite-le-Long entretenait pour son plaisir sur deux tables superposées, s'engageait dans l'une des fenêtres condamnée le bureau à écritoire du Commandant, si près de l'évier que souvent Shakespeare avait à se plaindre d'être aspergé. Plus loin du jour se blottissait, frileuse, la commode chinoise à ouvrages de M^{me} de la Popelinière. Un piano avait pris dans un renforcement la place, d'un buffet et sur la console de la cheminée, nantie d'une échelle,

dans un garde-manger monumental transformé en niche, logeaient, comme les divinités du lieu, un couple de chats.

Tout à l'entour, les placards encombrés sans battants de porte laissaient voir leur contenu fabuleux de vaisselle, de lingerie, de lainages, de soies, de bibelots qui dotaient ce capharnaüm de prolongements, de profondeurs, de présences mystérieuses et souvent les planches des étagères surchargées se rompaient, livrant au milieu d'un fracas infernal à la lumière des objets qui avaient moisî un siècle dans l'ombre et des animaux pâles, indescriptibles, apparaissaient et disparaissaient, en proie eux-mêmes à une innombrable vermine.

M^{me} Tite-le-Long, désormais sans raison d'être, ne s'inquiétait plus de l'heure. Elle s'était mise en retard une fois pour toutes et n'avait jamais pu rattraper le temps. Comme toute la maison se réglait sur elle qui ne se réglait que sur le Commandant qui n'avait plus de règle, toute la maison se déréglaît et comme on n'avait plus d'horloge que le balancier du jour et de la nuit dont on ne pouvait pas tout à fait s'apercevoir dans une cave et une cour où il faisait sans cesse également sombre, « avance » et « retard » n'avaient plus de sens pour personne chez les Tite-le-Long ; leur dérèglement n'était sensible qu'aux autres.

Le déjeuner était prêt dès l'aube ou ne l'était pas avant quatre heures de l'après-midi ; tout allait à l'avenant. M^{me} Tite-le-Long errait dans sa cuisine encore après minuit. Le Temps avait été si malade qu'il en était mort et les Tite-le-Long se déplaçaient désormais dans une sorte d'éternité.

VII

APOCALYPSE OU L'ENFANCE.

Une étrange « enfance » gagna peu à peu toute la famille. On n'aurait su dire si le niveau intellectuel des Tite-le-Long avait baissé ou si le plan de toute leur vie morale s'était transposé à leur avantage, tant ce nouvel état de leur âme avait une grandeur incomparable et les étonnements, les stupeurs, les enthousiasmes qui l'accompagnaient.

M^{me} Tite-le-Long paraissait désormais plus jeune que ses filles, comme si le malheur l'eût rajeunie. Ce n'était pas au classement des choses qu'elle se plaisait ; au contraire du savant, elle les déclassait ; chaque être, chaque objet qu'elle voyait depuis qu'elle habitait cette cave, entrait pour elle et l'introduisait au cœur de la fantaisie. Chaque être, chaque objet ne lui apparaissait pas parmi la série de ses congénères, mais dans sa solitude, dans sa singularité, où elle le découvrait pareil à nul autre, pareil à lui seul, comme s'il n'eût été créé que pour elle, pour lui faire cette visite solennelle qu'elle seule savait accueillir, comme il convenait. Elle l'isolait avec elle, elle s'isolait avec lui absolument et elle apercevait, elle « voyait » en lui un moment une infinité de « choses » que personne qu'elle n'eût songé à y discerner sans elle, faute d'imagination peut-être ou du loisir entier qu'elle s'accordait, interrompant le jour ou la nuit pour se livrer à « une Apocalypse » qu'elle vous faisait partager avec elle malgré vous.

Chaque fois qu'elle sortait de sa cuisine par exemple, M^{me} Tite-le-Long poussait un cri, un cri de surprise et toute la maison la suivait dehors et le voisinage même alerté se mettait aux fenêtres pour examiner un pigeon « qui avait des yeux de biche » ou une guêpe « qui ressemblait à un tigre ». C'était là de ses propos.

Une fois, M^{me} Tite-le-Long appela : « Sibylle, Sabine, Virginie, venez voir ce papillon. Il a une tête de lion ; il en a la crinière. Ses pattes sont velues comme celles d'une chèvre et il a une queue de serpent. Colonel, venez voir. C'est une chimère. »

Ou bien : « Maman, vous avez remarqué ce moineau comme il a les ailes basses. »

Parfois, c'était une grenouille qui s'égarait dans la cour. Alors tous, jusqu'à la grand'mère avec ses bécsicles se penchaient sur la bête, comme sur un crocodile et on lui faisait de telles fêtes que la grenouille ne tardait pas à en mourir.

Cette transformation, cette transfiguration n'était que le reflet de celle qui s'opérait lentement dans le Commandant lui-même. Le Commandant Tite-le-Long était devenu en effet aussi traitable qu'il avait paru insensible autrefois, aussi heureux qu'il avait été malheureux, comme après une déchéance qui lui eût ouvert les yeux sur lui, qui lui eût prouvé qu'il était ce qu'il avait le plus redouté de paraître d'abord et qu'il lui était si facile d'être simplement maintenant, si la dignité de cet état de « nullité » lui semblait préférable à l'état de mort qui avait été le sien, comme s'il se fût élevé moralement d'un degré, en s'abaissant socialement de mille, en renonçant chaque jour davantage au peu qui lui restait d'orgueil. C'est qu'il ne se cachait plus, c'est qu'il ne cachait plus rien maintenant de lui, à lui ni à personne ; c'est qu'il n'y avait

plus aucune fausse honte, aucun respect humain, aucun mensonge, aucune feinte en lui, aucun effort pour tromper personne ni lui sur lui. Il y avait en lui une sérénité parfaite, une si complète adéquation de soi à soi-même, une communion si étroite et totale avec la vérité, avec le peu de vérité qui lui avait été départie, un aveu, un abandon universel, aucune prétention à rien qu'à sa propre mesure qui était misère, mais loin de l'annihiler davantage, cette adhésion au « néant » l'exaltait. C'était comme s'il se fût répété : « Tu n'es plus le Commandant Tite-le-Long. Tu n'es plus que Tite-le-Long et Tite-le-Long n'est rien. Tu n'es plus rien, mais ce rien est plus. »

VIII

LA CONVERSATION.

Au milieu d'une hostilité de parti pris que leur hauteur d'autrefois leur avait suscitée, la vie de famille des Tite-le-Long devint de plus en plus intense. Dans cette cuisine où ils vivaient tous, réunis, rapprochés, ramassés sur eux-mêmes, isolés, humiliés ensemble, les repas se prolongeaient la journée entière et encore la nuit ; des repas dont le pain, l'eau et la conversation étaient l'essentiel. Le père encore ne disait mot, mais il entendait tout et son regard brillait davantage ; un lyrisme qu'il partageait autour de lui animait tous les visages et tous les propos. Chacun s'ingéniait à trouver un thème qui fournît de plus amples développements à tous. A perte de vue on parlait et il y avait des sujets de « méditation parlée » préférés.

Jamais on ne vit aucune famille humaine, excepté les Pincengrain peut-être, ajouter plus de prix que les Tite-le-Long, depuis le malheur, au plaisir de la conversation, au plaisir d'être ensemble pour converser. Quand les Tite-le-Long causaient, ils ne faisaient plus rien d'autre, assis autour de la table ronde, immobiles, les mains dans leurs manches, excepté la grand'mère qui cousait.

Le matin, on se levait sans savoir l'heure, chacun à son tour et chacun à tour de rôle venait s'installer dans la cuisine à sa place accoutumée, toujours la même, à la manière grave des chanoines qui gagnent les stalles de leur chapitre. Au complet, ils prenaient le premier déjeuner qui n'était que de pain et de lait chaud étendu

largement d'eau bouillie. On ne se baisait pas. Les Tite-le-Long n'aimaient pas la tendresse. On se saluait avec émotion, en se nommant : « Père. Mère. Sabine. Virginie. » Et l'on s'asseyait. Le déjeuner n'était qu'un prétexte. La conversation était l'essentiel, l'acte vraiment religieux, l'office, une prière, une exaltation commune qui emportait les Tite-le-Long aux extrémités de leur âme, quand ils racontaient pour la centième fois la même histoire, c'était avec un luxe de détails si infini qu'elle devenait une autre histoire ou bien, si elle restait la même, comme elle avait pris la forme d'un chef-d'œuvre de précision ou de logique, elle traversait les propos dans sa parure intangible, tel un cortège de féerie que chacun ébloui reconnaissait au passage. Ou bien ils en arrivaient à imaginer des aventures étrangères à toute réalité qu'ils prêtaient à des êtres disparus, inconnus ou autres. Chacun avait ses revenants, ses souvenirs, son fonds particulier d'histoires, un coin de sa vie qui n'appartenait qu'à lui, sur lequel personne n'avait aucun droit de contrôle et qu'il pouvait peupler à son gré.

M^{me} Tite-le-Long, plus attachée au mystère qu'à la grandeur, depuis qu'elle n'avait plus d'amour-propre, allait jusqu'à créer de toute pièce des personnages qui n'avaient même pas existé pour elle et dont elle paraît sa vie d'adolescente, pensionnaire des Dames de Saint-Leu. Elle en devisait avec une surprenante familiarité qui la consolait de ne les avoir pas rencontrés autrement que dans ses paroles. Elle les baptisait ou leur donnait des sobriquets, décrivait leur contenance, leurs gestes, comme si elle les eût vus devant elle à l'heure même où elle les nommait et elle n'avait garde d'omettre rien de ce qui pouvait les rendre plus vraisemblables, avant de les envoyer promener dans l'âme d'autrui.

Sa voix complice palpitait à mesure qu'elle les créait, comme pour leur communiquer par cette chaleur un peu plus d'être et il y avait tant de vérité dans ces silhouettes qui ne hantaient pas seulement ses rêves qu'elles se détachaient bientôt d'elle et de tout, se suffisant à elles-mêmes, pour mener leur propre existence, plus fidèles, plus intimes, plus nécessaires à sa vie intérieure et à la vie des siens que pas un habitant de Chaminadour : témoin cette M^{me} Charamcot, une excentrique directrice de pensionnat que M^{me} Tite-le-Long avait inventée et dont elle ne tarissait pas de décrire les toilettes saugrenues, les actions étranges et jusqu'aux obsèques fantastiques, si bien que pour caractériser certaines gens on avait plus vite fait de dire désormais chez les Tite-le-Long : « C'est tout une M^{me} Charamcot » que d'entrer dans aucun détail.

Sabine parlait surtout de « voyages ». Il y avait dans sa mémoire plus de voyages que dans celle de ses sœurs, parce que, dans son enfance, quand elle était seule, le Commandant et M^{me} Tite-le-Long s'étaient beaucoup déplacés. Il y avait un train, une plaine ensoleillée, surtout un tunnel et une montagne au commencement de la vie de Sabine qui avaient pris un relief, atteint une intensité de couleur, une valeur de symbole inexprimable. C'était là vraiment le centre de son âme, un centre lumineux qui rayonnait sur elle, sur tous ses gestes, sur toutes ses pensées, une nostalgie ou une vocation auxquelles elle ne pouvait résister.

Elle expliquait comme elle était assise attentive dans ce train à quatre ans et la trépidation de tout son petit corps à l'appel des paysages qui allaient venir au-devant d'elle, imprévus, tous les possibles, le vertige du mouvement à travers « la plaine ensoleillée », le « trou noir » où elle avait disparu en criant au milieu d'un

sifflement d'agonie et le retour à la lumière, comme une résurrection en face d' « une montagne » dont elle ne saurait jamais le nom et qui l'éblouissait pour toujours au fond d'elle-même ; aussi, à mesure qu'elle parlait, sans qu'elle le sût ni personne, elle perdait connaissance, toutes les dix secondes une seconde, et les bévues géniales, les lapsus qu'à ce moment elle commettait ajoutaient à la passion de ses propos la part exacte de folie qui était nécessaire pour qu'elle disposât de l'attention entière de ceux qui l'écoutaient, qu'elle tenait à sa merci, les transportant avec elle dans un autre monde qui était le sien habituel et qu'elle appelait « Chine ».

Seuls, certains événements prévus, dont la régularité les offusquait, déchaînaient sur ce cercle intime comme une tempête ou un rappel à l'ordre qui en dispersait les membres : l'*Angelus*, l'arrivée de la laitière ou du boulanger. Alors, le Commandant demeurait un moment en tête-à-tête avec M^{me} de La Popelinière ; Sibylle courait secouer son lit, Virginie vidait ses eaux, mais c'était toujours Sabine la plus active qui donnait le branle et rythmait tous les mouvements des siens. En chœur, on préparait le grand repas, au risque de se gêner mutuellement dans un réduit déjà si encombré et si étroit, mais sans parler. Pour parler on attendait la sieste qui se prolongeait trois ou quatre heures et permettait qu'on s'abandonnât aux transports de la conversation ; les bras croisés, sans rien faire d'autre toujours que de parler, les Tite-le-Long parlaient, ils parlaient solennellement, à perte de vue et « les sujets » ne manquaient pas, chacun avait le sien et il y en avait « un » qui était commun à tous, sans compter les surprises qu'apportaient parfois un journal, le laitier, la boulangère, les rêves de la nuit, la Messe et les Vêpres du dimanche. Quand « le Démon ou

l'Ange » de la conversation les possédaient, les Tite-le-Long ne parlaient plus, ils prophétisaient. Les yeux ouverts, ils commençaient à dormir le torse droit et ils « songeaient » tout haut, hallucinés par la musique régulière de la voix du dernier qui se faisait entendre et les images, amenées lentement et retenues longtemps dans l'air finissaient par prendre de la densité, par s'animer. Sabine et Sibylle étaient de vraies pythonisses. La première intervenait pour déclencher « l'émotion » que Sibylle portait à son comble tandis que la voix sèche de Virginie cinglait de temps en temps d'un mot une phrase qu'elle forçait à rebondir.

Le sujet de conversation par excellence, « le Sujet », c'était l'éloge de Dieu et de soi-même, l'éloge de la Pureté et de tout ce qu'elle comporte de misères, avant que leur propre « joie » barbare entraînaît les Tite-le-Long à juger et à maudire éternellement le reste du monde auquel ils se préféraient.

M^{me} de La Popelinière quittait généralement l'assemblée après le Commandant, ensuite Virginie et Sibylle. Enfin, Sabine la dernière et, pour réparer le désordre, M^{me} Tite-le-Long demeurait seule, mais, toujours, on devait se faire violence, avant de rompre le cercle magique et la ferveur des paroles avait tellement galvanisé celui ou celle qui se retirait que dans le lit on ne dormait pas davantage ; la porte ouverte, on répondait de loin aux questions, on interrogeait, on contait.

Souvent une voix monstrueuse, impersonnelle, incompréhensible, s'emparait du débat tout à coup et le dominait et l'on se plaisait à ne plus entendre jusqu'à l'aube que son interminable ronronnement : c'était le Commandant Tite-le-Long qui, ne s'entendant plus lire Shakespeare des yeux, le lisait à haute voix, mais il ne l'entendait pas davantage, s'il avait oublié l'anglais. S'il avait oublié l'anglais, il devinait Shakespeare.

IX

JERICO-LOREILLE.

Dès qu'on eut appris quel usage restreint les Tite-le-Long faisaient de leur maison et de leur jardin, un Jericho-Loreille qu'on appelait tantôt le Père Loreille ou Jericho tout court, nouvellement riche du fait de la guerre, vint gravement proposer au Commandant de lui acheter « le Colombier ». Il s'engageait à « laisser aux Tite-le-Long, la vie du Commandant et de M^{me} Tite-le-Long durant, l'entière disposition des locaux dans lesquels ils s'étaient présentement volontairement retirés, pourvu qu'ils lui abandonnassent tout le reste de l'immeuble et les terres y attenantes ».

Le marché fut conclu devant notaire dans les termes dits.

Une vente publique sépara bientôt les Tite-le-Long de la plupart de leurs meubles. Plusieurs générations avaient réuni les richesses qu'en trois coups de son marteau d'ivoire le commissaire-priseur dispersa aux quatre coins de la ville. Sabine avec mélancolie pensait qu'elle ne pourrait plus entrer chez personne, sans appréhender d'y être accueillie par un objet dans l'intimité duquel elle avait vécu. Elle souffrait pour elle-même de tout ce qui demeurerait d'elle dans ces souvenirs, à cause des promiscuités qu'ils l'obligeraient à partager avec eux.

La maison vide, la veille du jour où les Jericho-Loreille devaient prendre possession du « Colombier », comme Sabine regardait de

la fenêtre de sa chambre d'autrefois le jardin où elle avait grandi parmi le désordre des plantes et dont l'accès allait lui être interdit, l'épicier entra comme chez lui. Il demandait qu'on lui permît de déposer des matériaux et des instruments de travail dans le potager. Sans se donner la peine de se retourner, Sabine répondit que son père, le Commandant Tite-le-Long, était propriétaire du jardin jusqu'au lendemain premier mars, à midi :

— « Votre matériel peut bien attendre. »

Et dès que l'épicier fut parti, elle dit à ses sœurs :

— « Montons et faisons le sac du jardin. »

Elles arrachaient les plantes rares qu'elles entassaient dans des paniers pour les faire porter au laitier ; elles en transplantaient d'autres dans des pots qui enrichiraient le jardin d'hiver de leur mère. Elles coupaient les arbres, les arbustes à la racine et on les liait en fagots, pour en faire du feu.

Les voisins de leurs fenêtres contemplaient le désert que les bras de ces filles sauvages laissaient derrière elles.

Cependant quand il n'y eut plus rien debout, quand on eut tout piétiné, dépouillé, quand on eut défiguré les massifs, ce ne fut pas encore assez. Sabine imagina d'ouvrir les portes de la basse-cour pour que la volaille se gorgeât de tout ce qu'on avait laissé de graines sur le sol.

Ainsi, une terrible inimitié éclatait déjà entre les Tite-le-Long et les Jericho-Loreille qui allaient le lendemain habiter sous le même toit.

Mais ce ne fut qu'après que les Jericho-Loreille eurent installé leurs meubles au-dessus de la tête des Tite-le-Long que ceux-ci comprirent toute l'humiliation qu'ils s'étaient infligée à eux-

mêmes, si pour faire des économies de loyer, le Commandant Tite-le-Long en était réduit aux proportions d'un Portier.

Souvent, en effet, il arrivait qu'on sonnât pour les Loreille qui n'avaient pas fait installer par chicherie ou pour accentuer l'équivoque un timbre pour eux. Alors, si c'était M^{me} Tite-le-Long qui venait ouvrir, elle se mordait les lèvres jusqu'au sang, avant d'indiquer la porte des autres.

Les Divinités avaient compris moins que personne ce qui s'était passé autour d'elles, qu'on les eût reléguées, sans les avertir, dans un recoin de leur domaine, dans une cuisine et dans la cuisine de la cave et qu'elles n'eussent plus le droit d'entrer du jour au lendemain dans toutes les pièces, à tous les étages de la maison. Pompon et Pomponne guettaient le chat des Jericho-Loreille qu'ils rendaient responsable de leur malheur et comme Pompon était bien racé, il eut vite fait de briser la mâchoire d'un pauvre matou de gouttière qui n'eût demandé qu'à s'entendre avec l'impérial angora des locataires de ses maîtres.

Les Tite-le-Long furent-ils contents de cette équipée ? Ils ne se le dirent pas à eux-mêmes, mais Sibylle et Virginie caressaient Pompon comme leur vengeur et parfois Sabine, quand il s'étirait, s'écriait :

— « Grand'mère, vous ne trouvez pas que Pompon ressemble au Lion de Belfort ? »

X

LA COUR.

Quand venait l'été, les Tite-le-Long étaient bien obligés d'abandonner leur cuisine pour se tenir la journée entière et une partie de la nuit autour de la porte de leur antre dans l'ombre humide et blafarde de la cour, cette impasse, comme au fond d'une fosse des animaux ou des damnés, privés de lumière, excepté une heure avant midi. Du haut de leurs balcons dorés et fleuris, les Jericho-Loreille, s'ils se penchaient sur les Tite-le-Long, les voyaient se gorger de soleil un moment et puis se morfondre dans un demi-jour.

Les pierres inégales, plus ou moins petites, plus ou moins plates, les unes pointues, d'autres rondes qui formaient le pavé de ces bas-fonds, empêchaient les choses, les chaises, les êtres d'y être stables. Il fallait faire des prodiges d'équilibre pour s'installer un peu à l'aise sur un sol qui s'inclinait en une double pente, à la manière d'un lit de fleuve à sec. Au milieu, un filet d'eau coulait, partageant les groupes et disparaissait à travers les barreaux d'une grille, derrière laquelle gisait stagnant, vert, irisé, à peine mobile, comme une bête massive, endormie, au souffle empoisonné, un cloaque d'où émanait la fumée la plus tiède et la plus fétide.

Çà et là en face de la porte de la cuisine s'ouvraient les portes cloutées et les fenêtres opaques d'un souterrain dont on ignorait l'issue et dont les murs à arcs-boutants soutenaient le jardin des Jericho-Loreille à la hauteur du premier étage. Au pied de ce mur de géhenne et dans l'intervalle des ouvertures basses de la maison

étaient plantées une glycine monumentale d'une vitalité prodigieuse et sept vignes dont les branches se chargeaient tout le printemps et jusqu'à l'automne de feuilles, de fleurs et de fruits, mais pour apercevoir seulement cette frange du ciel qui tenait le jardin des autres embrassé les Tite-le-Long étaient obligés de lever la tête. S'ils ne faisaient pas cet effort, ils n'avaient sous les yeux, décor maudit ! que des troncs noueux, comme des serpents horribles tordus et agrippés aux flancs de leur repaire et les tentacules de racines puissantes qui se perdaient entre les dalles et faisaient craquer la terre sous leurs pieds.

M^{me} Tite-le-Long qui vivait là perchée sur un tabouret posé à califourchon au-dessus du ruisseau, un ouvrage de couture entre les mains, de temps en temps se levait pour dire, comme elle eût « maudit l'heure ».

— « C'est intenable (et elle prononçait : intenâble). Comme ce canal sent mauvais. »

De leur Paradis où ils étaient étendus sous les ombrages frais et parfumés que le soleil épanouissait, les Jericho-Loreille entendaient cette plainte.

La glycine n'était pour Jericho-Loreille que prétexte à tourmenter les Tite-le-Long. A l'heure où on l'y attendait le moins, le propriétaire survenait dans la cour pour biner, arroser ou sarcler et si tout près des racines ou sur la tige un bourgeon naissait qui eût apporté aux Tite-le-Long un peu de joie, un peu de splendeur, Jericho-Loreille, ses ciseaux et une bougie allumée en mains, coupait cette promesse et répandait sur la plaie vive qu'il avait

faite de la cire chaude, alléguant que toute la sève du monde était bien nécessaire à l'extrémité des branches qui n'existaient dans les hauteurs que pour lui.

En face de la glycine, plantées à une distance égale et isolées chacune dans un bac de ciment, les sept vignes élevaient leurs ramures jusqu'à la barre d'appui des croisées des Jericho-Loreille. Quelques-unes demeuraient-elles à la portée des mains des Tite-le-Long, leur offrant leurs grains d'or, les Tite-le-Long n'en auraient pas cueilli un seul. L'automne venu cependant, les Jericho-Loreille en hâte descendaient tous en procession dans la cour sans s'excuser, munis d'échelles, de hottes, de paniers, de serpettes pour faire la vendange sous les yeux de gens dont les uns plus ombrageux se retiraient : le Commandant, Sibylle, Virginie ; les autres, un peu agressifs ou indifférents, continuaient de vaquer à leurs occupations comme si rien ne se fût passé d'extraordinaire, comme s'ils eussent été aveugles ou les Jericho-Loreille invisibles : M^{me} de la Popelinière, M^{me} Tite-le-Long, Sabine. Ainsi les Jericho-Loreille dépouillaient-ils de ses ornements la porte des autres, sans leur en demander permission et sans leur offrir une de ces grappes si vermeilles dont M^{me} Tite-le-Long avait avec amour et un si parfait désintéressement surveillé la naissance et vu la gloire, mais si les Tite-le-Long avaient tous accueilli cette tentation dont leur dédain faisait un vrai supplice de Tantale comme le luxe de leur misère et la dernière parure du malheur, ils goûtaient plus de joie dans cette noblesse qui les distinguait, parvenus au comble d'une gratuité souveraine, que les Jericho-Loreille n'en éprouvaient dans leur gloutonnerie qui les humiliait. Ceux qui meurent d'inanition devant les fresques d'un palais qui représentent les festins de leurs

pères, plutôt que de renoncer à ce prestige, ont la grandeur à peu près des Tite-le-Long, au front ceint de pampres qu'ils n'avaient pas le droit de toucher, mais dont l'apparence, comme celle des raisins de Praxitèle, ravissait plus agréablement leurs yeux de faméliques enivrés que la réalité n'assouvissait la soif des Jericho-Loreille repus.

XI

LA CÉRÉMONIE DU LINGE.

Après-midi, chacun avait un livre entre les mains ou bien M^{me} Tite-le-Long lavait son linge dans un baquet de bois qu'elle juchait sur deux tréteaux, pour qu'elle pût laver assise.

Elle disait : — « Je ne puis laver à genoux ni debout, comme une laveuse de profession. »

Les Jericho-Loreille entendaient cela.

Parfois le Commandant se tenait en face d'elle et la regardait, béat, les bras croisés, avec une sorte de stupeur.

Un jour, il prit un morceau de savon et il se mit à nettoyer des nippes, toujours en face d'elle, contrefaisant tout ce qu'elle faisait, dans le même baquet.

Personne ne l'en empêcha et quand M^{me} Tite-le-Long avait fini de savonner et de tremper un drap, c'était le Commandant qui l'aidait à le tordre et quand le second drap avait été à son tour savonné, battu, brossé, trempé et tordu, le Commandant prenait l'escalier du jardin des Jericho-Loreille. Il y arrivait si timide, si humble, si gauche, si triste, si sombre qu'on n'osait pas le mal-mener trop et il prononçait sur un ton impassible toujours la même phrase :

— M^{me} Jericho-Loreille veut-elle bien permettre à M^{me} Tite-le-Long de disposer du jardin pour étendre deux de nos draps.

Sans se tourner vers lui, on répondait :

— Oui.

Et le Commandant repartait et on le voyait bientôt repaître, suivi de M^{me} Tite-le-Long. Il soulevait d'une main un peu trop haute par l'anse un petit panier grand comme deux noix de coco où se trouvaient une douzaine d'épingles de bois et de l'autre main l'extrémité d'un drap dont M^{me} Tite-le-Long soutenait du bout de deux doigts rapprochés le coin opposé.

Le soleil des Jericho-Loreille les caressait si chaudement tous les deux, les aveuglant une minute qu'ils s'attardaient pour disserter ensemble par exemple sur les fleurs d'un yucca qu'ils avaient planté, il y avait sept ans et que M^{me} Tite-le-Long se souvenait que la Supérieure de l'Hôpital, Sœur Adonai, lui avait donné, mais des chuchotements ironiques et un éclat de rire bientôt les précipitaient vers l'obscurité de leur caveau où ils se blottissaient, jaloux de leur linge qui demeurait dans la lumière.

Parfois, si le Commandant malade n'était pas venu en demander la permission et que M^{me} Tite-le-Long fût surprise au séchoir dans le jardin des Jericho-Loreille, elle disait en baissant les yeux, pour s'excuser, sans avoir l'air de s'adresser à personne, devant un visage menaçant qui avait surgi pour l'obliger à s'humilier et qu'elle feignait de ne pas voir :

— « J'étends comme une malhonnête. »

— « Dieu ! que ce canal sent mauvais ! » s'écriaient d'heure en heure le reste du jour Sabine, Sibylle et Virginie, en se levant à la remorque de M^{me} Tite-le-Long qui répondait régulièrement :

— « C'est « intenâble » ! »

Alors, la joie des Jericho, exaltée par ce cri douloureux, redoublait et les Tite-le-Long qui les entendaient s'ébattre dans les allées bien ratissées où ils avaient été les maîtres jadis, mesuraient là profondeur de leur déchéance.

XII

LES JARDINS.

L'été, comme l'hiver et en toute saison, M^{me} Tite-le-Long, son âme simple, ne pouvait se passer de « jardin ». En mai, elle sortait son jardin d'hiver et l'exposait sur des tables le long des murs, du côté de la maison entre les vignes.

Elle remplissait de terre grasse aussi des caisses d'épicerie pour en faire des corbeilles qu'elle suspendait çà et là aux fenêtres et partout où il était possible, elle tendait ses fils aux liserons et aux capucines qui allègrement montaient dans l'ombre.

Qu'elle eût beaucoup à faire ou non, si elle jetait le regard sur ses plantes, elle s'y laissait prendre, « engluer » comme elle disait ; elle les regardait, elle s'y attardait, elle les soignait brin à brin, les dorlotait, leur donnait à boire, appelait le Commandant, y oubliait l'heure, encore une fois égarait « le Temps » :

« — Je les échenille. Je les épuceronne. Je lave une feuille après l'autre. »

Tite-le-Long muet l'observait avec amour :

— « Papa, disait-elle. Ces lis vont sécher et seront jaunes comme de l'amadou, si nous n'y tenons pas le doigt ? Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire pour eux ? pour les reverdir ? Si tu allais quelque part chercher de l'humus et du fumier et si tu clouais une planche de plus sous la caisse ; elle garderait mieux son eau. »

M^{me} Tite-le-Long aurait bien aimé improviser, pour l'avoir sous les yeux, quand elle franchirait sa porte, une plate-bande, si étroite qu'elle fût, au pied de ce mur qui était l'unique toile de fond monotone sur laquelle se détachait sa vie et celle des siens, mais Jericho-Loreille lui avait interdit une fois pour toutes ce luxe et si même d'aventure entre les pierres ou parmi les coussins de mousse un brin d'herbe folle : saxifrage, chélidoine, une fougère, une chandelle à pissenlit, un compagnon blanc ou une gueule-de-loup apparaissait et que tous les Tite-le-Long alertés par M^{me} Tite-le-Long accourussent pour l'admirer, si l'on faisait cercle, si l'on s'exclamait, extasié devant une si grande merveille, leur bonheur avait fait trop de bruit pour que Jericho-Loreille ne l'eût pas entendu et Jericho-Loreille encore une fois, une seconde après, arrivait dans la cour avec son échelle et son sécateur, comme pour les vendanges :

— Toute verdure entretient l'humidité dans les murs, déclarait-il solennel, péremptoire, et les mine.

Alors, les Tite-le-Long, comme si on leur eût arraché l'âme, impuissants, maugréaient de loin, retirés au fond de leur antre, excepté Sabine, la plus courageuse, qui restait sur la porte, agressive, tandis que M^{me} Tite-le-Long, confiante dans son seul pouvoir de persuasion ou désintéressée absolument, par simple compassion peut-être pour la toute petite « chose » sans défense qu'on allait détruire et qu'elle pourrait peut-être sauver, s'avavançait, intervenait, intercédait, les mains jointes, mais Jericho-Loreille la rabrouait :

— Non.

L'herbe était coupée.

Il fallait que les Tite-le-Long, quand ils se mettraient sur leur porte ou à leur fenêtre, n'eussent jamais le droit de voir autre chose

devant eux que les pierres nues, grises, abstraites, monotones qui escaladaient le ciel pour porter plus haut dans la lumière le bonheur de leurs persécuteurs et les seuls jardins qu'ils pouvaient suspendre ou appuyer à leur maison éternellement leur tourneraient le dos

XIII

LA BASSE-COUR.

Les Tite-le-Long avaient toujours eu leur volière, mais depuis « le malheur », quand une bête avait partagé leur pain, ils n'osaient pas la tuer et encore moins se nourrir de sa chair. Ils attendaient, qu'elle voulût bien mourir de sa bonne mort et ils l'ensevelissaient.

Cependant, les Jericho-Loreille qui cherchaient une occasion nouvelle d'ennuyer les Tite-le-Long l'avaient trouvée. Ils leur interdirent de laisser leurs poulets en liberté dans la cour.

Les Tite-le-Long éprouvaient toute l'injustice de ce martyre, la prison qu'on infligeait à des innocents ; qu'ils souffrissent eux-mêmes, ils l'admettaient, mais non pas qu'on voulût faire souffrir aussi leurs bêtes :

— « Quelle destinée que d'être poule ! » murmurait parfois M^{me} Tite-le-Long, en considérant les pauvres ailes murées dans l'ombre et les pattes griffues, transies, qui essayaient vainement de fuir l'humidité du cachot, en gagnant tour à tour l'unique perchoir sur lequel un pigeon ne se serait pas tenu en équilibre sans baisser la tête.

Parfois, Sabine s'était abandonnée à dire devant sa mère : — « Qui sait si ce ne sont pas des âmes comme la nôtre, mais en pénitence, qui habitent les animaux ? Qui sait si les animaux ne sont pas « le Purgatoire » des hommes ? » Puis, tout de suite elle se

taisait, se refusant à donner la moindre explication ; mais cette pensée faisait son chemin dans le cœur aveugle de M^{me} Tite-le-Long ; la pitié de M^{me} Tite-le-Long à l'égard des bêtes redoublait ; sa compassion pour elles s'humanisait ; la différence peu à peu s'effaçait qu'elle avait toujours été si peu prédisposée à faire entre un homme et un animal ou une plante ; elle ne percevait plus entre les vivants, quels qu'ils fussent, une différence de nature, mais seulement une différence de grâce ou de disgrâce, une différence d'état ; dans tout vivant, quel qu'il fût, elle « voyait » seulement une figure qui lui dérobait une âme, seulement une apparence qui lui cachait son semblable ; il n'y avait plus pour elle que le degré de leur perfection ou de leur imperfection, la gravité du supplice ou la splendeur de la récompense qui distinguât ces âmes. Pour elle, il n'y avait plus que des âmes et elle se disait que la bonté qu'elle pouvait avoir entrainé peut-être dans les desseins du ciel, que ce n'était peut-être que pour qu'elle adoucît le martyre de leur expiation et de leur exil que la Providence avait soumis quelques animaux et quelques plantes à l'empire de M^{me} Tite-le-Long.

Émues de douceur pour leurs pensionnaires, à pleurer un jour de soleil, Sabine, Sibylle et Virginie, qui étaient sans respect humain, ne conçurent-elles pas le projet et n'eurent-elles pas l'héroïsme, approuvé par leur mère, d'aller en ville promener leur basse-cour, de sorte qu'on vit d'aventure un dimanche les filles du Commandant Tite-le-Long (Sabine avait dix-huit ans, Sibylle en avait seize, Virginie quatorze), gantées, chapeautées, de la tête aux pieds habillées de laine blanche que leur grand'mère avait tricotée, sortir, un bâton de houx en main, par le Porche du « Colom-

bier » (elles n'avaient plus droit à une autre issue), précédées d'une demi-douzaine de poules, d'un coq, d'une oie et d'un canard qu'elles poussaient devant elles, les maintenant en lisière à la queue leu leu le long des chemins et les rabattant sur les trottoirs, quand une voiture approchait. Tout le monde, à mesure qu'elles avançaient, se mettait aux fenêtres, et sur les portes devant les Nouvelles Galeries et devant la Boucherie Brinchanteau pour les voir suivre la rue du Bras-d'Argent, avant d'arriver place de la Mairie où elles gardaient leur troupeau, assises au pied de l'Arbre de la Liberté.

Le ridicule n'effrayait pas Sabine, ni Sibylle, ni Virginie. Elles ne l'apercevaient même pas ou bien, si elles le voyaient poindre, elles le préféraient, elles l'aimaient avec les transports des Saints qui recherchent l'humiliation, comme d'autres la gloire. Le ridicule était devenu tellement le pain quotidien de leur famille qu'elles le considéraient comme leur part. Si elles n'avaient jamais connu le sentiment qu'éprouve tout le monde à être moqué, c'était leur noblesse, le secret de leur singulière indépendance. La misère affranchit de tout ce qui est accessoire et la douleur encore de tout ce qui n'est pas essentiel.

Seulement Jericho-Loreille surveillait du haut de sa fenêtre cette « bergerie » que M^{me} Tite-le-Long avait inaugurée sur la place de la Mairie, entre le Musée et la Prison et parce que c'était comique à la fois et tragique pour lui d'avoir ainsi réduit les filles du Commandant Tite-le-Long à l'état de gardeuses de dindons, parce que, si son orgueil y trouvait son compte, Jericho-Loreille

était humilié que ses locataires eussent si peu de tenue, de dignité, comme il prenait aussi le même couloir que M^{lles} Tite-le-Long faisaient prendre à leurs poules, il eut bien vite décidé de rappeler M^{lles} Tite-le-Long aux convenances. Les plaignant d'abord du manège qu'elles s'imposaient et se plaignant surtout lui-même de ce qu'un bétail malappris ne manquait pas de déposer au passage sur son seuil, il leur interdit, sans plus, de permettre à aucune volaille l'accès de son Porche. Mais le lendemain, la basse-cour sortait par les fenêtres. Comme ces demoiselles Tite-le-Long logeaient au rez-de-chaussée, il n'y avait en effet qu'un petit saut d'un mètre et demi à peine à faire pour être dehors. Les bêtes, admises à traverser une à une la cuisine, les chambres, le salon, Sabine et Sibylle se les passaient de la main à la main, l'une se tenant à l'intérieur, l'autre dans la rue où les attendait et les groupait Virginie. Sabine était légère. A la suite, elle franchissait la barre d'appui. Mais le scandale demeurerait, grandissait. Jericho-Loreille s'en fut trouver le Commissaire de Police qui descendit le même soir chez les Tite-le-Long leur enjoindre de ne pas lâcher leur poulailler sur la voie publique, et de ne plus stationner avec un troupeau quel qu'il fût sur une place qui était un lieu d'agrément et non un pacage.

Ainsi les Tite-le-Long qui avaient été habitués à vivre seuls et en maîtres dans cette même forteresse où ils connaissaient une sorte d'esclavage désormais, se résignèrent-ils, après d'autres malheurs plus grands, mais peut-être moins cruels, à emprisonner avec eux leurs compagnons de misères, sans pouvoir se soustraire à cette avanie que chaque fois qu'un de leurs poulets s'échappait de leurs mains, une figure de Jericho se montrât dans une fenêtre du premier étage et leur criât : — « Madame Tite-le-Long, votre poulet n'a pas le droit de se promener dans cette cour. »

XIV

MADemoiselle PAULINE.

M^{lle} Pauline, elle aussi, habitait dans un sous-sol où avec jalousie elle gardait les témoignages de l'heure somptueuse que sa famille avait connue autrefois sur la terre. Tout le monde la savait pauvre et qu'elle vivait de charité, mais elle se tenait si droite que personne n'eût osé l'appeler « Pauline » tout court. Le peu qu'il lui fallait pour vivre, lui permettait de choisir ses bienfaiteurs et lui conférait comme une sorte d'indépendance, d'impartialité absolue, d'intangibilité qui la désignaient pour juger le monde.

Comme elle avait toujours habité la ville, elle n'ignorait rien de personne et n'eût-elle rien su, elle eût tout deviné, ce que celui-ci méritait de respect, celui-là de mépris. Elle avait aussi bien la franchise de dire à chacun son fait, même aux puissants implacables, et nul ne pouvait se dérober à ses réflexions, à ses brimades, à ses boutades, à ses sarcasmes ; souvent, même si vous ne lui parliez pas, elle s'adressait à vous et vous disait bon gré mal gré ce qu'elle pensait de vous. Rien ne pouvait vous soustraire à cette juridiction. Si on la fuyait pour esquiver son jugement, M^{lle} Pauline vous rejoignait par surprise au détour d'une rue et vous décochait la vérité comme une flèche. Eût-on tout donné pour ne pas s'en souvenir, elle vous imposait au moins ce châtiment de l'entendre et si on eût voulu la punir de cette audace, sa pauvreté la protégeait, en même temps qu'une dignité qui ne lui venait pas de la terre.

Au contraire, pour ceux qu'elle estimait, elle s'instituait leur ange, leur servante. Elle allait au-devant d'eux dans les chemins pour leur faire honneur ; elle s'agenouillait près d'eux, elle les escortait, elle se mettait à leur service, elle les servait. On ne pouvait rien placer au-dessus de ce témoignage que nul or ne pouvait payer. Les jours de grande cérémonie, M^{lle} Pauline avant l'aube se levait pour garder à l'église les places de ceux qu'elle voulait honorer et elle faisait les jours ouvrables leurs commissions :

— « Mes oiseaux, mes fleurs, mon église, » disait-elle. Sur le pas de la porte de son caveau, il y avait des pots de géraniums, de véroniques, de fuchsias autour d'une cage de sansonnets. Dès que M^{lle} Pauline avait fini sa journée, distribué les prospectus des confréries, mangé son petit pain aux raisins de Corinthe, consommé sa goutte de lait, on la voyait gravir les cinq marches qui la ramenaient vers la lumière. Elle portait une petite chaise de tapisserie et venait s'asseoir au milieu de son « Paradis » où elle disait « Complies » et une prière qui n'était qu'à elle pour la Justice.

A l'église, elle tenait du Prêtre l'honneur de parer le sanctuaire. On ne la voyait ni le lundi ni le samedi en ville. Ces jours-là, elle brossait les ornements sacrés ; elle lavait, raccommodait, repassait le linge de l'autel ; elle garnissait la lampe du Saint Sacrement ; elle entretenait la fraîcheur des plantes qui faisaient sa gloire aux pieds de Notre-Dame et ces fonctions, elle les remplissait gantée, son corps pris dans un sarreau à plis religieux ; ses cheveux sous une cornette.

Dans la rue, elle portait les vêtements de sa grand'mère qui avait eu la prestance et les atours d'une reine. M^{lle} Pauline rétrécissait les robes et les manteaux, diminuait la hauteur des capotes, mais elle ne réussissait pas à faire que les visites n'eussent pas un peu trop d'ampleur pour elle et les chapeaux trop de solennité,

ce qui d'ailleurs lui allait bien. Elle avait peut-être soixante-dix ans, mais comme la Justice, M^{lle} Pauline n'avait pas d'âge. Elle avait beau être petite, très petite, presque naine. Droite comme un i et ne perdant pas un pouce de sa taille, elle avait l'importance et l'allure d'une grande Dame. Quand elle s'avavançait, le buste immobile, presque sans plier le genou, on ne savait à qui l'on avait affaire avec elle. Son ridicule même la recommandait. Elle pouvait avoir les pieds bots. On ne les voyait pas sous sa jupe trop longue et s'ils paraissaient lourds comme du plomb, cette pesanteur ajoutait à sa démarche encore plus de majesté. La tête était longue démesurément, surtout la nuque et la face plate. Le menton et la lèvre supérieure n'en finissaient pas de hauteur et encore le nez et encore le front qui touchait le ciel, sans que M^{lle} Pauline cessât d'être petite, ce qui la faisait paraître altière. On sentait que les épaules de M^{lle} Pauline n'avaient jamais fléchi que devant Dieu. Elle portait ses mains, de grandes mains massives et noueuses au-dessus de tout, au-dessus de sa ceinture. Sa gravité enjouée l'épaisseur de ses membres courts et le développement exceptionnel, un peu gauche, de son avant-bras, seul délié du corps pour distribuer autour d'elle ses gestes rares et schématiques, apparentaient le mystère de M^{lle} Pauline à celui des Saintes du XII^e siècle qu'on rencontre encore sous le porche royal des cathédrales.

Or, chaque fois que M^{lle} Pauline passait devant Jericho-Loreille, elle grommelait, le tançait. Elle avait voué au contraire au Commandant Tite-le-Long et à sa famille une sorte de culte.

Les Tite-le-Long avaient, tout misérables qu'ils fussent devenus, le privilège de susciter autour d'eux de ces servitudes volon-

taires qui empêchaient qu'ils fussent jamais dépourvus d'honneur.

Quand ils durent, par exemple, renoncer à louer leur rang de chaises à l'église, M^{lle} Pauline, malgré ses soixante-dix ans, les jours de sermon de Carême, demeurait une heure écrasée contre la porte du chœur et elle se précipitait la première, dès que le sacristain ouvrait, pour garder les places des Tite-le-Long et elle leur gardait le premier rang avec une rage de fidélité, un accent de dévouement qui l'enivrait elle-même, si elle allait jusqu'à frapper de son parapluie les envahisseurs et jusqu'à se coucher sur les priere-Dieu pour les disputer. Quand le Commandant et ces dames Tite-le-Long arrivaient les tout derniers, comme des dignitaires qui entrent chez eux, sûrs d'être servis, M^{lle} Pauline leur disait :

— Ce n'est pas à croire, madame Tite-le-Long, que les Jericho-Loreille voulaient trôner ici aussi devant Dieu à votre place, tous les premiers. Ah ! leur ai-je dit, il vous prend de venir aujourd'hui à l'église, parce qu'il y a un peu de tamtam. Ces places sont celles des Tite-le-Long qui ne sont pas des chrétiens de Pâques. »

Mais les Tite-le-Long, gênés par ce bruit, lui imposaient doucement silence et ne la remerciaient pas, comme si M^{lle} Pauline elle-même ne se fût qu'honorée, en les servant, ou comme s'ils l'eussent obligée, en lui permettant de les servir.

XV

MARIE L'ÂNIÈRE.

M^{lles} Tite-le-Long et leur mère se chargeaient bien volontiers des besognes du ménage, M^{lle} Pauline faisait leurs commissions. Il n'y avait que tout ce qui approchait leurs propres ordures qu'elles ne pouvaient se résigner à toucher. Il leur répugnait aussi de secouer leur torchon par la fenêtre de la rue et pour gagner la cour, il fallait traverser la cuisine, ce qui n'en finissait plus.

Alors, le ciel aidant, Sabine imagina un subterfuge.

Une petite fille, belle comme le jour, libre comme l'air, à souhait crasseuse et pauvre, passait et repassait devant les fenêtres des Tite-le-Long avec l'âne qu'elle gardait et elle s'accrochait sans cesse aux persiennes : c'était Marie l'ânière.

Marie aimait Sabine et chaque fois qu'elle la voyait dans la rue, elle demeurait là plantée à la regarder ou elle la suivait et quand Sabine était assise à l'église, Marie venait s'asseoir à ses pieds.

Un jour, un même trait de lumière perça en même temps leurs cœurs.

Sabine dit à Marie qui lui souriait, à travers la persienne :

— Marie, veux-tu entrer chez nous ?

— Oui, dit Marie.

— Mais si tu entres, c'est pour toujours. Tu me serviras ?

— Oui, mais, c'est dit, l'âne me suit.

— Non, dit Sabine, ou bien veux-tu ? partage-toi. Le matin sera pour moi et le soir pour ton âne.

C'était dit.

La persienne s'ouvrit. Les mains de Sabine hissaient déjà Marie par la fenêtre. On la porta dans la cour. On lui promit des confitures et du chocolat et tout en la flattant, Sibylle et Sabine la déshabillaient ; nue, on la plongeait dans une cuve d'eau brûlante. On la savonnait. On la mouillait. On l'épouçait, on la pouillait et dès qu'elle fut propre, on lui passa du linge propre.

Que Marie était heureuse, revêtue d'une robe d'emprunt qui la fagotait ! Ce n'était pas sa robe, d'ailleurs, qu'elle voyait. Elle n'était sensible, elle n'assistait éternellement qu'aux gestes de Sabine autour d'elle et, béate, elle l'écoutait parler.

M^{me} Jericho-Loreille, qui venait de se mettre à la fenêtre, dit à Jericho :

— En bas, on joue à « la Bibliothèque Rose ». On lave les mendiants et on se croit « les petites filles modèles ». Voilà que M^{lles} Tite-le-Long réduisent notre Marie l'ânière en servitude et elles auront l'air d'être servies.

En effet, mais c'était une servitude volontaire et enthousiaste que Sabine avait méritée. Chaque matin, Marie venait ; elle cirait les souliers de toute la maisonnée, alignés le long du haut mur de la cour. Un peu plus loin trois seaux attendaient, revêtus d'un couvercle. Marie les portait chacun à son tour à l'égout, les vidait, les nettoyait et peut-être parce que ces Dames Tite-le-Long étaient les seules grandes Dames qu'elle connût et Sabine au monde la seule Divinité qui lui fût propice, le dégoût de Marie devint-il si insignifiant que M^{me} Tite-le-Long qui, de loin, l'observait, un matin se vit obligée de lui crier :

« — Marie, n'y mets pas la main, il y a le balai. »

Tout le temps que ces Demoiselles Tite-le-Long frottaient leur chambre, derrière leurs persiennes fermées du rez-de-chaussée, Marie montait la garde sur le trottoir, à proximité, et, toutes les cinq minutes, elle recevait d'une main gantée qui s'échappait de la fenêtre le torchon qui venait de se promener sur les meubles à l'intérieur et d'en recueillir la poussière. Marie le secouait. Parfois, si la main était nue et que ce fût celle de Sabine, Marie, au passage, en baisait le bout des doigts devant les passants qui s'étonnaient de ce transport.

Marie l'anière, d'ailleurs, bientôt s'affina, se guinda ; elle marchait comme Sabine, faisait les mêmes gestes qu'elle, comme son ombre la singeait, si bien qu'en peu de temps, elle devint l'ombre d'une grande demoiselle et d'une grande demoiselle de dévotion qu'elle rejoignait le matin et qui la rejoignait le soir pour garder son âne avec elle au bord des routes.

XVI

ANTOINE ET CLÉOPATRE.

Comme ils avaient laissé périr une à une leurs poules qui ne leur faisaient que pitié, cloîtrées, le Commandant et M^{me} Tite-le-Long demeuraient inconsolables devant leur volière vide, mais cherchaient-ils par tous les moyens à en remplacer le charme, quelle ne fut pas leur jubilation, quand M^{lle} Pauline, malade, leur légua sa cane grise et son coq ? Ainsi M^{me} Tite-le-Long et le Commandant seraient moins seuls avec leur misère au fond de leur cour.

A l'aube, chaque matin, les coqs du quartier se faisaient des confidences que les voisins entendaient.

L'un, d'une voix chaude, le coq des Pélissier, notaires, claironnait :

« — Il y a de l'argent chez nous. »

Un autre, celui des Jericho-Loreille, bien exposé au Levant, dans le Paradis des Jardins, lui répondait :

« — Chez nous itou. »

Mais déjà celui des Tite-le-Long avait déchiré l'air de sa voix rauque, éraillée, gémissant :

« — Chez nous, tout est raclé. »

Pour ne pas alarmer Jericho, on ne laissait les deux volatiles en liberté que chacun à son tour. M^{me} Tite-le-Long remarqua bientôt que la cane, dès qu'elle n'était plus enfermée, venait faire des grâces devant la grille du coq qui était son seul amour et que, dès que le coq à son tour était libre, il rendait ses politesses à la cane prisonnière.

« Antoine et Cléopâtre ! » murmura le Commandant qui, par hasard, ouvrait sur ses genoux l'« Antoine et Cléopâtre » de Shakespeare.

C'était la première fois que le Commandant Tite-le-Long osait paraître avoir de l'esprit.

Quelle consolation, quelle distraction, quel luxe pour M. et M^{me} Tite-le-Long que « leur ménagerie », comme ils disaient, qui devint, il fallait s'y attendre, le prétexte d'une nouvelle persécution de Décius que Jericho-Loreille leur préparait, jaloux.

Chaque fois que Jericho-Loreille sortait de la maison, Sabine postée sur la rue, Sibylle sur la cour, avaient beau guetter et faire signe à Virginie d'ouvrir la cage du coq ou celle de la cane, le coq en liberté aussitôt caquettait ou la cane « cancanait » et M^{me} Jericho-Loreille, les entendant, penchait la tête et, dès que Jericho-Loreille rentrait, le coq et la cane avaient beau être sous les verrous, Jericho apprenait qu'ils étaient sortis.

Du haut de sa tour, Jericho-Loreille, qui avait simulé un départ, quelque jour aperçut qui errait dans son domaine un de ces animaux d'Apocalypse ; il branla la tête, héla M^{me} « Tite », comme il disait, pour le plaisir de l'insolence qu'il trouvait dans ce raccourci.

M^{me} Tite-le-Long fit valoir toute la discrétion qu'elle apportait dans l'exercice du droit qu'elle avait pris, puisqu'elle isolait ses bêtes.

— Peu importe le nombre à la fois, répondit Jericho-Loreille. Qu'il vous prenne demain fantaisie de lâcher un seul lion ou un seul éléphant dans ma cour ?

Piquée, M^{me} Tite-le-Long repartit :

— C'est une noise que vous nous cherchez ?

— A dire vrai, poursuivit Jericho, la seule chose que je ne veuille à aucun prix, c'est, quand je passe quelque part, être exposé à salir mes souliers. Trouvez-moi un animal qui ne fiente pas.

M^{me} Tite-le-Long fit remarquer que, tout le temps que la cane ou le coq se promenaient, elle les suivait à la trace avec un panier, une pelle et un balai, ce qui était vrai.

Cependant, le Commandant « Tite » avait fait discrètement son entrée dans la cour et, sans vouloir « admettre » la présence du propriétaire, il soulevait déjà un à un les pavés, pour chercher des vers dessous. De si loin que Cléopâtre le vit, comme elle croyait qu'il lui apportait sa pitance, elle se jeta à lui, en « cancanant » et se dandinant et le Commandant était si fier de cette amitié humble et enthousiaste qu'il sourit pour la première fois de sa vie, ce qui fit mourir d'envie Jericho.

Une limace bientôt découverte sous une assiette, le Commandant la dissimula derrière son dos et la cane exécutait coquette devant le Commandant toutes sortes de simagrées, de danses, les mêmes que devant le coq, son amour. Enfin, lui lança-t-il sa proie ? Elle l'avalait goulue, sans la voir.

« Cette cane ne digère plus, dit le Commandant. Tu vois bien,

« Madame Tite », qu'on se contente maintenant d'escamoter ce que j'apporte. La limace reparait derrière comme devant. Nous avons trouvé l'animal qui ne fiente pas.

« — C'est cela, maugréa Jericho-Loreille. On ne se contente plus de souiller ma cour. On la dépave et, par-dessus le marché, on se moque de moi. Je vais de ce pas trouver le Juge de Paix.

« — Vous lui souhaiterez le bonjour de ma part, répliqua le Commandant dont l'aplomb inattendu fit tressaillir Jericho-Loreille. Il est de mes amis. »

Bientôt l'humidité du lieu où il était séquestré rendit le coq perclus plus impotent. Il souffrait d'une aile et d'une patte et penchait tout d'un côté.

La pitié des Tite-le-Long s'exaspérait :

— On ne nous empêchera pas, se dirent-ils, frondeurs pour le plaisir de l'être, de « donner un peu de bon temps » à une pauvre bête souffrante. Et chaque fois qu'il y avait une heure et demie à midi un peu de soleil dans le coin de droite de la cour où les Tite-le-Long étaient seuls à aller et venir devant la porte de leur cuisine, puisque les Jericho-Loreille ne partageaient avec eux que l'autre extrémité à gauche où ils passaient pour se rendre dans leur bûcher, Sabine attachait le coq par sa patte saine avec une grosse corde assez courte pour ne lui permettre de se déplacer que chez ses maîtres. Le pauvre animal, sous le rayon de l'astre, semblait d'abord un peu moins trembler, un peu se réchauffer, mais l'on voyait bientôt que son supplice était décuplé par la chaleur, par la morsure de l'attache et par le frottement que la corde exerçait sur ses plaies, dès qu'il s'embarrassait dedans.

Alors on le pensait. De ses doigts diaphanes Sabine soulevait

l'aile malade, tandis que M^{me} Tite-le-Long faisait tomber goutte à goutte sur l'abcès logé près de l'aisselle de l'eau oxygénée dont elle avait imprégné une éponge.

« — Oh ! cette aile, s'écriait-elle aussitôt en se détournant. On n'a jamais respiré plus triste odeur. Mon cœur se lève avec elle. » Et elle répandait sur les pattes du coq son flacon d'eau de Cologne, comme des parfums sur les pieds d'un Dieu.

Le coq mort, à force de soins, la cane devint triste et ne mangea plus, immobile.

On l'appelait « la Veuve ».

Son chagrin l'emporta aussi et M. et M^{me} Tite-le-Long recommencèrent de s'ennuyer.

XVII

LA HAINE.

Toute maison honnête a son occupation favorite : la conversation ; cette conversation son ennui particulier que distrait un sujet unique. Dans une maison donnée le hochet est toujours le même. Qui l'a désigné ? Il est souvent héréditaire. Après dix ans, quelqu'un repasse-t-il ? Il s'aperçoit qu'on n'en a pas changé ; les dents des bourreaux se sont aiguisées avec les années ; la joie s'affine, la victime se creuse. Elle n'a plus de secret. C'est un squelette transparent qu'on habille, déshabille, éclaire à sa fantaisie, une poupée dont on connaît tous les ressorts, sans omettre de lui faire exécuter un geste, une grimace. On ne la prodigue pas ouvertement, de peur d'épuiser trop vite son intérêt ou ses ressources ; on revient à elle sans cesse par surprise. On se la passe avec complaisance et chacun tâche de lui faire prendre une posture plus ridicule ou plus obscène, plus humiliante ou plus déshonorante pour elle.

La haine avait appris aux Jericho-Loreille à parler. Rien ne rapproche comme la haine. Les Jericho-Loreille se plaisaient maintenant ensemble, comme les Tite-le-Long, parce qu'ils haïssaient les Tite-le-Long ensemble.

« Le Sujet », le sujet de conversation par excellence chez les Tite-le-Long n'était plus ni les voyages de Sabine, ni les exploits

des ancêtres de M. de la Popelinière, ni les aventures imaginaires de M^{me} Tite-le-Long au couvent de Saint-Leu ; le seul « Sujet » passionnant, poignant, tragique, c'était désormais pour les Tite-le-Long les Jericho-Loreille. Pour les Jericho-Loreille, c'était les Tite-le-Long et l'on se haïssait tellement qu'à la fin on ne se haïssait plus seulement humainement ; on n'était plus seul à se haïr. On voulait avoir l'au-delà avec soi contre ceux qu'on haïssait ; la haine qu'on éprouvait était si entière, si pure de tout mélange qu'elle trouvait pour s'exprimer des accents religieux qui ressemblaient aux incantations et partageaient le Ciel et l'Enfer.

Dans cette lutte magique, sourde, acharnée, continuelle, sans merci (cela tenait-il à leur nature ou à la justice qu'ils avaient pour eux contre le droit qui était la part des Jericho ?) les Tite-le-Long apportaient plus de chaleur que leurs adversaires. L'ironie, le mépris, l'imprécation, l'anathème circulaient, se multipliant, s'amplifiant, s'aggravant de bouche en bouche. Alors, l'intimité des Tite-le-Long ressemblait à une cuve d'alchimiste. Entre les Anges et les Démons, Dieu-le-Père ou Satan apparaissait ; autour de la table, sans qu'on se touchât, c'était comme si l'on se fût donné la main et de ce cercle partaient des ondes qui troublaient l'atmosphère au loin et leurs ennemis à distance.

Jericho-Loreille le Père surtout était détesté et les Jericho-Loreille n'échappaient pas tout à fait à la conscience ni aux conséquences d'une sorte d'envoûtement. La torture virtuelle qu'on leur faisait subir en effigie au rez-de-chaussée, les Jericho-Loreille la souffraient réellement dans leur âme, dans leur imagination, dans

leur cerveau, dans leurs nerfs, dans leur chair. Hallucinés, hantés, ils se laissaient prendre au piège. L'orgueil des Tite-le-Long et l'humiliation qu'ils leur avaient infligée ne cessaient de leur être sensibles sous leurs pieds, les gênaient, les tourmentaient comme la présence d'un gril, d'un four qui fût devenu l'instrument de leur supplice. Les Jericho-Loreille se sentaient si inférieurs sous tous les rapports, excepté en richesse et en bon sens, aux Tite-le-Long que les seules choses qui eussent dû avoir du prix pour eux n'en avaient plus, dès qu'ils se souvenaient seulement de l'existence des Tite-le-Long qui ne permettaient pas qu'on les oubliât et du moment qu'il y avait les Tite-le-Long, c'était tout ce que les Jericho-Loreille n'avaient pas qui les fascinait dans leurs victimes, tout ce que leurs victimes avaient conservé de grandeur et de distinction dans l'abaissement qui leur devenait désirable, tout ce que les Tite-le-Long avaient gardé aussi de la maison du « Colombier » qui leur semblait nécessaire à leur bonheur, au point de les empêcher, à force de regret, de dormir, si bien qu'on n'eût plus su dire à une minute donnée qui étaient les victimes et qui étaient les bourreaux, tant les bourreaux eux-mêmes souffraient.

Jericho-Loreille le Père battait le record de l'exaspération. Il en venait à écouter aux portes avec angoisse, à se pencher haletant sur la cour pour surprendre un mot désobligeant. Inactif à sa fenêtre des heures, il y organisait un plan de tracasseries privées et de machinations judiciaires qu'il rythmerait savamment pour obliger, espérait-il, les Tite-le-Long découragés à partir, s'il ne respirait plus que dans l'espoir de chasser de partout au monde les Tite-le-Long, mais surtout de cette cuisine qui donnait sur la

cour où il ne pouvait pas ne pas les entendre vivre, bouger, parler, respirer.

Parfois sa haine des Tite-le-Long atteignait une acuité si voisine de la douleur qu'elle faisait naître en lui de la fièvre jusqu'au délire. Alors les siens, même Anthelme, son fils, qui était juste, se laissaient envelopper par sa manie, par une folie qui les gagnait tous peu à peu, comme une panique de la raison, quand ils voyaient le chef de la famille saisir sa tête dans ses mains et s'écrier entre deux sanglots : — « Dire que je n'ai peut-être plus qu'un an à vivre et que je suis obligé de partager mon toit avec mes pires ennemis. » Ou bien : « Dire que par la faute des Tite-le-Long je n'aurai jamais été nulle part au monde tout à fait chez moi. » La santé de Jericho-Loreille à la longue s'altérait, minée par l'idée fixe. Chaque événement, la moindre circonstance, en effet, ne lui rappelait que sa mort prochaine et la pensée de sa propre mort ne lui inspirait à lui et aux siens que de la colère contre les Tite-le-Long.

Rangeait-il, par exemple, sur une étagère des confitures que Mme Jericho-Loreille venait de cuire, il disait :

— « Je les range, mais ce n'est pas moi qui les dérangerai. Quand vous les goûterez, je serai au cimetière. Vous les goûterez d'ailleurs desséchées. Il fait trop chaud dans ce grenier pour des confitures. Sans doute vous me direz, il y avait la buanderie où elles seraient mieux. La buanderie est humide ; vous les mangeriez moisies. Il n'y a que notre office où elles seraient bien, mais notre office est aux Tite-le-Long qui y feront dormir leur mère jusqu'au Jugement Dernier. »

XVIII

ANTHELME OU L'IVRESSE DE LA BONTÉ.

Souvent les Tite-le-Long s'étaient demandé pourquoi ils avaient consenti de gaité de cœur à vendre leur maison aux Jericho-Loreille et comment ils avaient pu accepter auprès d'eux une situation si fausse et si honteuse. M^{me} de la Popelinière ne comprenait pas M^{me} Tite-le-Long, si attachée au prestige du Commandant, d'avoir cédé et c'était un problème pour M^{me} Tite-le-Long que Sabine eût renoncé à tous les décors pour vivre dans une cuisine.

Les Tite-le-Long ignoraient la suggestion mystérieuse qui s'était exercée sur eux et ne se comprenaient plus : Jericho-Loreille avait un fils, un fils qui était si différent de lui que ce fils ressemblait presque aux Tite-le-Long, s'il avait toujours pris pour se déterminer le contre-pied de ce que pensait, voulait, aimait, faisait son père et s'il réalisait par principe et pratiquement comme l'antidote des Jericho-Loreille. Certes, en ne résistant pas aux propositions de Jericho-Loreille le Père, ce n'était, sans le savoir, qu'au charme d'Anthelme Jericho-Loreille le fils que d'un commun accord tous les Tite-le-Long avaient obéi.

Bien qu'Anthelme ne fût un prétendant possible que pour Sabine ou Sibylle, tous les Tite-le-Long étaient amoureux de lui, même la grand'mère et chez lui aussi tous les Jericho-Loreille l'aimaient, si bien que, de retour de son pensionnat, dès qu'il arrivait au « Colombier », toute la vie intérieure de la maison, pour

le séduire, de la cave au grenier, se modifiait, transposée, mais il y a au fond des choses une logique telle, tellement complice de la vérité, qu'elle faisait surgir des causes imprévues qui produisaient les mêmes effets que les causes prévues qu'on avait résolu d'éviter. Ainsi l'apparence demeurerait-elle la même et personne n'était-il trompé ? Anthelme présent, autant leur résolution d'être calmes s'affirmait, autant la susceptibilité des Tite-le-Long augmentait et l'un d'eux proférait-il un mot imprudent, on s'en courrouçait et l'on ne s'en courrouçait si amèrement que parce qu'Anthelme pouvait l'entendre et ce n'était que parce qu'on s'en courrouçait si amèrement qu'Anthelme eût pu l'entendre, si Anthelme n'eût été bien trop au-dessus de toute basse préoccupation pour écouter jamais ce qui se passait chez le voisin. Seul, Jericho-Loreille le Père écoutait et il disait : — « Les Tite-le-Long caressent leurs bêtes et se déchirent et me déchirent. Ils feraient mieux de garder leur bonté pour eux et pour nous. » Anthelme se disait : — « Le persécuteur d'abord se persécute lui-même. »

La vie de famille est un dédale de souffrances et de joies. Tous ces pauvres nerfs tendus vibrent souvent en discordance. Chaque système est un concert que n'entendent pas les autres. Celui qui, de l'extérieur, prête l'oreille à l'ensemble se désespère de n'ouïr qu'une pauvre cacophonie. L'harmonie est toute intérieure. Il faut être de la famille pour la percevoir.

Les Tite-le-Long savaient seuls qu'ils étaient « bons » absolument les uns pour les autres et avec les autres, qu'ils seraient « meilleurs » le lendemain, s'ils étaient si irascibles ce soir et

Anthelme le devinait. « La bonté » de la veille et du lendemain dont ils étaient sûrs les consolait de « la méchanceté » apparente du moment à laquelle seul Jericho-Loreille le Père voulait être sensible. Les Tite-le-Long n'ignoraient pas que tout « le mal » qu'ils se faisaient à eux-mêmes et aux autres ne venait que de l'humeur qui ne tenait qu'au malheur, à leur malheur qui était un accident, un accident chronique sans doute chez eux, mais sans importance au regard de l'éternité, un accident de surface, puisque tout « le bien » chez eux tenait au contraire au fond de l'âme, s'il leur était essentiel, mieux, s'il était leur essentiel, comme il convenait à des gens de vieille souche chrétienne et bien élevés. La certitude que le vrai bonheur est dans la bonté de l'âme, quand tout leur manquait et qu'ils se manquaient à eux-mêmes, suffisait à les rendre heureux. De là, aucune rancune entre eux jamais, quels que fussent leurs griefs réciproques ; leurs pires écarts de langage, ils se les pardonnaient ; les plus singulières violences à huis clos commises, demeuraient sans conséquence ; elles n'atteignaient jamais les réserves profondes de leur mansuétude, elles n'entamaient pas leur dernier crédit mutuel. Chacun à son tour attendait que tous les autres l'eussent maltraité et il les traitait mal à son tour. C'était leur faiblesse. C'étaient les nerfs. C'était plus fort qu'eux, mais ne suffisait-il pas qu'ils se connussent entre eux ? S'ils se prodiguaient colère et douceur à la suite, c'était avec la même « bonté » cachée en passant sous la même colère et réapparue soudain avec la même douceur. Leur propre douceur d'ailleurs contribuait à les irriter autant que leur colère à les adoucir, mais, dès que les propos des Tite-le-Long s'animaient, s'envenimaient ; piquées par le chagrin, les voix devenaient-elles plus rêches, bien qu'un des Tite-le-Long gardât toujours sa sérénité, pour couvrir de paroles tranquilles le branle-bas et que le

ministère de « la bonté » ne fût pas interrompu, comme Jericho-Loreille le Père à l'affût s'obstinait à croire que la colère des Tite-le-Long, quand elle atteignait certain degré, ne pouvait plus s'adresser qu'à lui, tout d'un coup une fenêtre s'ouvrait au premier étage et le ciel retentissait d'une imprécation terrible. Alors, les Tite-le-Long, réconciliés comme par une intervention surnaturelle, sortaient tous à la queue leu leu dans la cour sans répondre et tout le reste du jour et de la nuit, courbés sous le poids de la même injustice, ils savouraient l'enchantement de leur innocence.

La réclusion morale perpétuelle d'ailleurs dans laquelle vivaient les Tite-le-Long les maintenait dans un état d'ivresse qui était devenu leur état normal, si bien qu'ils finissaient par ne plus hésiter avec n'importe qui désormais, comme avec eux-mêmes, et avec les Jericho-Loreille, qu'entre la colère et la douceur. Le premier regard du premier venu leur dictait leur attitude. Un rien les portait au comble d'eux-mêmes, s'ils étaient toujours ivres d'humilité ou d'orgueil. Ils vous surveillaient ; du coin de l'œil ils guettaient votre âme et leur témoignait-on la moindre attention, ils l'avaient exagérée déjà en dévouement ; le moindre dévouement, ils l'exagéraient en amitié. A la moindre marque d'antipathie au contraire, leur malveillance répondait qui atteignait d'un bond, franchissant toutes les étapes, une sorte de fureur. Sabine surtout voyait facilement rouge et quand elle voyait rouge toute la famille voyait « écarlate ».

Quelqu'un eût-il eu assez d'autorité sur les Tite-le-Long pour opérer dans le cours d'un entretien des passages subits et des retours qui les eussent égarés, qui eussent égaré « leur bonté », c'est alors qu'on eût saisi le mécanisme de toute leur vie morale.

Il fallait seulement, pour les connaître, savoir qu'ils étaient du matin au soir et du soir au matin, en même temps que d'humilité ou d'orgueil, « ivres » de faim, de soif et d'insomnie, parce qu'ils buvaient, mangeaient, dormaient de moins en moins, savoir que ce n'étaient ni leur douceur ni leur colère qui avaient de l'importance, mais que c'était leur ivresse, l'ivresse de la bonté, l'ivresse d'être pur, une sorte de fragilité à la limite du réel et de l'irréel, une sorte de transparence, de candeur, d'impressionnabilité malade, de fièvre continuelle, d'enfantillage, d'enfance qui eût pu, les persécutions des Jericho-Loreille aidant, les conduire aussi bien au cabanon ou au crime qu'à la Sainteté.

XIX

L'ÉDUCATION.

« La simplicité » des Tite-le-Long ne leur permettait d'être de plain-pied tout de suite qu'avec Dieu et avec les bêtes, mais avec personne d'autre. C'était ce dont les Jericho enrageaient.

Sabine chaussait des sabots cinq minutes le matin, comme les paysannes, pour aller puiser de l'eau et elle se croyait la moins précieuse des femmes, mais sa sœur de lait venait-elle la voir et l'appelait-elle « Sabine » ? Sabine répliquait : « Mademoiselle. »

Et dès que « la demoiselle », qui s'appelait « Tranchandon », était partie, souvent devant quelqu'un qui était « du monde » de M^{lle} Tranchandon :

« — Est-elle de « notre monde », disait Sabine, cette petite, pour oser m'appeler « Sabine », toute ma sœur de lait qu'elle est ? » Aussi lui répondait-on, quand Sabine demandait qu'on eût quelque familiarité avec elle : « Nous ne sommes pas « de votre monde ». »

Un jour, quand les Jericho-Loreille avaient encore leurs entrées chez les Tite-le-Long, M^{me} Jericho-Loreille demanda :

« — Mais de quel monde êtes-vous donc ? »

« — D'un monde (Sabine réfléchit et insolemment repartit) qui n'admet les épiciers que dans sa cuisine.

« — Et pourriez-vous donc, répondit la Dame, contente de cette réponse, me recevoir ailleurs, je vous prie ? »

« — Madame, s'écria Sabine, qui regardait M^{me} Jericho-Loreille en face, je gagerais que c'est parce que le monde dont nous

sommes n'est plus et parce qu'il n'y a autour de nous désormais que des épiciers que nous n'avons plus besoin que d'une cuisine. »

« L'éducation ». Ce mot était toujours dans la bouche de Sabine : « Ces gens n'ont pas la même éducation que nous. Ces gens n'ont aucune éducation. » Qu'est-ce que c'était que d'avoir de l'éducation ? Que d'avoir la même éducation que Sabine ?

Sabine ne savait presque rien ; elle savait signer son nom et écrire deux lignes à la suite sans faute d'orthographe. Connaissait-elle ses quatre règles ? La fille de sa nourrice, M^{lle} Tranchandon, allait au lycée, parlait plusieurs langues ; l'algèbre et la géométrie n'avaient pas de secret pour elle. Cependant Sabine disait, si on lui proposait de la rencontrer : « Elle n'a pas d'éducation. » Cela voulait-il dire qu'elle était plus intelligente ou moins ignorante que Sabine ? Le jour qu'elle appela M^{lle} Tranchandon « Mademoiselle » : « Je n'avais pas un autre moyen de lui donner une leçon, expliqua Sabine, mais elle ne l'a pas comprise, elle n'a pas d'éducation. »

Dans la rue, Sabine, entre ses deux sœurs, marchait comme une reine détestée.

On la trouvait hautaine et froide ; elle ne saluait personne, mais il y avait dans ce maintien plus de timidité que de hardiesse ou de hargne.

Peut-être un excès de chaleur secrète la poussait-il à conduire ainsi sa monture !

Quand elle rentrait chez elle, elle suffoquait, elle étouffait, elle mettait ses pieds nus dans de l'eau bouillante et promenait

sa tête sur le marbre de la cheminée ou s'abandonnait à crier comme une forcenée. S'il lui prenait, elle renversait les meubles de sa chambre ou faisait sauter jusqu'au plafond tous les fruits et tous les légumes de sa cuisine.

Était-ce parce qu'elle avait su si exactement compter ses pas et mesurer ses mouvements dans la rue que Sabine était obligée de se livrer seule à seule à ce qu'elle appelait elle-même, pour amuser ses suivantes, « une déconcentration » et tout ce qu'on pouvait reprocher d'intempestif à sa conduite à la maison ne s'expliquait-il que par cette discipline qu'elle observait devant les autres ?

C'était cela sans doute l'éducation, cette contrainte au dehors ; c'était de paraître farouche, quand on n'était peut-être même pas grave, c'était d'avoir choisi un masque et de le porter sans faiblir, de « savoir vivre » publiquement toujours en accord avec « le personnage » qu'on s'était donné et de ne jamais faire un geste, de ne jamais prononcer une parole qui le contredît devant personne.

Les Tite-le-Long étaient tous animés de cette même logique terrible qui développait sans arrêt et avec une accélération impitoyable leurs caractères jusqu'aux dernières conséquences.

XX

PROMENADES.

Il n'y avait qu'un seul régulateur efficace pour Sabine, c'était la marche. Elle habitua peu à peu ses sœurs à faire des kilomètres, inaugurant cette nouvelle hygiène comme une pratique de dévotion.

Rien ne la fatiguait. Soleil, vent, pluie, neige, rien ne l'arrêtait. Au contraire, plus elle rencontrait de difficultés, plus heureuse elle était ; les pires obstacles, elle les trouvait à l'intérieur ; avant de franchir la porte, il fallait en obtenir la permission ; elle s'y entêtait.

Ses deux sœurs n'avaient pas le même excès d'énergie à dépenser, mais depuis qu'elles en étaient réduites à ce gouffre de la cour où elles piétinaient en rond sous l'œil hostile des Jericho, elles ne rêvaient que de fuir. La réclusion où elles vivaient allumait dans leur cœur un plus grand désir de s'ébattre dans un plus large espace. Pour elles trois, la liberté, le plein air, une route sans fin qui les éloignât de la maison réalisait une sorte de béatitude ; se promener était devenu le bonheur, mais un bonheur comme nul n'est assez malheureux pour en connaître quelquefois. Si la campagne à leurs yeux, quelle qu'elle fût, représentait l'Eden, leurs promenades s'élevaient à la dignité de pèlerinages et qui les eût vues sortir du « Colombier » avec leurs lunettes noires, leurs alpenstocks, leurs sacs de provisions, tout habillées jusqu'au chapeau d'une laine blanche que leur grand'mère avait tricotée, eût pensé qu'elles partaient pour la Terre Sainte.

Elles marchaient sans se lasser, sans manger, sans dormir, sans faiblir. C'était devenu leur luxe que d'être pauvres et énergiques à ce point. Sabine, Sibylle et Virginie, quand elles pouvaient s'échapper, couvraient soixante kilomètres en un jour. Plus loin elles allaient, plus elles étaient heureuses, parce qu'il faudrait plus longtemps pour revenir.

Les objets qui faisaient partie de leur bagage demeuraient merveilleux, sacrés, tout empreints de grâces, d'indulgences. Elles les vénéraient, elles les baisaient avec amour. Elles appelaient leurs gants « les mains de promenade » et, chaque fois qu'elles ajoutaient au nom d'un humble accessoire ou d'un sentiment le mot « promenade », il se revêtait d'un sens unique, d'une intensité, d'un prestige qu'ils n'avaient que pour elles.

Tant elles étaient émues par ce bonheur d'être dehors, tout ce qu'elles voyaient les ravissait. Les riches héritières avaient beau étinceler d'orfèvrerie et de verroterie, aucune n'avait droit au ridicule de M^{lles} Tite-le-Long qui, à ce degré, surpassait en éclat toutes les parures et, si mirobolants que fussent leurs chars, ils ne prenaient jamais les mêmes chemins et n'abordaient jamais les pays enchantés que le ciel réservait aux seules demoiselles Tite-le-Long.

Un jour, un cantonnier qui les voyait venir avec leur nez à vitrine, enfarinées, bâties et chapeautées, comme toujours toutes les trois de laine blanche tricotée et harnachées lourdement des harnais de cuir du Commandant leur père, tels trois Pierrots sur la route, s'émerveilla :

« — C'est-il que ce serait le Carnaval, s'écria-t-il, que je n'en

saurais rien et que vous iriez à la mascarade, les demoiselles, avec vos houlettes et vos lous de lunettes ?

« — Mais non, répliqua l'aînée, pauvre homme ! (et elle mit tant de pitié dans ces premiers mots et tant de religion dans ceux qui vont suivre qu'il en resta coi) on « se promène ». »

Parfois M^{lles} Tite-le-Long, fières d'avoir l'air d'être escortées, emmenaient avec elles deux vicaires, qui, pour pouvoir les suivre jusqu'au bout, les précédaient à bicyclette, se séparant d'elles à l'approche des bourgs, de peur du scandale :

« — Nous avons fait cinquante kilomètres à pied, racontait Sabine un jour, quand « ces Messieurs » arrivèrent sur leurs machines. Ils étaient fatigués. Pas nous. J'ouvre en hâte les sacoches remplies de victuailles et nous les avons servis. Pour nous, nous étions trop heureuses pour manger. Moi surtout, quand je me promène, je « me promène ». Je ne mange pas. »

Plus tard : « — Deux kilomètres seulement nous séparaient de la digue et du Château-fort qui était le but de la promenade. L'abbé Kiess et l'abbé Jean-Marie ont osé renoncer à les voir, mais nous, à jeun et à pied, nous fîmes bien le trajet et nous avons été payées de nos peines. Sibylle, tu te souviens de ce mur en parabole ! »

Une fois, ces demoiselles Tite-le-Long poussèrent jusqu'à Saint-Éloi et comme elles voulaient entrer dans l'église et que la porte ne cédait pas qu'on n'avait plus ouverte depuis des années : « — Bon Dieu, clama Sabine, qui avait plus de foi que ses sœurs, es-tu là ? Si tu es là, ouvre la porte. » Elle était sûre du miracle. Ce n'était

pas simplicité, cela, de sa part, mais le goût de l'aventure, d'une aventure surnaturelle qui lui prenait et l'habitude, l'atavisme de l'autorité, de l'autorité des Peguevignol qui en elle ! reprenait le dessus. Comme cette autorité ancestrale ne pouvait s'exercer sur rien en ce monde, ni sur les hommes ni sur les choses, elle se rabat-tait sur l'Éternel. Sabine était devenue rouge, épuisant subitement toute la grandeur de cette familiarité avec Dieu qui l'enivrait. Mais Dieu n'était plus là pour lui obéir. « Lui » aussi, comme « Elle », il n'était plus « de ce monde ». Le toit de l'église était défoncé et le sanctuaire n'était plus habité que par un arbre géant que le vent avait semé et dont le faite, passant par une brèche entre les solives, tenait lieu de clocher.

Non loin, des paysans réparaient une écurie à porcs.

XXI

LE CLERC DE M. BONHEUR.

Le Commandant revenu des armées, ses filles lui avaient mis un cierge dans la main pour suivre les processions et l'avaient fait inscrire sur toutes les listes des œuvres. On l'avait nommé bientôt, vu le petit nombre des compétiteurs, président du conseil de fabrique, membre de la société de Saint-Vincent de Paul et, en qualité d'ancien combattant, quand il y avait un concours de gymnastique au patronage de la paroisse, on apportait un vieux fauteuil de velours bleu pâli où l'on faisait asseoir le Commandant Tite-le-Long auprès de M. l'Archiprêtre, devant la musique.

Il n'y avait plus qu'un endroit, en effet, en dehors de leur cuisine et de la campagne, où les nobles et les Commandants ne se trouvassent pas dépayés, se trouvassent encore chez eux, c'était l'église ; aussi les Tite-le-Long, qui l'avaient compris, y louaient-ils de nouveau, depuis la mort de Pauline, un rang de chaises, au risque d'avoir à prendre sur leur nécessaire pour payer le sacristain et ces Demoiselles et le Commandant ne manquaient plus aucun office.

Avec un soin jaloux le Commandant se revêtait toujours d'un je ne sais quoi de solennel qui d'abord irritait et touchait à la fin, parce qu'à la solennité de la nullité s'ajoutait désormais celle du malheur.

Le Commandant Tite-le-Long ne sortait plus de chez lui

qu'enveloppé d'un pardessus trop grand, pareil à une lévite longue à souhait, traînant jusqu'aux pieds, qui avait appartenu à M. de la Popelinière, son beau-père et derrière son chapeau noir à ailes breloquaient deux petits glands noirs, chaque fois qu'il faisait un pas d'archevêque, appuyé à un bâton recourbé qui était trop haut pour lui.

Le souvenir de l'autorité qu'il avait eue autrefois parfois au milieu de ses cauchemars le visitait et faisait qu'on le voyait ranger le long des hauts murs de la cour des ombres qu'il passait en revue, leur adressant des reproches à tour de rôle, ou bien, après un silence de toute la journée, il entrait le soir à la tombée de la nuit dans le jardin des Jericho et on l'entendait murmurer devant un oiseau ou une abeille attardés qui voletaient :

« — Comment ? on n'est pas encore couché, comme s'il eût été chargé par Dieu d'exercer sur la nature une haute surveillance et il menaçait de salle de police sans doute dans son cœur les belles-de-nuit qui n'avaient pas encore ouvert leur corolle pour monter leur garde.

Un nouveau drame plus pathétique bouleversait la quiétude du Commandant qui, pour préserver les siens de la misère et des entreprises des Jericho, croyait devoir se faire peu à peu plus agressif. Comme s'il eût oublié par exemple qu'il n'était pas chez lui, quand il entrait dans le jardin des autres, il ne demandait plus aucune permission : « Ah ! s'écriait-il dès la porte. Les cordes sont débarrassées. M^{me} Tite-le-Long va pouvoir apporter sa lessive et la faire sécher. » Étonné par la nouveauté du ton, Jericho-

Loreille murmurait : « Ce pauvre Tite-le-Long devient fou. » Ou bien : « On est plus intimidé que lui. »

M^{me} Tite-le-Long survenait quelques minutes plus tard :

« — Ah ! disait-elle. Le Commandant est là. Papa, venez m'aider. » Et, se retournant vers Jericho-Loreille, elle ne jetait plus, par manière d'excuse, son : « J'étends comme une mal-honnête. »

Alors le Commandant sortait de la poche de son pardessus une main de ressuscité et, sans regarder ni bouger, il saisissait l'extrémité d'un drap que M^{me} Tite-le-Long lui présentait, tandis que, de sa manche, s'avançaient toutes seules des pinces de bois qu'il fixait mécaniquement sur le linge. Cette raideur qu'il ne retrouvait qu'en présence des Jericho signifiait chez le Commandant Tite-le-Long un désir impuissant de cruauté.

Avec le reste du monde, au contraire, le Commandant Tite-le-Long retrouvait quelque souplesse et une certaine éloquence : « Jericho-Loreille, s'échappait-il à dire en public, croit riposter aux espiègleries de mes filles et c'est M^{me} Tite-le-Long et moi qui ne lui avons fait que des politesses qu'atteignent ses incongruités. »

Comme Jericho-Loreille, en effet, croyait que, parce qu'il se croyait vieux à quarante-trois ans, M^{lles} Tite-le-Long devaient s'effacer devant lui, quand il les rencontrait dans le couloir ou dans l'escalier, il ne s'effaçait pas et comme ni lui, ni elles, ne s'effaçaient et que M^{lles} Tite-le-Long étaient plus fougueuses que lui, c'était toujours lui qui manquait d'être renversé dans ces rencontres. Alors il s'en plaignait :

« — M^{lle} l'Aînée, disait-il en rentrant chez lui, m'a fait son salut d'ecclésiastique et m'a bousculé que j'ai failli tomber.

« — Pourquoi ne te ranges-tu pas ? C'est une demoiselle », expliquait sa femme.

« — Demoiselle ou non (je serais son père par l'âge), c'est à elle de se ranger. »

S'il arrivait au Commandant Tite-le-Long de prononcer une parole obligeante pour les Jericho-Loreille, M^{me} Tite-le-Long lui disait :

— « Tu veux bien faire plaisir aux Jericho. »

Elle croyait que c'était par faiblesse.

Alors le Commandant se redressait : — « Ainsi, pour ne pas faire plaisir aux Jericho, je changerais quelque chose à ce qu'il me plaît de dire. »

En réalité, dans ces occasions, le Commandant pensait à Sabine. C'était toujours, sans le savoir, instinctivement, pour donner tort à Sabine dont il n'approuvait pas la fermeté qu'il donnait raison aux Jericho. Le Commandant Tite-le-Long eût eu tellement plus de penchant à se laisser dépouiller et mettre nu à la rue par les Jericho-Loreille qu'à leur résister, toute résistance aux méchants lui semblant vaine et peu chrétienne pour tout ce qui le concernait lui-même. Il n'y avait qu'au moment où Sabine prononçait devant lui avec un certain lyrisme héroïque le mot « Droit », que le Commandant s'interrogeait sur son « Devoir ».

Alors : — « Je n'aime sans réserve que d'être faible, se disait-il, je ne me plais que dans la faiblesse jusqu'à l'anéantissement, et voilà que j'ai « le devoir » de ne plus être faible, de ne plus être moi-même, parce que je suis père, époux, gendre. Si j'étais seul au monde sans doute, j'aurais la permission entière de n'être rien, mais je ne suis pas seul. » Le remords lui prenait d'avoir à vingt ans renoncé au célibat qui avait été sa vocation : — « Il est justice,

poursuivait-il, que la grâce de Dieu me manque maintenant. Puisque j'avais été créé par Dieu pour être faible, je ne puis compter sur la grâce de Dieu pour être fort. Puisque je n'ai pas été fidèle à moi le premier, Dieu n'est pas obligé de m'être fidèle et c'est en me refusant sa grâce au contraire que Dieu est fidèle à lui et à moi. Si je me suis donné seul à moi-même le devoir d'être fort, il me faudra l'être seul. Je me dois de susciter de ma faiblesse et la force humaine que je n'ai pas et une force égale à la Force Divine qui m'est refusée. A l'être que je suis, deux fois faible, faible et né pour l'être, devoir maintenant d'être deux fois plus fort que le fort, né pour être fort, muni de son propre secours et du secours du ciel. Seul avec « mon Devoir » si je suis abandonné de la nature et de Dieu, « mon Devoir » est seul avec moi, abandonné à moi qui ne suis rien. A la fin n'aurai-je pas pitié de « mon Devoir », je veux dire, ne serai-je pas deux fois fier de ma double faiblesse ?

Quand Sabine et ses sœurs surprenaient leur père au comble de ces angoisses morales, elles profitaient de son abattement ou de son exaltation pour l'assaillir. A mesure, en effet, qu'elles grandissaient, leur ascendant sur leur père grandissait avec elles et aussi le sentiment de sa propre responsabilité dans l'âme du Commandant, comme s'il eût eu à répondre de lui aussi devant leurs trois consciences. Il redoutait certains sourires de son entourage qui approchaient parfois de la révolte plus que les pires criaileries : — « Comme elles ont raison, se disait-il. Je les ai mises sur la terre et je me suis livré tout entier à ma solitude, à ma folie, à mon humilité, à mon néant, sans m'occuper jamais de leur bonheur. »

Sabine, il faut le reconnaître, s'emportait seulement contre le destin ! ne songeant pas à elle-même, quand elle voyait les siens où ils n'eussent pas dû être et elle souffrait plus que pour elle pour eux de la misère. Alors Sibylle et Virginie qui étaient ses ombres ne tardaient pas à la suivre, parfois la devançaient, exagérant ses gestes de colère, déformant ses propos. Un jour, Sibylle qui était la moins réfléchie alla jusqu'à projeter à la face de son père les paroles mêmes qui habitaient le cœur du Commandant depuis toujours, à savoir que « pour qu'ils en fussent réduits à ce point à merci et que lui, le chef de la famille, le souffrît, il fallait qu'il fût la Nullité même ». Le Commandant n'en était plus au temps de l'abdication et de la mort. Il ne répondit pas, mais le lendemain il entra chez M. Bonheur l'avoué, en qualité de simple clerc. A son retour, il regarda Sibylle en face et Sibylle vint se mettre à genoux devant lui pour lui demander pardon. Qui eût pu croire que Sibylle n'estimait pas, ne respectait pas, n'aimait pas son père ? Elle lui baisait les mains.

Dès lors, le Commandant retrouva un emploi du temps, une règle de vie. Il hochait la tête.

— « Ainsi, ils ne veulent pas que nous habitions chez eux. Eh bien ! nous les chasserons peut-être de ce qu'ils nous ont arraché de notre demeure par la violence. Il y a des écrits et il y a les Lois. »

M^{me} Tite-le-Long reprenait courage. M^{me} de la Popelinière s'écoutait de nouveau parler avec emphase du « Commandant » et de « Shakespeare ».

Le Commandant Tite-le-Long à soixante ans sortait de sa gaine fantomatique pour se décider à vivre. A soixante ans, le Commandant Tite-le-Long entraînait dans une étude d'avoué comme clerc surnuméraire, bien décidé à apprendre sans frais le peu de droit qui lui permettrait de se défendre contre Jericho et non sans l'espoir de gagner avec les copies d'actes qu'il ferait assez d'argent pour envoyer chaque année en vacances chez un oncle lointain ses filles, ce qui était le rêve le plus cher à leur âge et ce qui serait une compensation qu'il devait à leur malheur.

Peut-être un jour aussi, grâce à l'appui de M. Bonheur, l'avoué, le Commandant Tite-le-Long serait-il Juge de Paix du canton : c'était le dernier rêve de sa vieillesse.

Les jours de grande fête, le Commandant Tite-le-Long suivait toujours les processions et il était le seul homme qui les suivît derrière le dais avec son cierge. L'air à la fois d'un Empereur dépossédé et d'un garde champêtre, toute la ville le regardait passer, non sans essayer de démêler ce qui demeurerait en lui du Commandant et ce qu'il y avait déjà du clerc. Parfois, en sa qualité d'ancien Officier Supérieur il présidait les distributions de prix des écoles chrétiennes et en sa qualité d'employé de bureau surnuméraire on le voyait le lendemain ouvrir et fermer la porte de M. Bonheur, balayer l'étude et en laver les carreaux avec du vinaigre, mais le Commandant ne se demandait pas s'il était plus heureux, assis dans le seul fauteuil qu'on eût dressé sur une estrade fleurie ou à quatre pattes sous une table.

XXII

ÉCLAT.

Shakespeare était délaissé. Depuis que le Commandant Tite-le-Long avait ouvert un livre de droit, le Commandant Tite-le-Long ne faisait plus que du droit, le jour, la nuit, à table, sur la place publique où il se promenait, comme tout le monde fait, comme il avait trouvé si mauvais jadis qu'on le fit. Disert jusque dans son sommeil, il construisait des procès imaginaires, à la manière de problèmes d'algèbre ou de géométrie qu'il proposait aux passants, même inconnus, et il y trouvait une solution, embarrassant à toute minute M^{me} de la Popelinière ou Sabine de questions juridiques impossibles pour le seul plaisir d'y répondre lui-même et d'éblouir sur sa science des gens distraits qui ne l'écoutaient même pas. Que lui importait ? Si le Commandant Tite-le-Long, comme un athlète, ne songeait qu'à se disposer au combat, n'instruisant constamment dans son cœur qu'un seul procès : celui de Jericho-Loreille.

Un matin, dès l'aube, Jericho-Loreille fulminait. Il partageait le même bûcher que les Tite-le-Long et Sabine avait imaginé d'élever des barricades et des pièges pour empêcher qu'on approchât de la provision de bois de son père.

Jericho-Loreille mortifié criait : « Ils cachent leur bois. Moi,

je ne cache pas le mien. Ils cachent leur bois : Ce n'est pas qu'ils aient peur d'être volés, mais comme il n'y a que moi qui entre avec eux dans ce bûcher, c'est pour me traiter de voleur. Je m'y connais en méchanceté. » Il promit de se venger et, en effet, quand le Commandant Tite-le-Long voulut monter dans le jardin pour étendre son linge, il trouva porte close et quand il demanda la clé à Jericho-Loreille, celui-ci lui répondit :

« — Fini, Monsieur. Mon jardin est à moi. Étendez votre linge dans la cour qui est à nous.

« — Monsieur, répliqua Tite-le-Long, voilà des années que « j'étends » mon linge dans votre jardin. Le droit m'est acquis.

« — Ce n'est pas à vous certes, Monsieur Tite, poursuivit Jericho-Loreille, qui ne s'était même pas donné la peine d'entendre, mais c'est à vos filles que je ferme ma porte.

« — Monsieur Jericho-Loreille, mes filles entreront dans votre jardin, comme moi, quand elles voudront. Il y a prescription. Dès ce soir aussi j'achèterai un couple de canards qui se promèneront dans cette cour et je vous obligerai sans tarder à me rendre les mansardes, les caves, les dépendances, les passages dont vous vous êtes peu à peu emparé, malgré nos conventions écrites. Vous m'avez « spolié », « spolié », entendez-vous. Et sachez bien que ce n'est plus au Commandant Tite-le-Long que vous avez affaire, mais au clerc de M. Bonheur, l'avoué, et que je connais le droit, moi qui serai demain votre Juge de Paix.

« — Monsieur Tite-le-Long, vous serez Juge de Paix du canton, quand je serai Pape. Vous savez bien que vous n'êtes bon à rien, que tout le monde le sait et que vos filles même vous le disent. Bien mieux, vous avez certifié vous-même par écrit que vous êtes « la nullité » même.

« — Monsieur Jericho-Loreille, si bon à rien et si nul que je

sois et dussé-je n'être de ma vie Juge de Paix d'aucun canton (le Commandant Tite-le-Long se hissait sur la pointe des pieds, les mains bien appuyées au fond des poches de son pantalon, le visage projeté en avant dans un mouvement de fureur qui découvrait ses dents et ouvrait démesurément ses yeux), zéro de la tête aux pieds, puisque j'ai « le Droit » pour moi, j'entrerai dans votre jardin et ma femme et mes filles à ma suite, quand nous voudrons, pour étendre notre linge

« — Répétez-le, suffoqua Jericho, sanguin, hors de lui devant le blanc-bec de soixante ans passés qu'était le Commandant Tite-le-Long, répétez-le que vos filles entrèrent chez moi, malgré moi, et je vous fais perdre le goût du pain. »

Jericho-Loreille déjà avait sauté à la gorge si menue du Commandant et le secouait, répétant de plus belle :

« — Je voudrais bien savoir depuis quand, si je suis propriétaire de mon jardin et si vous n'en êtes pas locataire, il ne m'est pas permis de vous en interdire l'entrée ? Mettez-y seulement le pied et je vous brûlerai la cervelle.

« — Menace de mort. Il y a eu menace de mort, chantait sur tous les tons le Commandant et il dansait et il battait des mains triomphant et il se tournait à droite, puis à gauche, pour prendre à témoin la glycine et les vignes sans doute, quand s'offrit à sa vue, sur le seuil de la cuisine, la plus blanche des apparitions, M^{me} Tite-le-Long en robe de nuit, ses cheveux dénoués sur ses épaules :

« — Mes enfants, mes enfants, implorait-elle, on assassine votre Père. »

Déjà les voisins accouraient, suspendus aux barres d'appui des fenêtres, M^{me} Jericho-Loreille, du haut de son balcon, exhortait Jericho-Loreille au calme, tandis qu'Anthelme, survenu à propos,

lui retenait la main et que Sabine, Sibylle et Virginie éperdues recevaient dans leurs bras un Commandant de papier mâché.

Le lendemain, le Commandant se promena par toute la ville, proclamant que Jericho-Loreille avait voulu l'étrangler et il montrait sur sa gorge la trace des cinq doigts de l'épicier, son agresseur.

M^{me} Tite-le-Long et ces Demoiselles prirent aussi leur chapeau et leur manteau et se répandirent dans les couvents, chez les prêtres, pour demander prières et messes, répétant :

« — Nous habitons chez un assassin. »

En effet, chaque fois que le Commandant Tite-le-Long désormais se montrait dans la cour, Jericho-Loreille proclamait d'une voix terrible, de façon à être entendu :

« — Il ose me traiter d'assassin. Eh bien ! ce ne sera pas plus tard que dans cinq minutes que je le serai. Qu'il ose faire un pas de plus, je descends et je lui tortille le cou. » Un peu plus tard : « Peureux comme un lièvre, il court moins bien. Je le rattraperai, quand je voudrai. »

Déjà le Commandant avait rebroussé chemin et ni lui, ni les siens, au risque de mourir de froid, n'osèrent plus jamais sortir de leur antre pour aller chercher du bois dans le bûcher fatal.

Le Juge de Paix du canton, ironique, engageait lui-même le Commandant Tite-le-Long à la prudence. « Dans un mouvement de colère, lui disait-il, on ne sait pas de quoi un sanguin est capable. Ce n'est pas assez pour Abel qu'il ait le Droit pour lui. S'il a irrité Caïn, il a part dans le crime et il est responsable de sa propre mort. » Toute la ville riait. Jericho-Loreille exultait, un peu plus « chez lui ».

XXIII

M^{me} DE LA POPELINIÈRE.

— « M^{me} de la Popelinière est notre boulet, répétait le Commandant. Elle ne peut plus faire un pas sans nous. Pour ne pas avoir à la porter sur nos bras, nous sommes obligés de demeurer où elle demeure. Si elle ne consent pas à mourir, nous ne quitterons pas Chaminadour. »

M^{me} de la Popelinière était devenue impotente en effet, la cuisse cassée, une cuisse que son âge empêchait de guérir et Sabine qui trouvait seule grâce auprès de sa grand'mère pouvait seule lui faire mal, en la remuant, sans qu'elle poussât les hauts cris.

Le martyre de M^{me} de la Popelinière était surtout moral. D'une énergie inhumaine, elle vivait isolée au milieu des siens, comme un colosse chez les Pygmées. Sans aucune indulgence intérieure, son regard pointait les faiblesses. Logique, elle pesait les inconséquences. Rien ne lui échappait, même pas les fautes de Sabine qu'elle aimait et le mensonge des ancêtres de M. de la Popelinière ne l'amusait plus. Elle avait appris à se taire, mais à se taire au point qu'on avait oublié « la couleur » de sa voix et qu'on l'oubliait souvent elle-même. Elle ne parlait jamais plus, même pas quand on l'interrogeait, branlant seulement la tête. C'était sa grandeur. Presque sans religion, elle n'aimait que la vérité et la force, n'hésitant pas à estimer dans le fond de son cœur les Jericho-Loreille plus que ses enfants, les ennemis de ses enfants plus que ses enfants et comme elle n'aimait que ce qu'elle

pouvait estimer, si elle ne réussissait pas à aimer les Jericho-Loreille, elle n'aimait pas davantage ses enfants, excepté Sabine pour l'impétuosité de son caractère. Elle n'aimait que les vainqueurs et en elle son triomphe qui était de donner aux siens le spectacle au moins d'une activité désespérée, perpétuelle : — « C'est tout ce que je peux faire pour eux. » et elle entendait par là moins le travail que l'exemple. A quatre-vingt-dix ans, ses vieilles mains grises, déformées, noueuses cousaient, raccommodaient, ourlaient seules, la nuit, le jour, parmi toutes les autres mains de la maison qui demeuraient croisées, jointes, oisives. Si quelqu'un d'étranger, s'étonnant qu'elle travaillât, parvenait à lui arracher une parole, c'était celle-ci : « Je gagne ma dernière minute qui ne m'aura pas été donnée en vain. » Lui reprochait-on son orgueil : — « Je n'ai jamais eu que lui pour moi. C'est un bon compagnon qui ne nous flatte pas toujours et qui défend notre porte à la honte. Peguevignol, je suis née et plus Peguevignol que pas un je mourrai, sans avoir baissé la tête. » Une fois, comme elle mettait longtemps à mourir et qu'elle avait l'ouïe courte, quand elle voulait, c'est-à-dire presque toujours, le Commandant devant elle dit : — « Elle tuera ma femme et mes filles. » Mais alors, elle se redressa : — « Et je ne me sauverai pas. » Quand elle fut sur le point de rendre le dernier soupir, comme tout le monde, elle excepté, un peu troublé par la mort qui approchait, ne se souciait que d'aller chercher le prêtre, elle dit très calme : — « Eh ! là, quel besoin de ce vacarme ! Je n'ai rien à apprendre à Dieu qu'il ne sache et j'ai soif. » On lui apporta de l'eau. En la buvant, elle mourut sans confession.

XXIV

LE VOYAGE.

La grand'mère morte, une sœur du Commandant Tite-le-Long, châtelaine auvergnate, invita par pitié ou curiosité ses nièces qu'elle n'avait jamais vues à venir passer leurs vacances auprès d'elle.

Le Commandant et M^{me} Tite-le-Long voulurent aussi changer d'air et de lieu et décidèrent de se rendre à dix kilomètres de Chaminadour, chez leur laitière qui logeait à pied et à cheval.

Le départ de toute la famille eut lieu le même soir et fut l'occasion d'une joie jubilaire. Une seule chose pouvait séduire ces demoiselles plus que les promenades, c'étaient les voyages. Un voyage, une promenade qui durerait plusieurs jours, plusieurs semaines.

Comme les Tite-le-Long n'avaient que de vieilles malles que le temps avait rouillées, défoncées, de vieilles valises démodées, des sacs verdis ou élavés, ce fut merveille de les voir prendre le coche, encombrés de leurs chats et d'un couple de canards qui occupaient deux paniers, de poissons rouges que Virginie portait dans un bocal, de deux chardonnerets dont Sibylle tenait la cage par une anse. Le Commandant et M^{me} Tite-le-Long suivaient avec les petits pots les plus délicats de leur jardin d'hiver.

Le char-à-bancs qui devait emmener nos gens n'était pas sans fantaisie, aussi extravagant que l'Arche de Noé à la fois et qu'un attelage de Carnaval dont on cherchait, de l'une les rames, de

l'autre les ailes, sans doute invisibles. Autour du conducteur, comme une couronne angélique, ces demoiselles Tite-le-Long étaient debout, près de la proue, en blanc, toutes les trois, ayant décrété que contrairement aux usages le blanc était deuil. En poupe trônait, armée d'un éventail de dentelle que nous connaissons bien, M^{me} Tite-le-Long dans la robe de gros-de-Naples de sa mère avec un voile de crêpe de Chine qui faisait le tour de son chapeau et dont les pointes retombaient en étoile sur sa poitrine. Auprès d'elle, plus revenant que jamais, s'étendait sur des coussins le Commandant si mince, à l'ombre d'un Panama à ailes trop grand qui sentait la benzine et drapé dans un fichu de laine écossaise, comme on n'en voit qu'aux femmes, qu'on avait jeté en pointe par-dessus la chape à pèlerine de M. de la Popelinière.

A l'arrivée de ces demoiselles chez leur tante, on fut bien étonné de les voir pareilles, trois petites vieilles, si jeunes et si confites, si extraordinaires dans leurs goûts, dans leurs vocables, dans leurs admirations, dans leurs dévotions.

Leur costume surtout faisait chavirer le sérieux au premier abord et puis retournait le sourire. On ne savait pas devant elles, si l'on avait envie de rire ou de pleurer, mais ce qu'on savait bien, c'est qu'on n'avait pas envie de sortir avec elles.

L'énergie et l'exaltation de Sabine cependant, à mesure qu'elle se manifestait, obligeaient à revenir sur l'impression première qu'avait produite leur aspect un peu famélique.

On les parqua dans le parc. Le parc était si vaste et fleuri que ces demoiselles Tite-le-Long le prirent pour la campagne, pour la campagne de leur rêve ou pour le jardin des Jericho où éternellement s'ébattait leur enfance, comme dans un Paradis perdu. Elles

y installèrent leur observatoire sur une éminence le plus loin possible de la maison.

De ce poste avancé on apercevait un enclos immense, coupé de larges allées tirées au cordeau que dominait une sorte de Palais, de Caserne ou de Séminaire.

Parfois des prêtres faisaient irruption dans une des allées, allaient, venaient, se dandinaient.

Un soir, Sabine vit la fenêtre d'une mansarde s'ouvrir, s'éclairer et bientôt la lumière se mit à décrire des moulinets.

Sabine agita son mouchoir.

Maintenant la lampe traçait des signes cabalistiques dans la nuit.

Sabine appela ses sœurs.

Comment répondre ? L'obscurité était venue et l'on n'avait pas d'allumettes.

M^{lles} Tite-le-Long se taisaient devant ce mirage, quand tout d'un coup Sabine comprit que la lampe parlait, que la lampe inscrivait dans la nuit des lettres de feu, la même trois fois de plus en plus lentement. Sibylle les enregistra sur son carnet et une fois dans son lit elle déchiffra : « Départ des Missions pour la Chine le mois prochain. Es-tu prête ? Dieu a besoin de toi. »

Sibylle et Virginie s'effrayaient, mais Sabine était gagnée par le romanesque du jeu. Toute la nuit, elle découpa vingt-cinq lettres dans des boîtes de carton et le lendemain on arriva ainsi armé sur le tertre.

La conversation recommença. Une jumelle bien faible permettait d'apercevoir dans la lucarne du ciel un visage blond, un beau visage d'homme puni. La punition d'ailleurs était douce, le délit honorable. Le mystérieux correspondant ne serait prisonnier que jusqu'au soir et donnait rendez-vous sur une place publique pour le lendemain.

Quel ne fut pas l'étonnement de M^{lles} Tite-le-Long, à l'heure dite, quand elles reconnurent dans le prêtre qui s'avavançait au-devant d'elles sur la place publique Anthelme Jericho-Loreille.

Anthelme ne s'étonna pas moins, remercia la Providence de l'occasion qui lui était offerte de rencontrer des gens que l'avarice de son père faisait souffrir comme lui, pour qu'il pût au moins une fois leur adresser des excuses et tout de suite il parla de la Chine et de l'audace de son projet de départ qui lui valait la réclusion à laquelle il s'était vu condamner la veille : « Le Directeur du grand Séminaire diocésain ne peut pas comprendre, disait-il, que, réformé de guerre, j'abandonne sa maison, la France, ni surtout que je fasse de la propagande pour ma foi. Les Missions étrangères, l'Orient m'attirent. Voyez, même du fond de ma cellule, en pleine nuit au hasard je prêchais et c'est vous que je prêchais. Il n'y aura presque plus rien à attendre de notre Europe, quand la guerre lui aura tiré le meilleur de son sang et puisqu'il y a cette guerre, c'est que l'Évangile encore n'a pas été compris. Nous ne savons pas, nous n'avons jamais su que la Sainteté est la seule raison d'être de l'Église. Nous avons lentement désappris la violence du Salut et l'heure de notre faillite a sonné. »

Sabine respirait profondément, allègrement. Elle venait de trouver le sens de sa vie. Elle venait de trouver moyen de donner à sa vie un sens. Quinze jours plus tard, elle obtenait de son père la permission de prendre l'habit chez les Sœurs Missionnaires de Picpus et Chaminadour ne devait plus la revoir. Elle est morte, il y a un an, à Shangai.

TITE-LE-LONG COLPORTEUR.

La guerre se prolongeant, on mobilisait une classe après l'autre. Jericho-Loreille le Père qui avait fait ses treize jours comme adjudant fut rappelé. Il était capitaine après un court séjour aux armées et ses aptitudes d'administrateur le désignaient si clairement à l'attention de l'intendance qu'il fut bientôt, vu le caractère exceptionnel de ses services, promu Commandant. Quelques mois plus tard, par une étrange et coutumière ironie du sort, ses rhumatismes le ramenaient à Chaminadour où il devait avec le même titre exercer dans les mêmes bureaux les fonctions qui avaient été autrefois celles du Commandant Tite-le-Long.

M^{lles} Tite-le-Long, Sibylle et Virginie, étaient ulcérées, mais M^{me} Tite-le-Long n'éprouvait aucune gêne. Quant au Commandant Tite-le-Long, il ressentait presque un peu de fierté, à la pensée qu'il ne serait plus autant maintenant le locataire d'un épicier que d'un Commandant comme lui et dès qu'il vit Jericho-Loreille en uniforme, il fut aussi à l'aise avec Jericho-Loreille qu'avec lui-même, comme si un peu de la camaraderie militaire qu'il avait connue autrefois allait attendrir tout de suite en sa faveur le cœur de son propriétaire et les rapprocher, — si souvent il avait désiré vivre en de bons termes avec son pire ennemi, mais les siens ne lui avaient pas permis ce luxe d'humilité. Se trouvant tous les deux comme sur un pied d'égalité désormais, Jericho-Loreille et Tite-le-Long s'étaient, malgré les difficultés d'ordre

extérieur, tendu la main d'un commun accord et dès que le Commandant Tite-le-Long apercevait de loin le Commandant Jericho-Loreille, il faisait des entrechats, avant de le rejoindre, prenant tour à tour l'air d'un ancien qui fête un bleu, quand il y avait du monde, et l'air d'un zéro devant le mille, quand ils étaient seuls.

Jericho-Loreille d'ailleurs, depuis qu'il était commandant, n'était pas sans générosité avec Tite-le-Long, parce qu'il découvrait aussi confusément l'existence entre eux d'une solidarité nouvelle.

Tite-le-Long préparait toujours à soixante ans un examen de droit qui ferait de lui un Juge de Paix *in extremis*. Il répondait aux objurgations de ses filles par cet effort qui était plus au-dessus de ses forces qu'il ne le croyait lui-même. Juge de Paix du canton ! C'était là toute son ambition, son seul devoir, son idée fixe, la seule limite qu'il eût fixée à sa vie : cette robe, cette marotte, comme le signe de l'accomplissement de son devoir envers les autres, de sa destinée. Envers lui-même le Commandant Tite-le-Long n'avait pas de devoir. Cette magistrature qui ressemblait à un sacerdoce et qui était plus conforme à son caractère que l'épée lui rendrait la part de dignité qui était due, non à lui certes (à lui rien n'était dû), mais en lui, à sa femme et à ses enfants ; aussi le jour, la nuit, se saturait-il de droit et il ne parlait plus que procès, à la maison, sur la place publique, même avec Jericho-Loreille. Cependant, quand il était « enivré » de la certitude d'avoir fait tout ce qu'il pouvait pour elles, c'était alors que ses filles survenaient pour jeter encore une fois le trouble dans son âme : — « Juge de Paix, disaient-elles, un militaire et en temps de guerre ! Quelle ironie ! » Elles poursuivaient : — « Et quel traitement ? Filles de

Juge de Paix, d'autres que nous mourraient filles publiques. Pour se marier, il faut être fille d'épicier. »

Fut-ce à dessein de le mortifier ou par docilité, Sybille et Virginie poussèrent si loin les reproches que le Commandant Tite-le-Long se mit à parler à tout le monde de l'intention qu'il avait désormais de faire du commerce.

— « Aujourd'hui, disait-il, si l'on veut nourrir une famille, on doit ouvrir boutique. »

Le tenancier d'une librairie militaire alléché proposa au Commandant Tite-le-Long de lui céder à bon compte un stock de cartes postales, de cartes de géographie et de brochures sur la guerre qu'il promènerait de village en village. C'était une gageure devant laquelle le Commandant Tite-le-Long qui n'avait aucun amour-propre ne recula pas.

Ainsi vit-on du jour au lendemain le Commandant Tite-le-Long métamorphosé en colporteur. Avant le jour, il se levait et sortait de chez lui, quelque temps qu'il fût, joyeux, à soixante ans passés, avec une serviette bourrée de papier à lettres sous chaque bras et des valises aux mains. Il prenait l'omnibus ou se précipitait dans la direction de la gare et comme il fallait descendre pour y arriver, le Commandant était si léger qu'on eût dit que c'étaient ses bagages qui l'emportaient, l'entraînaient sur la pente ou plutôt qui le lestaient, l'empêchant de s'envoler. Bientôt, pour diminuer ses frais de transport, il guetta les voitures des particuliers le long des routes, mais comme ceux-ci feignaient de ne pas le voir leur faire des signes, parce qu'il avait la réputation de porter malheur, le Commandant Tite-le-Long dut apprendre à monter sur un tricycle antédiluvien qui avait appartenu à M. de la Popelinière et dont la stabilité convenait mieux à son âge et à son air de gravité qu'une bicyclette. Ainsi quand on le voyait arriver du plus loin,

son char pacifique le désignait tout de suite aux promeneurs qui le saluaient et l'arrêtaient par dérision et pour le plaisir de le retenir plus longtemps, on lui achetait un almanach.

Dès la porte des bourgs il s'enquêrait de la maison du curé, de celle du notaire et s'il y avait là quelque officier en retraite, il allait le voir d'abord, mais avec le militaire plus militaire, avec le notaire plus notaire, avec le prêtre plus prêtre que tous les trois, dès le premier mot il avait endormi en eux l'acheteur possible et revenait lourd de toute sa marchandise, la conscience seulement un peu plus légère : — « Qui pourrait m'accuser maintenant, se disait-il, mon Dieu, sans injustice, de paresse ? Je suis toujours par les chemins aussi faible, mais j'ai le droit de l'être, puisque j'ai tenté l'impossible contre moi, quand je n'ai jamais désiré autre chose pour moi que « mon néant », pourvu qu'il fût sans péché.

Le Commandant Tite-le-Long en voyage, toujours mécontent de ses affaires, ne s'accordait aucune douceur ; il n'allait jamais par exemple prendre un repas au restaurant. Installé dans le recoin le plus obscur d'une salle d'attente entre ses deux serviettes et ses deux valises, il tirait de quelque poche un morceau de pain et un morceau de sucre et déjeunait sommairement non sans avoir disposé d'abord, comme un bréviaire, son code sur ses genoux, car il fallait que, si son colportage ne réussissait pas, il pût toujours être Juge de Paix, ce qui n'était plus qu'un pis-aller.

Le Commandant Tite-le-Long causait désormais dans la rue avec abandon et plaisir. N'importe qui lui touchait la main ou l'épaule familièrement. Il entrait, par exemple, chez le sabotier, son voisin, comme chez lui et le sabotier lui faisait l'honneur de le traiter comme son égal. Quelle joie pour le Commandant Tite-le-Long de ne rencontrer que sympathie ! et dans le regard du plus humble. Enfin, il n'y avait plus de contrefaçon, il n'avait plus

à se contrefaire, à faire le mannequin. Il n'y avait plus trace en lui du Commandant. Son vêtement ne portait pas plus de galon que son âme. Il n'y avait plus personne qui lui semblât ni au-dessous ni au-dessus de lui. Il n'y avait plus trace en lui du propriétaire du Colombier. Il était nul et nu, un homme semblable à soi, un homme tout simplement parmi les masques des autres : un homme comme les autres auraient dû être, pour qu'on fût toujours en Paradis : le colporteur Tite-le-Long.

Quand il revenait de ses tournées le soir, la plus grande consolation du Commandant Tite-le-Long était de venir s'asseoir chez le sabotier, son voisin, mauvais plaisant tout désigné par l'à-propos et la logique de ses facéties, pour précipiter le Commandant au comble de son destin, je veux dire, au comble de lui-même : — « Commandant, que faites-vous ? lui disait-il. Commis voyageur en librairie dans un département où on ne lit pas, où l'on écrit encore moins ? Et commis voyageur en librairie militaire dans le département de France le plus antimilitariste du monde ? Avouez que c'est par trop manquer de bon sens. Clérical comme vous l'êtes, vous ne serez non plus jamais Juge de Paix. Il n'y a de Juge de Paix aujourd'hui que franc-maçon. Auriez-vous le cœur d'entrer dans une loge, de ceindre le tablier ? » Puis se reprenant : — « Ne voyez-vous pas, Commandant, que le papier ne nourrit pas son homme, qu'il n'y a plus que les métiers de bouche pour ne pas mourir de faim. Ainsi, c'est à peine si mes sabots me permettent, quand j'ai satisfait mon appétit, de vivre chaussé et pourtant qui va maintenant nu-pieds ? Si c'était moi de vous, Commandant Tite-le-Long, j'entrerais dans l'épicerie et je suis sûr que Jericho-Loreille vous commanditerait. »

Tite-le-Long sortit froissé de chez le sabotier, mais toute la nuit, son imagination travailla : — « Commis épicier ? moi, le

Commandant Tite-le-Long ? C'est impossible, mais au lieu de commis voyageur en librairie, pourquoi ne serais-je pas commissionnaire en épicerie ? »

Huit jours plus tard, encouragé par M^{me} Tite-le-Long toute seule, au grand scandale de Sibylle et de sa sœur, le Commandant Tite-le-Long franchissait la porte du bureau du Commandant Jericho-Loreille et lui disait : — « Commandant, j'ai été commandant comme vous et c'est à ce titre que je viens vous demander service. Vous déplairait-il d'obtenir pour moi de votre gendre un emploi de voyageur en épicerie. C'est toute la gloire où j'aspire. Avec le peu d'argent que je gagnerais, peut-être pourrais-je habiller mes filles et je les marierais ? »

Jericho-Loreille étouffa un éclat de rire ; la partie était trop belle et son triomphe trop entier pour qu'il ne se fût pas reproché, comme un manque de tact ou d'intelligence, un manque de sérieux en présence de la Fatalité.

Déjà il se levait ; il prit Tite-le-Long par les épaules, le balança un moment de droite à gauche (Tite-le-Long n'était pas très rassuré) et il lui promit de « faire quelque chose » pour son bonheur et celui des siens.

Un mois plus tard, on voyait le Commandant Tite-le-Long, en effet, se promener par les rues avec des paquets de bougies, au lieu de papier à lettres, dans ses serviettes et les poches bourrées de boîtes de fromages qu'il faisait goûter aux passants. Tout le monde, en se bouchant le nez, l'interpellait et se gaussait de lui.

Le lendemain, il achetait un âne et une petite voiture, pour parcourir les campagnes. Si sobre, il gagnait un peu d'argent, mais grisées, ses filles se mirent à faire plus de dépenses en un jour qu'elles n'en pouvaient faire en un mois.

Jericho-Loreille souriait

Quand la dette fut coquette, il fit venir Tite-le-Long et lui dit :

— « C'est assez. Je ne vous avance plus ni mon gendre aucune provision. Signez ce billet. Payable dans six mois, il représente les 15.000 francs que vous me devez. »

Tite-le-Long signa et descendit dans sa chambre où il croisa ses bras.

Sibylle et Virginie partirent le même soir dans la direction de Paris, pour y travailler.

M^{me} Tite-le-Long mourut de chagrin, quelques jours plus tard.

Le Commandant était seul.

XXVI

APOTHÉOSE.

Pour que Sibylle et Virginie pussent partir, le Commandant Tite-le-Long avait dû se rendre chez l'avoué Bonheur et lui abandonner un an sa pension, s'il lui prêtait deux mille francs tout de suite. Sibylle donnait des leçons de piano et Virginie enseignait le français aux enfants d'un ambassadeur étranger.

Le soir même des obsèques de M^{me} Tite-le-Long, Jericho-Loreille fit une visite au Commandant Tite-le-Long, désormais seul dans son immense cuisine :

— « Je vais tout arranger, lui dit-il. Le rez-de-chaussée du « Colombier » est beaucoup trop grand pour vous. Cédez-moi le droit que vous avez sur ma maison et je vous remets votre dette. »

Tite-le-Long accepta. Le lendemain, il vendit ses meubles à l'encan, ne conservant que l'essentiel et il héla un brasseur qui passait avec son chariot pour le prier de le déménager :

— « Où conduirai-je tout cela ? dit l'homme. Loin ? »

— « Non, à deux cents mètres. »

Le Commandant Tite-le-Long avait démonté son lit. Il en mit le bois sur la voiture, y joignit une table et deux chaises, quelques fourchettes, des cuillers, des pots, deux plats, un bahut :

Puis il dit : — « Tout le reste est pour toi. »

— « Mais maintenant où allons-nous ? »

Le Commandant monte sur le siège sans répondre à côté du cocher : — « Va tout droit, lui dit-il, je te dirigerai. »

A cinq cents mètres sur le bord d'une route, il y avait un communal, entouré de châtaigniers.

— « C'est là, » dit-il.

L'homme le regardait.

Le Commandant descendit lui-même le lit et l'installa au pied d'un chêne, dressa la table, les deux chaises de bois, le fauteuil et ouvrit au-dessus un grand parapluie rouge dont il se servait communément et qu'il appelait « le parapluie du bataillon ».

Il rangea le linge dans le bahut, les fourchettes et les cuillers dans un tiroir :

— « J'ai une toile de tente dans mon paquetage, dit-il ; quand il fera trop mauvais temps, je la déploierai au-dessus de mon lit. »

Dès que le Commandant Tite-le-Long fut seul, il dîna, lava sa vaisselle, accrocha sa passoire à thé, la casserole, les pots à un tronc d'arbre mort, son manteau, le manteau de M. de la Popelinière, son chapeau à glands, sa canne d'archevêque en face à l'intérieur d'un châtaignier que la foudre avait creusé comme pour en faire une garde-robe.

Une quiétude, une béatitude infinie l'envahissaient. Le Commandant Tite-le-Long n'avait jamais été « chez lui » comme ce soir.

Il se dévêtit modestement, se coucha.

Bonheur d'être étendu dans son lit, les yeux ouverts en plein ciel sans aucun plafond qui lui cachât les étoiles. A sa gauche déclinait le soleil et la lune à droite montait, comme une garde.

Cependant la route au loin paraissait noire de monde. Le brasseur de retour n'avait pas manqué de raconter l'aventure et toute

la ville accourait pour voir son Commandant Tite-le-Long dormir à la belle étoile :

— Que faire ? se dit le Commandant, sinon abaisser mes paupières. Tout ce qui se passe autour de moi ne me regarde plus. »

Les enfants qui arrivèrent les premiers lui jetaient déjà du sable sur la face. L'un même, dénaturé, lui décocha une pierre dont il sentit la morsure près de la tempe.

— Cela ne me regarde pas, se répétait le Commandant. Rien ne regarde « le néant », Cela ne regarde que Dieu. »

Le bonheur inondait son sein.

— « Que ne suis-je là encore, pour recevoir ce sable sur mon visage et sur mon front cette pierre qui n'atteignent plus que Vous, mon Dieu. Pour moi, je ne suis plus nulle part au monde, nulle part en moi. C'est vous qui avez pris ma place et moi la vôtre. Vous êtes le Pauvre, mon Dieu, le Pauvre Commandant Tite-le-Long et le Pauvre Commandant Tite-le-Long est établi là où rien ne peut plus l'atteindre, parmi les Anges, sur le trône de l'Éternel. »

MARCEL JOUHANDEAU.

D'UN PORTE-PLUME A UN AIMANT

La Providence a pour ainsi
dire attaché les pieds de chaque
homme au sol natal, par un
aimant invincible.

CHATEAUBRIAND.

Sa maison roulante encore bouillante, encore remuante des serpents de la levure, encore striée sur ses grils torrides, encore dégouttante du miel de la mort, mais qui commençait à prendre tournure, malgré ses jeux de boules à l'infini, malgré ses tiroirs à perte de vue, malgré ses tâtonnements éternels dont nous ne présumons déjà pas l'avenir, le Créateur, les pieds dans la pâte, aperçut, vers le quatrième étage de la chose, sauf erreur probable de quelques millénaires, sur les portées encore geignantes où les câbles de feu vibraient comme des cloches, où des soleils encore sans mandat collaient comme des notes trop cuites, un diamant qui lui faisait de l'œil.

D'un pouce volcanique, il le sauva, surpris par son aspect insolite et ne le reconnaissant pas encore, mais il sentit qu'il y avait là quelque chose pour la Terre, et le rejeta sur le Quaternaire où d'incroyables nez en trom-

pette broutaient et galopaient dans le jade à peine figé, qui se figea sous son regard.

Dur comme l'amour, il attirait tous les regards.

Voilà pourquoi le diamant, comme l'aimant, s'appelle Adamas.

Voilà pourquoi le premier homme s'appelait Adam.

Ce ne fut pas Eve qui tenta ce faux imbécile. Ce fut Adam qui attira cette fausse rosse.

* * *

Les mauvaises langues prétendaient que le nez du professeur Lidenbrock attirait la limaille de fer. En réalité, corrige son historiographe, il n'attirait que le tabac, mais en grande quantité, pour ne pas mentir !

Le nez, c'est l'homme.

Et, quand j'aurai fini de parler, vous allez voir le bout du nôtre.

* * *

L'aimant hausse fortement ses épaules, que l'aube d'un jour d'hiver peint en rouge. Il hausse les épaules

d'un air habitué à tout, de l'air d'un qui connaît la vie, qui sait que ça se passera comme ça, qu'il n'y a rien à faire, de l'air d'un homme à qui les femmes viennent et qui ne va pas aux femmes.

Nous irons, nous, les uns vers les autres. Les actions mutuelles s'exerceront entre les aimants et les courants. Car notre jeu d'aimants comprend tous les aimants du monde.

Nous n'oublierons pas que le nom d'aimant est une des formes du verbe aimer.

* * *

L'aimant porte bonheur, comme un fer à cheval.

* * *

L'aimant que nous vous apportons est un aimant artificiel, artificiel même au sens de Baudelaire, et vous savez que les aimants artificiels sont plus puissants que les naturels.

Le voici debout, comme un pigeonnier magique où les poètes viendront se fixer.

* * *

Imán est un magnétomètre. Imán est un microcosme du magnétisme terrestre. Iman, comme tout être magnétisé, lira dans la pensée du monde, verra et entendra par delà les espaces. Au travers des cheminements actifs ou inertes, au travers des mines et des terres meubles, au travers des systèmes et des littératures, il décèlera la présence des grands bonshommes, réveillera les morts, tirera les vivants.

* * *

On a pu trouver les aimants naturels en Asie Mineure ou en Macédoine, à Magnésie ou à Héraclée. Je viens de trouver en Argentine l'aimant artificiel le plus puissant que je connaisse.

Il va mener l'Amérique latine à la boussole, avec Elvira de Alvear qui tient la barre d'une petite main ferme.

LÉON-PAUL FARGUE.

POÈMES

I

Les moustaches sont lourdes portées par le guerrier.

Qui s'occupe de mes roses?

Qui soigne le cheval qui a le pied dans l'eau?

Le matin est le pays des arbres,

Rappelez-moi ma promesse de naviguer.

C'est comme ça qu'on me verra en bleu,

Mon doigt désigne la partie de la terre,

Le chat est dans les arbres pour dépister

Un long soleil de faulx ;

Apprenez aux petits

A ne pas loucher dans la lumière.

Et puis qui dira que j'ai dans mon armoire

Un écu pour tourner la tête de la courtisane?

La tête est inutile,

Les pieds sont utiles, en amour on fait un pas.

II

*Les amants, les colombes qui se dégagent,
L'eau qui est la sœur publique
Des jasmins et de la cantharide,
Les grandes voix de l'air et du feuillage ;
Rappelle-toi tous ces sommets !
Un balcon tremble dans l'eau et mille oiseaux succèdent ;
Si le bonheur est un parfait cavalier
Toutes les raisons de la Mésopotamie
Endormiront mon amie,
Elle eut un rêve, c'est difficile d'expliquer :
C'est une sinécure persane,
Elle rattache les origines du monde
A une fleur de félicité,
Le jardin est en cueillette d'éclairs,*

*Aucune ligne n'interrompt la course des oiseaux fourbes,
La nuit est royale parce qu'on l'essuie
Avec la plante des pieds des femmes,
Le cheval à l'œil roux s'endort,
Il n'y a pas de batelier...
Le jasmin à l'empire blanc
Embaume la tour du mariage.*

III

*C'est la sieste,
Les alouettes sont des tableaux blancs.
Mets ta tête dans le foin
Où le cheval s'embarrasse le sabot le plus doux.
Voici la lune,
Elle n'est ronde que parce que tu es triste ;
Les roseaux sont seuls
Et l'arbre qui endort les étoiles
Est secoué par un nid.*

IV

*Je m'endormirai volontiers jeune femme,
N'éblouissez pas l'oiseau qui me regarde,
Les couleurs naissent dans les sommeils,
Cette semaine les fleurs sont irrespirables
Et c'est un effort vers ta bouche que je perds.
Maintenant que je suis à l'état limpide de pierre,
Hors des saisons comme une essence,
La bouche mal gardée comme la grille de la route,
La nuit jette nos lampes dans les arbres.*

V

*C'est par les jardins que commencent les songes de folie,
Un art essaye d'animer les bois,
Et qui n'entend qu'une voix est un homme alourdi,
Et qui ne voit qu'un oiseau est l'aveugle de la barque,
Les soleils montent au grand bonheur,
L'herbe et les bêtes sont en position de soir,
Tu veux remarquer un chant que tu as aimé
Il n'y a pas de chants dans la forêt mais des yeux noirs.
Ton adolescence était suivie
D'une longue chaîne de montagnes ;
Tu aimes t'abandonner au bruit des villes endormies,
Tu aimes t'exposer au miracle de l'air,
Tu ne comprends pas encore les dômes de la musique.
Maintenant tu t'assieds au seuil de ta maison,*

*Tu lis qu'en Espagne un général lève des armées
Et tu songes à des fanfares éparpillées.
La nuit va descendre la Tour de l'esprit,
Sur les seins des femmes il y aura des étoiles égarées,
Les arbres porteront le deuil des conquêtes.
Aimeront-ils être au bord de ton amour
Comme les barques de Macédoine?
Tu as vu la jeune fille qui vient de la mer,
Elle porte dans ses cheveux les roses d'Alexandrie,
Elle marche dans la rue la plus nocturne,
Il n'y a pas plus d'étoiles qu'au premier jour du monde,
Mais tu penses que si tu devais la suivre,
Tu habiterais les feuillages de la mer.
C'est par les jardins que commencent les songes de folie,
L'aube a salué les yeux noirs.
Mêmes chameaux amers sur les routes libres.*

VI

*Les cheveux qui sont l'âge de l'amour
Comme le vin qui coule dans les doigts
Souviens-toi, souviens-toi des fleurs de la terre
La honte portait ta tête dans un sac
Mille éboulements marquaient tes pas
Tu es là-haut sur la colline où la lune
Pose ses grandes orgues froides
Les arbres frissonnent comme des méduses
Mais tu ne crois pas à ces cris naturels
Si les montagnes pouvaient toucher à l'air
Et par lui rejoindre les saisons
Tu marcherais sur la route du ciel.

A vingt ans c'est un tremblement
De voir ses yeux dans l'eau des femmes*

*La chambre a la parure de la mer
Comme deux oiseaux qui volent ensemble s'écrasent
Du silence dangereux des nids
La nuit a mêlé nos âges
O mélodie de la pierre des îles
Les premières brebis bêlent au marécage
Nous avons sommeillé sous un arbre
La lune montait comme un animal d'orage
Les feuilles du vent brûlaient
Et pour mieux être nous-mêmes avons rêvé
Qu'à chaque tournant de route un homme dormait
Le front irrité de miracles
L'épaule sans ombres du ciel
Et comme nous une bêche près du dormeur
Et ces cris dans la campagne*

*Mon merveilleux amour comme la pierre insensée
Cette pâleur que vous jugez légère
Tellement vous vous égarez de moi pour revenir
A l'heure où le soleil et nous deux font une rose*

*Personne n'a dû la retrouver
Ni le braconnier ni la svelte amazone qui habite
Les nuages
Ni ce chant qui anime les habitations perdues
Et vous étiez cette femme et vos yeux mouillaient
D'aurore la plaine dont j'étais la lune.
Chaque été il y aura donc pour moi
Une nouvelle mélancolie
Et je vous aime comme ce que je vous dis
Pour un cheval blanc comme l'hiver
Les brises se dépouillent des rosées
Et les oiseaux meurent des blessures de la mer
Couronnez l'amour qui tient un arc
Une hirondelle a longé le soir
Elle est sans couleurs sans force
Cette saison ne passera pas sans un nouvel astre
Son azur est chaud de toutes les nuits.*

*Je rêve en criant dans la maison des feuilles
C'est moi c'est moi disait la chanson fatiguée*

*Oh ! qu'on la délivre
Et que je m'en aille en emportant
Le mannequin de perles
Les bois sont morts
Et par la plaie les feuilles s'envolent.*

GEORGES SCHEHADÉ.

DEUXIÈME ÉPITRE AUX SERINS
ET MÊME AUX ROSSIGNOLS

Messieurs,

Il est un temps de la vie où l'on sait que l'on ne mourra pas et un autre temps où l'on sait que l'on mourra, et enfin celui où l'on voit s'avancer à grands pas ce personnage sans figure qui se cache derrière un voile terne, étoffe ou brouillard, sans épaisseur, sans fin, impénétrable.

C'est alors, Messieurs, que la vie apparaît comme un grand arbre dont les feuilles tombent une à une. Il se dresse au-dessus de vous, il est haut et grand, il est lointain ; en vain voudriez-vous toucher d'un doigt avide ces dernières brindilles qui se perdent dans la fuite du ciel, ces souvenirs de votre jeunesse passée, tout ce que vous vouliez et qui ne fut pas tel que vous le vouliez, ce précieux bien cependant qui fut et qui passa si vite, sans que vous sachiez même qu'il existait.

Et du haut de cet arbre tombent non seulement ces feuilles tournoyantes mais des chants. Et quels chants ! En vérité, il n'y a que mélodies, chaque feuille elle-même en est pleine. C'était donc cela la vie ? De terribles et doux chants, qui se détachent avec leur forme musicale, avec leur dessin fait de cristaux étincelants de temps et d'espace. Et cependant, autrefois il n'y avait devant vous que l'espace et la volonté. Nous courions, la bouche ouverte et l'œil vorace. O montagnes, ô plaines, ô versants de l'horizon sur l'océan. Et nous, et nous, et moi ! Les dents longues, cruelles sous les lèvres douces, et dévorer, et l'univers, toujours. Et le sang sur les déchirements de la déception, et le mortel regard après la satisfaction, et le nouveau signal du départ. Il s'agissait seulement de vivre, et peu importait la foule. Un loup, ou un agneau. Mais les autres ? Ils n'étaient faits que pour notre usage.

Et maintenant il y a les autres. Ce sera leur revanche au moment qu'il faudra mourir ; et il n'y aura plus qu'eux. En vain aurez-vous traversé la terre dans la

solitude, il restera derrière vous ce bagne de vos frères ; en son centre s'élève ce bel arbre sur lequel il ne vous reste aujourd'hui que la seule ressource de rêver à la liberté. Ce bagne, Messieurs, dont je vous parlais autrefois avec tant d'amour, quel est-il, derrière vous ? Il semble qu'il n'ait été composé que de gardes-chiourme, et que j'aie été trompé, moi seul forçat. Que chanterai-je donc, à l'heure de la mort ?

Ce n'est pas à vous, Messieurs, que je pose cette question désespérée. D'ailleurs qui êtes-vous ? Je vous entends et ne vous vois pas. Seriez-vous des chanteurs, vous aussi, comme ceux qui se cachent dans l'arbre aux feuilles défaillantes ? Des oiseaux chanteurs ? De simples gosiers. J'en ai connu beaucoup et ma vie en est remplie. Elle n'est qu'un vaste opéra dont on ne peut savoir si j'étais dans la salle ou sur la scène, ô misère. Mais je vous en prie, Messieurs, me direz-vous à qui je m'adresse ? Votre visage est-il semblable à celui des pêcheurs à la ligne, des bourgeois, des bossus, des femmes de la complaisance ? Est-il dur comme les pierres du désert et les crabes du panier rond ? Êtes-

vous l'eau courante, les grands eucalyptus, les voyantes, les astronomes de la vérité ?

Des chants, et les charmes de la voix. Je n'entends plus que cela sans en voir les auteurs. Faut-il donc dire : Messieurs les chanteurs ? J'entends aussi quelques éclats qui me font songer : il y en a tant de sortes. Chanteurs à voix, chanteurs des rues, sirènes, barytons, anges de l'éternité, prédicateurs, moralistes, trombones, chefs de gare, députés, capitaines, critiques, papes, cigales, croque-morts, perroquets, dieux, dictateurs et chefs d'orchestre. Je sais. Mais je vous dirai qu'il m'importe peu, et que je ne veux connaître que deux sortes de chanteurs, les serins et les rossignols. Il me faudra donc m'adresser à vous en disant : Messieurs les serins et Messieurs les rossignols. Et si tel est votre nom, je vous ferai le récit de quelques événements de ma vie afin que vous en tiriez, à votre propre usage, l'enseignement nécessaire.

Un jour, dis-je, j'entrai dans une chaumière dont les volets clos étaient percés d'un cœur par quoi le soleil n'entrait à l'intérieur que pour projeter en guise

de lumière ce genre de triangle plus mystérieux qu'aucun autre triangle. Jusqu'alors j'avais vu mon ombre, celle des hommes et celle des objets, mais j'ignorais que l'ombre d'un cœur fût un triangle de lumière, doublement arrondi dans le haut et décrivant sur le mur d'en face une courbe comme celle des étoiles dans la nuit. J'admirai longtemps cette merveille trouvant l'air morose et enfumé de la salle où, vers la cheminée, pendaient de grossières andouilles et un bouquet de laurier desséché que des toiles d'araignées colonisaient sans doute depuis de longues semaines. Le cœur lumineux paraissait seul vivant dans la salle. Une salle comme beaucoup d'autres, avec ses murailles dont la décrépitude formait d'étranges dessins, et sur une sorte de bahut un globe de verre abritant une couronne de fleurs d'oranger. Sur une petite table décharnée une paire de lunettes et son étui voisinaient avec un bas délaissé en pleine reprise et que gonflait encore un œuf de bois.

Il n'y avait en tout cela rien que de très ordinaire mais qu'il ne me semblât avoir déjà vu, car j'étais

encore assez jeune pour que toute découverte parût en s'installant dans la connaissance, n'être qu'un renouvellement de connaissance ancienne. Je ne parlerai pas de mystère, car on sait ce que cela cache et l'on a déjà bien assez de se débattre avec la réalité, sans lui supposer quelque essence supérieure ou quelque double présence. Il n'est rien d'aussi effrayant que le contact avec une humble table, alors qu'on est seul avec elle dont on n'a rien dit à la décrire comme un dictionnaire, non plus comme un peintre : peut-être un photographe est-il plus encore aux prises avec le mystère de sa totalité, mais uniquement pour le mieux faire éclater. Il revient un temps, sans doute, où d'avoir trop parlé de l'esprit, et d'avoir trop cru qu'on est le maître de la création, ou plutôt, comme si le pauvre éperlan portait, étendue dans les limites de son intérieur, une baleine et dans la baleine la voix seule de Jonas, qu'on porte en soi ce maître de la création, subterfuge satisfaisant pour l'orgueil comme pour la liberté des passions, mais qui, pour bien longtemps, donne au mystère dont on a trop joué, ce goût de pourriture dont meurt notre uni-

vers, il revient un temps, dis-je, où comme si nous n'étions rien qu'un peu de terre, nous allons tenter de recommencer à décrire toute chose non pas comme elle le fut déjà, mais en dénombrant tous les caractères, qui ne sont que des relations, de sorte que pour décrire l'humble table en question, et elle seule, notre vie entière fera tout juste l'affaire.

A l'heure dont je parle, il semblait précisément que cette découverte était faite, et sans doute était-ce là ce qui me donnait cette impression de déjà vu qui m'assaillait étrangement, à la suite de la confrontation du dernier et du premier coup d'œil. Toujours est-il que j'éprouvais beaucoup d'amitié pour les choses environnantes et une rassurante certitude. Il arrive que l'esprit se joue le jeu du mystère alors qu'il y a superposition absolue de celui-ci avec l'absence de mystère et que la nudité absolue soit plus épouvantable que le vêtement des ténèbres. Mais la question, bien qu'elle fût telle, évitait de se poser. J'étais plein d'amitié, et toute chose me le rendait ; il n'y avait point à réfléchir — c'est que je n'existais plus, moi-même, étranger à la vie. Il n'y

avait pas d'ennemi, je n'avais rien à combattre. J'avancais, chacun de mes pas dans celui de la vie. De découvrir le cœur de la lumière projeté sur la muraille n'était pas un étonnement véritable, mais quelque chose comme un enchantement à sa naissance, un miracle au moment qu'il se produit : ce n'est que plus tard que la stupéfaction dresse le miracle comme une statue.

Cependant je vis au mur, à une certaine hauteur, une boîte munie d'un couvercle en forme de toit. Cela simulait une petite maison avec une fenêtre aux volets clos et une lucarne dans laquelle il n'était pas difficile de reconnaître un cadran d'horloge, bien qu'il fût démuné d'aiguilles. D'ailleurs le mouvement d'un balancier accompagné de son tic-tac ne laissait aucun doute sur la fonction de cette boîte, et deux poids complétaient l'appareil. Mais, songeais-je, à quoi pouvait-il servir puisque si le cadran portait le chiffre des heures aucune aiguille ne permettait de les fixer ? Et je pensais pour la première fois au temps qui coule, terrifiante invention que n'approche que de loin celle des tailleurs prenant vos mesures. Je n'avais jamais cru que le temps

pût être un événement, pas plus que je n'avais pensé que j'eusse des vêtements. Rien ne comptait que d'avancer et de vivre. Fallait-il ce cadran muet pour me placer devant la fuite perpétuelle et bientôt la mort au lieu d'y trouver un motif plaisant d'insouciance ? Sans doute chaque minute dont on connaît le numéro d'ordre est-elle comme une patère de vestiaire et y accrochez-vous ce qui sans cela serait vite une défroque sans âge. Une inquiétude me prenait comme si j'avais entrevu, écrit sur le mur, le nombre exact des secondes de ma vie, sans savoir combien en étaient déjà écoulées.

En même temps je me laissais bercer par un souvenir d'enfance inséparable de cette conscience des ténèbres et du mystère de nos relations avec la réalité. Il s'agissait de ces premières heures de la nuit, alors que couché dans mon lit tout proche d'une cloison mais sans dormir encore, je percevais de la réalité environnante ce qui échappe à la vue, par une extension du toucher : je ne manquais en outre jamais d'entendre au travers de la muraille l'annonce de l'heure faite par le coucou du voisin, un abbé ; douze fois ce cri

s'il était minuit me semblait bien peu et la périodicité de la vie m'apparaissait bien monotone. Je rêvais d'une quarantième heure qui allongerait la vie lorsqu'on la regarde ainsi, derrière soi, par-dessus son épaule. Mais je m'endormais vite et lorsque je me réveillais au matin, le présent reprenait ses droits.

Toutefois mon inquiétude disparut sans s'attarder et je cessai d'accorder attention à la singulière horloge de la salle, comme si j'étais le jouet d'une force précipitant un spectacle après l'autre. Dans un domaine éloigné du cœur de lumière régnait l'obscurité d'une alcôve au lit lépreux entouré de rideaux à ramages et couvert d'un édredon rouge. Devant ce lit, comme un patron pêcheur devant sa barque, se tenait une femme qui semblait inviter à quelque voyage.

Elle était blême et rouge avec des cheveux gris épars et de grand membres hospitaliers. Son regard ne s'ouvrait sur rien d'inconnu. Ses vêtements ne couvraient son corps que pour mieux en affirmer les fragments, non pas à la manière tremblante des voiles grecs sur une victoire ailée, mais plutôt comme si un

grossier lainage avait moulé un de ces mannequins de bois chers aux peintres et aux sculpteurs.

Lorsque je fus près d'elle, il me sembla, par un étrange phénomène, que sa peau fanée et fripée se tendait sous quelque gonflement intérieur, devenait lisse et poudreuse comme un bâton de craie ou certains fruits, et que ses couleurs, son aspect et tout ce qui en elle pouvait être d'une femme vieillie, étaient, à la suite d'un imperceptible changement, le point de départ d'une nouvelle vie. Les cheveux restaient gris, le visage blême et rouge, mais qui eût songé à retirer à cet être le nouvel âge qu'il venait de prendre et l'éclat attirant qu'on accorde à l'amour ? Un regard gris d'une insondable clarté sortait des paupières comme une vapeur, se transformait en cette sorte de lumière qui marque la communion sans langage, abolit le temps et l'espace en ce qu'il est nécessaire de le parcourir ou le trancher pour lui donner existence. De fait, nous ne nous connaissions pas et nous n'avions rien à nous dire, mais précisément, après ces premiers regards il semblait bien inutile de se connaître et de se parler, puisque le

vide, le bienheureux vide était passé par là, en elle et en moi, et que rien ne s'unit mieux que deux vides débarrassés en grande hâte de toutes les choses de l'univers dont la signification disparue n'est plus qu'interrogation hésitante, empreintes désaffectées, vestiaire sans usage : deux disponibilités, l'une à destination de l'autre, et par conséquent double vide aussi heureux que la plus parfaite plénitude.

Étais-je assis sur le bord du lit, près d'elle, avais-je touché sa main, avions-nous fait quelque mouvement sans nécessité comme au gré d'une vague ? C'est alors que tout à coup un bruit de mécanique se fit entendre, déroulement d'un ressort, grincement de rouages, bientôt suivi du chant d'un rossignol.

Cela venait de l'horloge sans aiguilles. Les volets s'étaient brusquement ouverts et un oiseau mécanique en avait jailli, se penchait trois fois en faisant entendre un cri descendant sitôt transformé en trilles et en quelques volutes sonores exactement semblables à celles que l'on entend, sèches et chaudes, un peu rauques, dans les bosquets au mois de juin.

Je sais maintenant ce qu'il en était, mais jamais encore je n'avais entendu de rossignol. Était-ce là un chant d'oiseau véritable ? Cela me frappa comme un déchirement, un cri, une rafale. Mais cela avait aussi la beauté des chiffres enfermés dans une table mathématique. Je ne pensais ni aux artifices de la musique ni aux voluptés qui renaissent sans cesse d'elles-mêmes à la surface des gouffres souterrains des sens ou du cœur si vite satisfaits des douceurs apparentes. J'oubliais même qu'il y eût au monde quelque chose qu'on appelle le plaisir. Une grande griffe m'avait déchiré en deux, et quand cessa cet émerveillement proche de la douleur, quand le dernier trille se termina sur un cri aigu pour ne plus laisser entendre qu'un grésillement mécanique et le coup sec des petits volets de l'horloge se refermant sur l'automate, je revins à moi. Mais dans l'air enfumé je ne retrouvai rien de ce que j'y avais laissé. Les cœurs de lumière projetés par le soleil avaient perdu leur forme, la femme était ridée et affaissée, vieille bûche couverte de son écorce et tombée sur la sciure de ses vers. Qu'étais-je venu faire là, ô vie ? Mais déjà

je savais que tout appel est vain, que seul le vide s'unit au vide, et que les vers en moi travaillaient à faire de la sciure. O nuits du mois de juin, n'entendrais-je plus que la voix mécanique faire trembler vos feuillages ? Aurais-je perdu la vertu de l'amour ? Ne devrais-je que falsifier ma vie et la pousser devant moi, comme un signe qu'il me faudrait imiter ?

Je quittai les collines et avant d'arriver aux premiers faubourgs d'une ville dont je voyais se dresser les usines, je m'arrêtai au bord d'une rivière. Là j'oubliai longtemps la course que je venais de faire, et cette recherche d'un véritable rossignol dans les taillis déserts. Je n'en avais point rencontré et l'amer plaisir d'errer entre les troncs et les ronces, dans le silence pailleté du battement d'un feuillage où l'apparition du pas d'un homme ferait figure de surnaturel, avait été vain puisque le seul oiseau que j'avais entendu n'émettait au-dessus des feuilles qu'un singulier cri ressemblant au grincement d'une brouette paysanne sur un chemin pierreux.

J'essayais de changer de monde ou du moins de

jeter sur un nouveau monde le seul regard qui fût permis, de perdre l'homme de vue et d'oublier sa voix. Allongé sur la berge, le visage au-dessus de l'eau si proche que mes cils la rencontraient parfois, il me parut bientôt que les dimensions auxquelles j'étais habitué modifiaient leurs rapports et que sans changer moi-même, j'habitais un espace monstrueux. Dans une lumière sourde, à la fois verte et dorée, ondulaient des herbes molles et des poissons passaient ou se vautraient sur le sable. Je voyais leurs gros yeux à peine mobiles et sans expression où l'homme n'avait nulle part, leur bouche muette, animée de mouvements lents et démesurés. Je n'entendais plus rien, pas même le bruit sournois des eaux ou des roseaux, pas même celui de mon sang dans mes oreilles. Une béatitude inhumaine m'avait envahi ; mais je percevais la férocité de l'eau, elle me traversait, je n'étais que de l'eau, non point celle qui vous coule entre les doigts, vous éclabousse et forme des arcs-en-ciel, mais cette matière froide, douée d'épaisseur, aussi épaisse et opaque que vous, eau vous-même, dure et cruelle, sans doute chair d'un serpent

de verre et qui, si vous y demeurez, vous a déjà digéré et a fait de vous la lymphe et le sang de l'eau.

Pourquoi à ce moment, sans cependant bouger de place, ai-je ramené mon regard aux limites de ce monde dont je croyais faire partie, et brusquement distingué mon reflet démesurément grossi par la proximité où j'en étais ? Mon visage était là, gonflé par la position horizontale, et l'œil brillait entre les paupières. Au-dessus de moi, le ciel, et reflet aussi peut-être, j'entendais le marmonnement du liquide dans un trou de rat sous une souche. Alors je songeai à cette femme de chambre amoureuse de poissons rouges que sa maîtresse conservait dans un aquarium et qui, surprise un jour dans sa contemplation, fut questionnée et répondit :

— Moi, Madame ? Ce que je fais ? Mais je les écoute. Ils chantent, Madame, ils chantent comme des rossignols.

*
* *

Ce n'est que le lendemain que je pénétrai dans la ville. Pourquoi aurais-je été plutôt ici que là ? Je

n'avais ni but ni raison, et cependant j'attendais tout des événements ; peu importait quel serait le premier.

Là, j'étais témoin de cette chose étonnante : l'homme est fait pour l'homme. Il ne vit pas seul, s'assemble avec son semblable jusqu'à former des bandes qui se livrent à un travail dont le but n'a rien de mystérieux, mais qui, derrière une apparence trompeuse, dévoile un mécanisme incompréhensible. Etait-ce seulement pour que l'espèce humaine se mît les mains dans des gants de peau ou d'étoffe, que des hommes et des femmes se rendaient à la ganterie en suivant rues et trottoirs, avec cette hâte précise ? Quelqu'un me dit : Ne faut-il pas que nous mangions deux fois par jour ? — Ainsi, pour que des hommes pussent manger deux fois par jour il fallait cette ruée sans fin, cette vie misérable et sans lumière, cette soumission à d'autres hommes sans que rien pût marquer sur leur peau la fatalité de la soumission ou du commandement. Pour manger deux fois par jour des hommes portaient des sacs de charbon sur leur dos, d'autres conduisaient des locomotives pour lesquelles d'autres passaient des

heures, des mois, des années devant la fonte, le fer, l'acier en fusion ? Pour cela, mais pour cela seulement ? Etait-ce là la récompense ? Et comme j'interrogeais encore, quelqu'un me dit qu'il n'y avait pas de justice et que tout allait mal, et qu'il y avait des gens manquant de tout et d'autres qui mangent du homard et achètent des draps en crêpe de Chine et qui cependant ne travaillent point au fond des mines, dans les fonderies ou à fabriquer des gants. — Mais il me quitta pour aller à son travail qui était de vider dans un grand camion toutes les ordures ménagères. Et je vis bien que la justice invoquée était l'égalité dans la soumission non pas à un maître mais au travail. D'ailleurs ne le dit-on pas couramment : le travail ennoblit l'homme, le travail c'est la liberté ? Ne montre-t-on pas du doigt les paresseux ? — Qu'y a-t-il là-dessous, et si en fin de compte pour éclairer le ciel ou au moins y allumer les girandoles de l'espoir, il a fallu transformer l'humanité en un vaste bague, ne serait-il pas instructif de dévoiler le bénéficiaire de l'entreprise ? A coup sûr, songeais-je alors, ce n'est pas l'homme lui-même, et que tout aille

pour le mieux et qu'il mange à ses deux repas du homard ou quelque mets de choix, qu'il couche dans des draps de crêpe de Chine, s'il faut pour cela qu'il garde aux pieds et aux mains les fers dont il possède la clef mais non l'usage de celle-ci, ce serait à mourir de rire en attendant mieux.

Hé bien, quoi ? me dis-je, s'il n'est pas assez d'avoir devant soi le grand ciel nocturne avec toutes les figures des astronomes en y ajoutant le soleil du jour à la lune de la nuit, sans oublier les météores, un compartiment pour les nuages, un autre pour les fleurs du crépuscule, avant tout par le procédé de cet art ineffable, la décalcomanie, transportez sur ce tableau noir, à moins que, professeur, vous ne préféreriez les inscrire à la craie, les plus beaux tableaux des hommes, leurs trouvailles les plus ingénieuses, leurs interprétations les plus astucieuses, leurs vérités les plus sublimes, celles-là même qui ne rencontrent aucune contradiction, ces proverbes, cette sagesse des nations, ces jugements du bon sens, ce repos des âmes, délices des gens honnêtes, et quand c'est fait, passez sur cet amalgame de la connaissance

le grand torchon à effacer. Il y a longtemps que nous savons à quoi nous en tenir. Puisqu'il s'agit d'être des forçats sur toute la surface de la terre, inutile pour faire croire qu'on peut s'évader, de tendre ces toiles peintes, d'allumer ces lanternes. Et enfin, silence ! Il est moins avilissant d'être forçat que garde-chiourme, celui-ci qui dit : « Défense de passer » — et par là vous incite à passer — alors qu'il sait qu'il n'y a rien au delà de la limite où il agite sa matraque.

Qu'on ne vienne donc pas nous parler d'égalité et de justice dans le malheur, mais de malheur. Tout est là, malheur. Vous n'en sortirez que par la mort, et encore à votre heure, pas avant. Mais point de fards et d'artifices, point de chants. N'avez-vous, menteurs, pas assez de courage pour vous taire et faire votre besogne en silence ?

Mais que ne le gardais-je moi-même, le silence ? Je n'ai pas besoin de vous, Messieurs, pour connaître les verrues qui peuvent me pousser en secret sur le corps, ni la nature de mes humeurs. Sachez que las de m'étonner dans la solitude, je m'engageai dans une rue, parmi

les passants et j'en suivis quelques-uns afin de me mêler à leur vie. C'est ainsi que j'arrivai devant un bâtiment dans une grande cour, et que là j'hésitai à suivre plus avant une femme qui venait de disparaître dans un couloir obscur. Je n'entendais nulle parole quoique parfois quelque chose qui ressemblait à un mot du langage humain parût soulevé comme par un grand vent, figuré en la circonstance par un bruit métallique avec ses hauts et ses bas. Peut-être attiré par un son plus précis, dans lequel d'ailleurs il me fallut reconnaître une grossièreté, allais-je entrer à mon tour lorsque je fus cloué sur place par un spectacle singulier. Toutes les fenêtres du bâtiment, réduit à un rez-de-chaussée, s'étaient garnies de visages féminins, tendus vers moi, avec des regards brillants et étranges, doués de plus de vertu que l'acide fluorhydrique et que le vulgaire vitriol, car ils perçaient les vitres et devaient faire à la surface de tout ce qu'un homme peut offrir de contenance des taches brûlantes et noirâtres marquant la désagrégation de toute matière animée.

Vous qui n'avez jamais fait que gratter vos poux

dans la solitude ou déterminé la nature de quelque mousse à l'entrée du désert, vous ignorez ce qu'est l'apparition d'un étranger dans une collectivité au travail ou simplement occupée à une besogne commune, fût-elle un jeu. Il n'y a nulle agitation mais une dure hostilité, la révulsion d'une vie inconnue et mille tentacules de haine jusque-là occupés à des échanges intestins. C'est à ce moment que vous pouvez saisir le regard tout vif de l'hydre, unique en chacun des cent yeux, et à nul autre où interviennent tant de parures de liberté illusoire.

Il me vint à l'esprit avec certitude que si j'avais hasardé mes pas vers ces créatures, il en eût été de moi comme de ces bacilles au contact des cils vibratiles de telles muqueuses. Roulé, malaxé et dévoré, ainsi en aurait-il été de moi. Un double vertige me faisait hésiter comme sur une corde raide. L'un m'attirait et l'autre me projetait au loin, ainsi qu'au passage d'une locomotive ou devant la rotation d'une scie circulaire qui vous a déjà scié l'âme avant même de vous tenter.

Un aigle miraculeux m'aurait-il tiré de là au

moment fatal ? J'échappai tout à coup à ces regards acides, à ces faces d'huile bouillante mais ce fut pour me trouver dans une salle d'où s'échappait un bruit magique de fer et de vent. Une haute machine l'emplissait presque en entier et se mouvait dans un ensemble de cœur, de côtes, de mâchoires, de dents, de glandes endocrines autant que d'ossements et de tendons. En même temps, elle témoignait je ne sais quelle jovialité trompeuse, car comme en ruant et soufflant, elle jetait derrière elle des feuilles de papier qui, après une courte volte, ne faisaient que contribuer à l'accroissement continu d'une autre pile blanche. Rêvais-je ? Les regards des ouvrières massées aux fenêtres avec cette hostilité de fourmis qu'on a ruinées, m'avaient-ils empoisonné la rétine ? Je me frottai les paupières sans cependant cesser de voir un petit homme bossu dont le travail, sans doute sous le jeu d'une inexplicable erreur, m'apparut celui-ci : il était armé d'une petite hotte posée sur sa bosse, la remplissait sous un jet continu tombant d'une trappe, en vidait le contenu dans le réservoir de la machine. Aucun de ses gestes n'était distrait de ce

travail qu'il accomplissait inlassablement d'un air morne avec le triste regard furtif qui ne révélait même pas la nature animale de l'homme. Derrière ce regard, c'est tout juste si l'on avait l'impression de voir un champ de pierres.

Intrigué et curieux de connaître la nature de son travail, je ne tardai pas à m'approcher de lui sans qu'il daignât me dévisager et ma stupéfaction fut grande en croyant découvrir que ce qu'il charriait dans sa hotte était un amas de lettres d'imprimerie et que les feuilles de papier étaient des exemplaires de journaux ou des prospectus, que sais-je...

Mais quoi, avais-je la berlue ? Était-il possible que les hommes eussent inventé une telle machine capable à elle seule de faire son choix dans les lettres de l'alphabet dont elle semblait d'ailleurs faire une consommation terrifiante, et qu'un seul homme ayant oublié son intelligence, suffisait à la faire marcher ? Mais pourquoi cet individu ? Sa présence ne me paraissait pas nécessaire et le dernier pas ne pouvait-il pas être sauté ? J'en arrivais à penser qu'il n'était là que pour

montrer non pas ce que l'homme pouvait faire de la machine, mais ce que la machine faisait de l'homme.

Une atmosphère épaisse pesait sur moi et faisait descendre au plus bas de moi-même les images anciennes qui s'agitaient en ma mémoire. Un sifflet strident suivi de brèves modulations et d'un souffle puissant paraissant se reprendre afin de mieux pousser une dernière fois le même son aigu, éveilla en moi le souvenir endormi d'un immense oiseau. Mais je n'arrivai pas à savoir de quel oiseau il s'agissait ni si je l'avais vraiment connu. D'ailleurs comme une écluse qui perd son flot, les bâtiments se vidèrent. Des femmes sortaient, vêtues de sarraux noirs, celles-là mêmes que j'avais vues aux fenêtres. Des hommes, d'autres femmes, des enfants et le bossu qui fermait la marche, d'un pas morne. Qu'avais-je à faire de plus en ce lieu ? Je sortis dans la rue et suivis machinalement la foule.

J'ai toujours aimé pénétrer dans des maisons inconnues et rôder auprès de ces lieux clos où à l'abri des regards indiscrets, des ménages donnent libre cours à leur vie. Mais à vrai dire, Messieurs, il faut être singu-

lièrement détaché de la vie pour se livrer à de telles fantaisies, il faut échapper à cette force curieuse qui agglomère les hommes comme de la limaille, être projeté au dehors de la prison circulaire, jouet centrifuge de la gravitation. Mais c'est aussi pour la même raison que la tête flotte dans les airs où la voix s'élève comme une vapeur éthérée. Je n'y vois pas plus de mérite que je ne vois de honte à être de ces cloportes qui dans l'ombre des caves n'ont pour souci que le bon fonctionnement de leur société d'alimentation. Toute connaissance du monde est faussée de ce fait qu'on fait de UN une quantité et non une qualité. Mais il va de soi que c'est le propre de l'espèce humaine de n'accepter que ce qui la maintient dans le cadre de l'espèce humaine. On sait bien que je suis un hors-la-loi.

*
* *

Avais-je d'autre intention que celle de l'œil ouvert en me trouvant au troisième étage d'une maison dans un appartement modeste, tout plein des relents et de la fumée d'une cuisine à la graisse et aux choux ? Dans

leur salle à manger dont l'orgueil était à coup sûr un cor de chasse suspendu au mur, souvenir de famille, un homme en bras de chemise et une femme en caraco mangeaient l'un en face de l'autre, en silence. Tous deux étaient gros et rouges, avec des yeux aussi clairs et morts que ceux des crocodiles. Ils se regardaient mais se voyaient-ils tandis qu'il mâchaient et avalaient sans vergogne, les lèvres grasses et la langue bruyante ? A les mieux considérer je compris qu'ils n'avaient point besoin de se voir comme les autres époux parce que l'un avait déjà consommé l'autre depuis longtemps. Il n'avait en face de soi que de la chair digérée. Leur œil clair et mort était celui du ventre de l'âme. Il eût été inutile d'y chercher l'amour ou la haine non plus qu'aucun autre sentiment, et je vis tout de suite qu'il s'agissait de deux petits commerçants retirés de leurs affaires et commençant à jouir de leur graisse comme les marmottes au seuil de l'hiver.

En m'apercevant, ils marquèrent un peu d'étonnement et attendirent mes explications. Avidé d'air, je dédaignai leur visage tendu et allai à la fenêtre où

m'attiraient aussi quelques sons qui firent battre mon cœur. Ne s'agissait-il pas du chant du rossignol ici, dans cette morne cour ? C'était à le croire, et des trilles descendaient du ciel, cette ouverture carrée entre les toitures.

— Jeune homme, je ne suis pas le premier venu, j'ai une maison à la campagne, et je ne tolérerai pas...

— L'intimité est une chose sacrée...

La femme se croisait les mains sur la poitrine. L'homme prenait à témoin le bien dont il était propriétaire ou du moins la photographie de sa maison de campagne, ridicule boîte de parpaings de ciment et de mâchefer dans laquelle son épouse et lui eussent été comme deux géraniums dans le même pot. Une seule fenêtre, une seule porte surmontée d'une verrière prétentieuse. Un toit plat, mais orné de créneaux pour donner à la bâtisse un aspect de forteresse, et sur cette terrasse un simulacre de canon fait de deux roues de charrette et d'un morceau de tronc d'arbre.

— J'ai fait la guerre, Monsieur !

Je n'écoutais plus et avais bousculé les deux époux

pour gravir plus vite les autres marches des étages supérieurs. J'étais fasciné par l'appel d'un chant d'oiseau, peut-être par celui d'un automate ? Afin d'en avoir le cœur net, je frappai brutalement à une porte, au fond d'un couloir lamentable et comme la clef était sur la serrure, j'entrai d'un seul coup, pour m'arrêter, cloué sur le seuil.

C'était une misérable mansarde prenant jour par une lucarne qui trouait le plafond. Le long des murs crasseux le plâtre tombait par lambeaux comme l'écorce des platanes, des grabats s'étaient étalés sur le carrelage. Au centre de la pièce un pauvre petit poêle et son tuyau branlant dessinaient un signe goguenard, point d'interrogation renversé, morose ironie, et tout autour, assis sur les matelas ou sur des tabourets bancals, un homme, des femmes et des enfants, toute une famille, attendaient le nez en l'air. Par une étonnante coïncidence il y avait là le bossu de l'imprimerie qui me parut être le chef de la famille, et une jeune fille en sarrau noir, une de celles que j'avais vues aux fenêtres de la même usine, le visage vorace tendu vers

moi, la mère était une femme sans âge, aux mèches pendant sur une face ravagée, toute dépoitraillée et qui renifflait sans cesse. Il y avait en outre trois enfants dont une fillette au visage d'ange chassé du paradis et trop pur pour gagner sa vie ailleurs. L'un d'eux était un jeune garçon rieur et le troisième un de ces horribles êtres à grosse tête blanche, aux yeux fades, aux griffes perfides, qui font que parfois l'humanité regardant derrière soi, s'arrête et songe au suicide.

Le bossu avait le même air morne que devant sa machine et l'on eût dit qu'en lui-même la conscience de ses muscles continuait à coltiner les lourdes lettres de plomb pour alimenter l'hydre. Cependant il était visible que je venais de l'interrompre dans une occupation où la part de son esprit demeurée libre avait trouvé un peu d'animation désormais déçue par ma faute.

— Vous lui avez fait peur, grommela-t-il avec reproche en me jetant un regard aigre.

Sur le moment, je ne m'attardai pas à ces paroles : la jeune fille au sarrau noir me regardait en riant de

telle sorte qu'elle accrochait toute mon attention comme ces tiges de bardane munies de leur graines qui vous retiennent par la manche. Qu'avait-elle à ricaner, la bouche de travers ainsi qu'un poisson et l'œil misérable où je voyais bien les deux faces de l'âme dont sans doute elle ne savait pas elle-même quelle était l'authentique ou l'apparente et défensive ? Là, ce n'était plus la fourmi dérangée mais l'être solitaire qui porte en soi un bien vacillant, à peine définissable, énorme comme le monde entier, pourtant réduit à une telle fragilité qu'aucune arme extérieure n'est de trop pour en assurer la vie. Et de la voir telle, j'avais moi-même la double envie de lui caresser le visage et de la couper en deux comme les honnêtes gens font d'une guêpe, tandis qu'à côté d'elle l'enfant au visage d'ange chassé du ciel semblait être remplie d'extase et que la grosse tête de l'horrible petit être blême flottait vers moi comme un chien crevé emporté par le courant.

Cependant aucun ne perdait de vue un point de la mansarde, du côté du plafond, si bien que mon apparition passait au second plan. Tous laissaient leur repas

refroidir dans leurs assiettes posées près d'eux, çà et là, à même le sol encombré d'ustensiles et de débris et que seule une table miraculeusement dépouillée de tout objet paraissait dominer avec orgueil.

— Taisez-vous, fit le bossu, comme si j'avais eu l'intention de parler.

Je compris quel était l'objet de l'attente générale, car un petit cri tomba du plafond, petit cri d'étonnement prisonnier, poussé par un oiseau en cage. Celle-ci était pendue au crochet de la lucarne et l'oiseau regardait le ciel en penchant la tête. Puis il gonfla son gosier et se mit à chanter tandis qu'un long soupir sortait des bouches entr'ouvertes dans la chambre et que l'enfant blême lui-même cessait d'errer, méduse encore vivante.

O mirage ! Était-ce là le chant du rossignol que j'avais jadis entendu sortir du gosier mécanique, dans une chaumière aux volets percés d'un cœur, et que j'avais ensuite vainement cherché dans les bosquets des collines ? Mirage, dis-je, car si c'étaient bien là des sons descendants, des trilles, des volutes, à l'imitation

de ceux de mon rossignol, c'était aussi une imitation qui n'en finissait pas, perpétuellement satisfaite d'elle-même, trouvant en soi mille motifs de rebondir et ce qui est plus, de s'imiter soi-même. Quelle suavité, quel souffle, quelle facilité ! On oubliait tout sauf le chant. On avait le cœur sur la main, et à la place du cœur une bulle de savon, un petit ballon rouge, une pochette de vent. A coup sûr c'était là un grand chanteur, un vrai artiste. Il ne concluait pas et trouvait toujours du nouveau à dire, ou du moins quelque manière plus raffinée de le dire. De dire quoi ? O mirage. Telle était la question. Et s'il ne disait rien, il cachait bien son jeu et tous les membres de la famille buvaient ce chant par l'eau des yeux autant que par les oreilles, avec la certitude d'en saisir le sens.

Dut-il reprendre haleine ? Ce n'était que suspension du cours de ces fioritures, et non sans arrière-pensée, car il penchait la tête de côté et écoutait du côté du ciel d'où lui parvenaient, comme un écho affaibli de son propre chant, celui d'un de ses congénères aussi heureux que lui dans sa prison voisine. Mais son silence

dura peu, et avec de nouvelles forces il reprit ses roucoulades.

— Ah, Monsieur, murmura le bossu trouvant dans ces artifices les sublimes perspectives d'une fuite céleste et l'oubli des mornes heures acceptées, est-ce qu'il chante bien à votre goût ? Croyez-vous qu'il l'a bien avalé, son sifflet ?

— C'est le serin des serins, dit la femme avec orgueil, c'est Hector.

Je savais à quoi m'en tenir et sans prendre garde que je piétinais le pain et la graisse figée du repas abandonné pour les délices des nuées, je m'esquivai. J'avais dans le cœur une pierre qui dansait à chaque pas, cette pierre de ma vie. En vain, j'aurais voulu fuir le sens des hauteurs, le sens du bas et du haut et m'élancer comme dans les rêves, en nageant dans les airs ou dans les eaux, me fiant au génie d'une vessie natatoire et de douces fluctuations, une aigre douleur me traversant du crâne aux talons m'indiquait le chemin du ciel à la terre.

O tristes nausées qui me soulevaient le tympan !

Rêvant de rossignol fallait-il ne rencontrer que les serins ? Mais avais-je jamais rêvé de rossignol sans contenir moi-même ce doux serin fidèle de l'humanité ? Aussi qui donc abolira jamais le chant et fermera la porte des appels et des évasions ? Qui donc se contentera d'une cage dans laquelle il n'y a rien ?

C'est à vous que je m'adresse, Messieurs les chanteurs, dernière et prolifique imitation des serins, qui couvrez la surface de la terre de vos chants. Trompeuse engeance, débris d'astuce et d'extase, dois-je vous faire juges de vous-même ? Au crépuscule d'un temps malade d'une grave maladie de gosier, on va peut-être ouvrir la grande chasse, battre la terre, dessécher la rosée parce qu'elle tombe du ciel. Mais je sais bien que lorsque la journée sera finie, le chasseur le plus harassé donnera du millet à son canari gazouillant devant quelque soupirail. Et malgré moi, malgré moi, je rêverai du rossignol.

G. RIBEMONT DESSAIGNES.

RÉCITS

PREMIER CHAGRIN

Un trapéziste, — l'art que ces acrobates exercent sous les hauts plafonds des grands music-halls est, on le sait, l'un des plus difficiles auxquels l'homme puisse s'élever, — un trapéziste, poussé d'abord par la seule ambition de se perfectionner, puis par une habitude devenue tyrannique, avait organisé sa vie de telle sorte qu'il pût rester sur son trapèze nuit et jour aussi longtemps qu'il travaillait dans le même établissement. Des domestiques se relevaient pour pourvoir à tous ses besoins, qui étaient d'ailleurs très restreints; ces gens attendaient sous le trapèze et faisaient monter ou descendre tout ce qu'il fallait à l'artiste dans des récipients établis spécialement à cet effet. Cette façon de vivre n'entraînait pour l'entourage aucune véritable difficulté; ce n'était que

pendant les autres numéros du programme qu'elle devenait un peu gênante car on ne pouvait dissimuler que le trapéziste fût resté là-haut, et le public, bien que fort calme en général, laissait parfois errer un regard sur l'artiste. Mais la direction n'en voulait pas à cet homme, car c'était un acrobate extraordinaire qu'on n'eût jamais pu remplacer. On se plaisait à reconnaître d'ailleurs qu'il ne vivait pas ainsi par espièglerie, que c'était pour lui la seule façon de se tenir constamment en forme et de posséder toujours son métier dans la perfection.

A ces hauteurs rien de malsain ; et quand l'année se réchauffait, quand on ouvrait toutes les fenêtres de la coupole, quand le soleil et l'air frais pénétraient largement dans cet espace crépusculaire, on pouvait même dire qu'il faisait beau. Evidemment les relations humaines de l'artiste étaient réduites : un collègue qui venait le voir en montant à la corde lisse, — alors ils s'asseyaient, l'un à droite, l'autre à gauche, et conversaient en s'appuyant aux cordes, — des couvreurs qui réparaient le toit et qui échangeaient avec lui quelques paroles par une fenêtre,

ou un pompier qui vérifiait le fonctionnement de l'éclairage de secours sur la plus haute des galeries et lui lançait un mot respectueux mais difficile à comprendre. Le reste du temps c'était le calme ; un employé qui s'égarait l'après-midi dans la salle vide lançait parfois un regard pensif vers ces hauteurs qui échappaient presque à la vue et où le trapéziste, ignorant qu'on le vît, se reposait ou exécutait ses tours. Il eût donc vécu dans le calme sans les inévitables voyages de ville en ville qui lui pesaient énormément. L'impresario faisait tout pour abréger le plus possible ses souffrances : dans les villes on employait des automobiles de course, on roulait de nuit ou de grand matin à toute allure dans les rues désertes ; mais on allait toujours trop lentement pour l'impatience de l'artiste ; dans le train on faisait réserver un compartiment tout entier où il pouvait chercher à vivre un peu comme au trapèze et se coucher dans le filet ; à l'étape, le trapèze était installé longtemps avant l'arrivée de l'acrobate, toutes les portes étaient tenues grandes ouvertes et tous les couloirs dégagés et cependant l'impresario vivait toujours l'un des plus beaux moments de sa vie quand

il voyait l'artiste poser le pied sur l'échelle de corde, grimper rapide comme l'éclair et se pendre enfin là-haut à son trapèze.

Malgré tous les voyages qui lui avaient déjà réussi, l'impresario avait toujours peur d'un déplacement, car, quelles qu'en fussent les conditions, il était toujours épuisant pour les nerfs du trapéziste.

Et c'est ainsi qu'un jour, comme ils voyageaient ensemble, le trapéziste en train de rêver dans le filet, et l'impresario lisant dans le coin d'en face, près de la portière, le trapéziste appela doucement l'impresario. L'impresario se mit immédiatement à ses ordres. Le trapéziste dit en se mordant les lèvres qu'il lui faudrait désormais pour ses acrobaties, au lieu de l'unique trapèze dont il avait joui jusque-là, deux trapèzes placés en face l'un de l'autre et qu'il aurait constamment sous la main. L'impresario acquiesça sans délai. Mais le trapéziste, comme pour montrer qu'en cette affaire l'approbation de l'impresario était aussi insignifiante qu'aurait pu l'être son refus, déclara que, de ce moment, il ne travaillerait jamais, jamais, à aucun prix, sur un trapèze solitaire.

A l'idée que ce cas pût se présenter tout de même il semblait frémir de terreur. L'impresario renouvela ses assurances en observant l'effet de ses mots ; il expliqua que deux trapèzes valaient en effet beaucoup mieux qu'un seul, que ce nouveau système, de toute façon, était préférable au premier et qu'il varierait le spectacle. Mais le trapéziste soudain se mit à répandre des larmes. Epouvanté, l'impresario sauta sur pied et demanda ce qui avait bien pu arriver ; puis, ne recevant pas de réponse, il monta sur la banquette, caressa le trapéziste et pressa son visage contre le sien, de telle sorte que sa propre figure ruisselait des larmes de l'artiste. Après bien des questions, des flatteries et des encouragements, le trapéziste finit par dire en sanglotant : « Cette barre unique dans les mains... est-ce une vie ? »

Il fut alors plus facile à l'impresario de consoler le trapéziste ; il lui promit de télégraphier à la prochaine station pour faire installer un second trapèze ; il se reprocha d'avoir laissé si longtemps le trapéziste travailler sur un seul appareil, il le remercia et le loua grandement d'avoir enfin attiré son attention sur sa faute. Ce fut ainsi que l'impresario réussit petit à petit à apaiser le trapéziste

et put revenir dans son coin. Mais il n'était pas rassuré ; douloureusement préoccupé, il quittait son livre des yeux pour observer à la dérobée le trapéziste. Ces idées qui le tourmentaient, puisqu'elles lui étaient déjà venues, pourraient-elles jamais cesser complètement ? Ne reviendraient-elles pas avec une force de plus en plus grande ? N'étaient-elles pas un danger de mort ? Et, de fait, au milieu du sommeil en apparence paisible qui avait mis fin aux larmes, l'impresario crut voir les premières rides commencer à se graver dans le front du trapéziste qui était lisse comme celui d'un enfant.

UN CHAMPION DU JEUNE

Dans les dernières années l'intérêt du public pour les jeûneurs professionnels a subi une grande régression. Alors que rien n'était plus fructueux autrefois que d'organiser de grandes exhibitions de jeûne sous sa propre direction, aujourd'hui c'est devenu complètement impossible. C'étaient d'autres temps. A cette époque, toute la ville s'occupait du champion de jeûne ; de jour de jeûne en jour de jeûne l'intérêt du public croissait ; chacun voulait voir le jeûneur au moins une fois chaque jour ; sur la fin certains abonnés passaient toutes leurs journées devant la petite cage ; on la visitait même la nuit, aux flambeaux pour plus d'effet ; et quand il faisait beau, on portait la cage au grand air : ces jours-là c'était surtout aux enfants qu'on faisait voir le jeûneur ; alors que cette exhibition ne représentait souvent pour les adultes qu'une

plaisanterie à laquelle ils s'associaient simplement par docilité à la mode, les enfants, eux, regardaient étonnés, la bouche ouverte et se donnant la main pour plus de sûreté, cet homme hâve en tricot noir dont les côtes faisaient saillie et qui, méprisant tout siège, restait assis sur une litière de paille ; il avait par moment une courbette polie, il répondait aux questions avec un sourire forcé, il passait même le bras par la grille pour faire tâter sa maigreur ; mais d'autres fois il s'effondrait, se repliait complètement sur lui-même, ne s'inquiétait plus de personne, et même pas de l'heure, si importante cependant, que pouvait sonner la pendule qui constituait tout le mobilier de sa cage ; il restait là, le regard fixe, les paupières presque fermées, portant de temps à autre à sa bouche un minuscule verre d'eau pour s'humecter les lèvres.

Outre les spectateurs d'occasion il y avait aussi là, à titre permanent, des surveillants choisis par le public, en général — fait curieux — des bouchers, qui se relevaient par groupes de trois et qui avaient la mission d'observer le jeûneur jour et nuit pour l'empêcher de s'alimenter en

cachette ; mais c'était une pure formalité à laquelle on ne se livrait que pour tranquilliser les masses, car les initiés savaient bien que le jeûneur n'eût absorbé à aucun prix, même contraint, le moindre atome de nourriture aussi longtemps que durait le numéro ; l'honneur de sa profession le lui interdisait. Evidemment ce n'étaient pas tous les gardiens qui le comprenaient ; il se trouvait parfois des groupes, pour la surveillance de nuit, qui ne montaient leur faction qu'avec relâchement, s'installaient à dessein dans le coin le plus éloigné et se plongeaient dans une partie de cartes avec la visible intention de permettre au jeûneur de prendre le petit réconfort qu'il pouvait aller puiser à leur avis dans quelque réserve secrète. Rien n'était plus pénible au jeûneur que ce genre de surveillants ; ils le rendaient mélancolique ; le jeûne devenait difficile avec eux ; parfois, surmontant sa faiblesse, il chantait pendant leur faction aussi longtemps qu'il le pouvait pour leur montrer le tort immense qu'ils avaient de le soupçonner. Mais c'était en pure perte ; les autres ne s'étonnaient plus que de l'adresse avec laquelle il s'entendait à manger en chantant. Il aimait beaucoup mieux

les contrôleurs qui s'asseyaient tout près de la grille et qui, ne se contentant pas du trouble éclairage de la salle, le maintenaient sous le rayon des lampes de poche que l'impresario mettait à leur disposition. La lumière crue ne le gênait pas ; de toute façon il lui était impossible de dormir, et somnoler un peu il le pouvait toujours, sous tout éclairage et à toute heure, même dans le tapage de la salle comble. Il était toujours prêt, avec de tels gardiens, à passer sa nuit sans sommeil ; il était toujours prêt à plaisanter avec eux, à leur raconter ses anecdotes de nomade et à écouter leurs histoires en retour ; il était prêt à tout pour peu qu'il pût les tenir éveillés et leur montrer à chaque instant qu'il n'avait rien de comestible dans sa cage et qu'il jeûnait comme nul d'entre eux ne l'aurait su. Mais il touchait au comble du bonheur quand, le matin venu, on leur apportait à ses frais un déjeuner supercopieux sur lequel ils se jetaient avec l'appétit d'hommes sains qui viennent de passer une nuit blanche. Il y avait bien, à vrai dire, des gens qui voulaient voir dans ce déjeuner une illicite tentative de corruption des contrôleurs, mais ils allaient vraiment trop loin, et quand on

leur demandait s'ils voulaient eux-mêmes se charger du contrôle de nuit sans le déjeuner, pour le pur amour de la chose, ils s'esquivaient, quoiqu'en restant sur leurs soupçons.

Ces soupçons faisaient d'ailleurs partie de ceux qu'on ne peut éviter dans l'évaluation du jeûne. Nul, en effet, n'était capable de passer ses jours et ses nuits à surveiller le jeûneur sans arrêt, par conséquent nul ne pouvait savoir par suite d'un contrôle personnel si l'artiste avait vraiment jeûné impeccablement ; le jeûneur seul pouvait le savoir, il pouvait seul constituer devant son jeûne un spectateur parfaitement satisfait. Mais, de son côté, il ne l'était jamais, et cela pour une autre raison ; peut-être n'était-ce pas le jeûne qui l'amaigrissait au point que bien des gens devaient renoncer, à leur grand regret, à suivre ses exhibitions parce qu'ils n'auraient pu supporter son aspect ; peut-être ne maigrissait-il tant que par mécontentement de soi. Il était seul, en effet, à savoir, et nul initié ne s'en doutait, combien le jeûne est chose facile ; il n'était rien de plus aisé. Il ne le taisait d'ailleurs pas, mais on ne voulait pas le croire ; les gens indulgents

croyaient qu'il parlait par modestie, et les autres, la majorité, le prenaient pour un fanfaron assoiffé de réclame ou même pour un bluffeur éhonté. Le jeûne lui était facile ? Naturellement ! Il s'entendait à le rendre tel ! Et il avait encore le front de vous l'avouer à moitié ! Il lui fallait accepter tout cela ; il s'y était d'ailleurs accoutumé avec le temps, mais son mécontentement ne cessait de le ronger et il n'avait encore jamais quitté volontairement sa cage, jamais, après aucune période de jeûne : c'était un témoignage qu'on était obligé de lui décerner. Comme temps maximum du jeûne l'impresario avait fixé quarante jours ; il ne laissait jamais jeûner le champion au delà de ce délai, même pas dans les grandes villes, et pour une bonne raison. L'expérience prouvait, en effet, que, pendant quarante jours, une réclame bien dosée pouvait aiguillonner l'intérêt d'une cité d'une façon de plus en plus efficace, mais qu'ensuite le public se raréfiait : on enregistrait une notable diminution de la demande ; il pouvait bien y avoir sur ce point de légères différences entre les villes et les campagnes, mais, en règle générale, quarante jours étaient un maximum. Le quarantième jour, on

ouvrait donc la porte de la cage enguirlandée de fleurs, un public enthousiaste emplissait l'amphithéâtre, une musique militaire jouait, deux médecins entraient dans la cage pour opérer sur le jeûneur les mensurations nécessaires, un haut-parleur proclamait les résultats dans la salle, et finalement deux jeunes dames, tout heureuses d'être les élues, se présentaient pour essayer de faire descendre à l'artiste les quelques marches de sa cage ; en bas, sur une petite table, on lui avait servi un repas de malade précautionneusement combiné. A ce moment-là le champion se défendait toujours. Sans doute acceptait-il encore de placer volontairement ses humérus dans les mains secourables des dames qui se penchaient sur lui, mais c'était tout ; il ne voulait pas se lever. Pourquoi cesser juste à ce moment, juste après ces quarante jours ? Il aurait pu tenir encore longtemps, il aurait pu tenir un temps illimité ; pourquoi cesser juste à ce moment, au plus beau du jeûne, et même pas ? Pourquoi voulait-on lui ravir la gloire de jeûner encore, et, sinon de devenir le plus grand champion de jeûne de tous les temps, — il devait l'être de toute façon — du moins de battre ses propres records, de

les battre jusqu'à l'absurde, car il ne sentait aucune limite à sa faculté de jeûner. Pourquoi cette foule, qui prétendait tant l'admirer, était-elle si impatiente? S'il tenait plus longtemps, pourquoi ne voulait-elle pas tenir? Et puis il était fatigué; il était bien assis dans sa paille, et maintenant il fallait se lever, se lever de toute sa hauteur, se redresser de toute sa longueur, aller manger des nourritures! La seule idée de ce repas lui causait des nausées qu'il ne cachait que difficilement et seulement par égard pour les dames. Alors il relevait les yeux et regardait au-dessus de lui ceux des deux dames si gentilles en apparence, si cruelles en réalité, et il secouait sa tête écrasante sur son cou fragile. Mais il se passait alors ce qui se passait toujours. L'impresario venait lui-même, et, la musique empêchant tout discours, levait les bras silencieusement au-dessus de l'artiste comme pour inviter le ciel à regarder enfin son œuvre sur cette paille, à contempler ce pitoyable martyr — que le jeûneur était, en effet, mais en sens tout différent; — il saisissait le champion par le bras en le prenant par sa taille mince avec des prudences exagérées destinées à montrer de quelle chose

fragile il avait à s'occuper là et le remettait aux dames devenues pâles comme la mort — non sans l'avoir secoué un peu en cachette, ce qui faisait osciller au hasard les jambes et le tronc du jeûneur —. L'artiste alors tolérait tout ; sa tête pendait sur sa poitrine, on eût dit qu'elle y avait roulé et qu'elle restait accrochée là mystérieusement ; le corps était tout creux ; les jambes se pressaient, un instinct de conservation leur faisait serrer les genoux, mais elles traînaient sur le sol comme si ce n'eût pas été le vrai, et que le vrai sol elles eussent dû le chercher d'abord ; et tout le poids, infime à vrai dire, du corps reposait sur l'une des dames qui, cherchant de l'aide et le souffle oppressé, — ce n'était pas ainsi qu'elle s'était représenté cette glorieuse mission, — commençait par lever le cou tant qu'elle pouvait pour préserver au moins son visage du contact du jeûneur ; puis, comme elle ne réussissait pas et que sa compagne, plus heureuse, au lieu de venir à son secours, se contentait de porter devant elle en tremblant le petit paquet d'os qu'était la main de l'artiste, la dame éclatait en sanglots pour le ravissement de l'assistance et devait être relevée de ses fonctions par un employé

tenu en réserve à cet effet depuis longtemps. Puis venait le repas dont l'impresario faisait ingurgiter quelques bouchées à l'artiste qui restait plongé dans un demi-sommeil semblable à l'évanouissement ; cette scène s'accompagnait de bavardages humoristiques destinés à détourner l'attention du public de l'état où se trouvait le jeûneur ; suivait encore un toast à l'assistance, toast que l'on prétendait soufflé par le champion ; l'orchestre magnifiait le tout par une grande fanfare, on se quittait et personne n'avait le droit d'être mécontent de ce qu'il avait vu, personne, sauf le jeûneur, sauf toujours le seul jeûneur.

C'est ainsi qu'il vécut de longues années, avec de petites périodes de repos à intervalles réguliers, dans une apparence de splendeur, entouré des hommages du monde mais, au milieu de tous ces fastes, dans une profonde mélancolie qui s'aggravait encore du fait que personne ne la prenait au sérieux. Comment d'ailleurs l'eût-on consolé ? Que lui restait-il à désirer ? S'il se trouvait un homme bienveillant qui le plaignît et voulût lui expliquer que sa tristesse venait probablement de la faim, il arrivait au jeûneur, surtout dans les derniers temps de son

jeûne réglementaire, de répondre par un accès de rage et de se mettre au grand effroi de tout le public à secouer comme une bête les barreaux de sa grille. Dans ces cas-là l'impresario avait un châtiment tout prêt, et n'hésitait que rarement à l'employer. Il excusait le jeûneur devant toute l'assistance, il concédait que l'irritabilité provoquée par le jeûne, irritabilité bien facile à comprendre pour des gens comme ceux du public qui avaient l'estomac rempli, pouvait seule excuser l'attitude du champion ; il s'arrangeait ensuite pour parler de l'affirmation de l'artiste qui déclarait qu'il pouvait jeûner beaucoup plus longtemps qu'il ne le faisait, et il la rapportait aux mêmes causes ; il louait la haute ambition, la bonne volonté, la grande abnégation que contenait cette affirmation, mais il cherchait ensuite à la réfuter — trop facilement ! — en montrant des photographies qu'il faisait acheter en même temps par le public et sur lesquelles on voyait le champion étendu sur un lit le quarantième jour et presque mort d'inanition. Ce déguisement de la vérité, que l'artiste connaissait bien, mais qui réussissait toujours à le déprimer une fois de plus, dépassait vraiment la mesure.

On présentait comme un effet du jeûne ce qui n'était que la conséquence de son interruption prématurée ! Comment lutter contre cette incompréhension, contre cet océan d'incompréhension ? Il écoutait toujours avidement à la grille le discours de l'impresario, mais au moment où sortaient les photos il lâchait régulièrement les barreaux, retombait en soupirant dans sa paille et le public tranquillisé pouvait revenir, s'approcher de lui et le regarder.

Lorsque les témoins de ces scènes s'en ressouvirent quelques années plus tard, nombre d'entre eux s'étonnèrent eux-mêmes. Car entre temps s'était produit ce revirement dont nous parlions ; il était venu presque soudain ; il avait peut-être des causes profondes, mais qui se serait inquiété de les découvrir ? Un beau jour le jeûneur gâté par les applaudissements de la foule se vit délaissé du public, avide de folles distractions, qui envahissait maintenant d'autres salles de spectacles. L'impresario fit encore une tournée forcenée à travers la moitié de l'Europe pour voir s'il ne retrouverait pas ici ou là l'ancien intérêt du public ; mais tout fut vain ; c'était comme une conjuration ; la même aversion s'était développée partout pour le

spectacle de la faim. Naturellement ce phénomène n'avait pu en réalité intervenir si brusquement, et l'on se rappelait maintenant, après coup, bien des symptômes précurseurs que, dans l'ivresse du succès, on n'avait pas assez remarqués à leur époque, qu'on n'avait pas assez combattus ; maintenant il était trop tard pour entreprendre de lutter. Et, certes, il était bien sûr qu'on reviendrait un jour au jeûne, mais, hélas, pour les contemporains ce n'était pas une consolation. Que devait faire à présent le jeûneur ? Lui qui s'était vu entouré des acclamations de tous les peuples il ne pouvait même plus maintenant se montrer dans les baraques des petites foires, et, pour choisir un autre métier, il était non seulement trop vieux, mais surtout trop fanatiquement adonné à l'ivresse du jeûne. Aussi prit-il congé de son impresario qui avait été le compagnon d'une carrière sans égale et se fit-il embaucher par un grand cirque ; pour épargner son amour-propre il ne regarda même pas le contrat.

Un grand cirque, étant donné le nombre immense de gens, de bêtes et d'appareils qu'il a besoin de maintenir

et de compléter constamment, peut employer n'importe quand n'importe qui, même un jeûneur professionnel, à condition naturellement que ses exigences soient restreintes ; d'ailleurs, dans ce cas particulier, ce n'était pas seulement le travailleur qu'on engageait mais aussi son vieux nom célèbre ; il s'agissait d'un talent spécial qui ne diminue pas avec l'âge, de sorte qu'on ne pouvait pas dire qu'on eût affaire à un artiste usé qui, sentant faiblir son talent, cherchait refuge dans un petit poste de tout repos ; bien au contraire le jeûneur assurait, ce qui était parfaitement vraisemblable, qu'il jeûnait tout comme autrefois et il allait même jusqu'à dire que si on lui laissait sa libre volonté, — ce qu'on lui promit sur-le-champ, — c'était maintenant seulement qu'il allait plonger le monde dans un juste étonnement, affirmation qui, à vrai dire, étant donné les revirements du temps que le champion dans son grand zèle oubliait trop facilement, ne provoqua chez les spécialistes qu'un sourire.

Pourtant, au fond, le champion de jeûne ne perdait pas de vue lui non plus les circonstances véritables et il admit comme tout naturel qu'on ne l'exposât pas au

milieu de la piste avec sa cage comme le clou de la soirée et qu'on le logeât dehors, tout près des écuries, dans un endroit d'un accès malaisé. De grandes pancartes de toutes couleurs entouraient la cage et disaient ce qu'il y avait à voir dedans. Quand le public, pendant les entr'actes, se pressait aux portes des écuries pour aller regarder les animaux, il était presque inévitable qu'il passât devant le jeûneur et s'arrêtât là un instant ; peut-être même se serait-il attardé dans cet étroit passage si les spectateurs qui faisaient queue, ne comprenant pas cet arrêt à mi-chemin des écuries, n'avaient empêché le stationnement. Et c'était la raison pour laquelle le jeûneur tremblait à l'idée de la venue du public, qu'il désirait cependant d'autre part puisque c'était le but de sa vie. Les premiers temps il pouvait à peine attendre les entr'actes ; il regarda venir la foule avec des transports de plaisir jusqu'au moment, trop proche hélas, où — l'aveuglement le plus obstiné devant céder devant les faits — il se rendit compte qu'il n'avait jamais affaire qu'à des visiteurs d'écuries (sinon de fait du moins d'intention). Et c'était encore de loin que le spectacle de cette foule était le plus beau ; car, une

fois à sa hauteur, elle l'entourait d'un vacarme de hurlements et de jurons : deux partis ne cessaient en effet de se reformer devant sa cage : d'une part — et ce fut le parti qui lui devint bientôt le plus pénible — ceux qui voulaient le regarder tout à leur aise, non par curiosité intelligente, mais par caprice et par bravade, et d'autre part ceux qui voulaient d'abord aller visiter les écuries. Le gros de la foule écoulé, c'était le tour des retardataires, et ceux-là, que rien n'empêchait plus de stationner tant qu'ils voulaient, filaient à grands pas, sans un regard, pour arriver à temps près des bêtes. C'était une aubaine bien rare de voir un père de famille se présenter avec ses enfants, montrer du doigt le jeûneur professionnel, expliquer de quoi il s'agissait, parler de l'ancien temps où il avait pu voir des exhibitions du même genre, mais incomparablement plus grandioses, et les enfants, que ni l'école ni la vie n'avaient suffisamment préparés à aborder de tels spectacles, restaient figés, sans comprendre, il est vrai, — qu'était-ce pour eux que la faim ? — mais dans l'éclat de leurs yeux brillants de curiosité on pouvait voir le signe précurseur d'une ère nouvelle et plus clémentine. Peut-être,

pensait alors le jeûneur, tout s'arrangerait-il un peu si sa cage n'était pas si près des écuries. Sa situation présente rendait le choix trop facile au public, sans parler des autres désagréments qu'elle présentait : les émanations des écuries, le transport de la viande crue pour les fauves, le cri des bêtes au moment des repas blessaient les sens et accablaient l'âme. Mais il n'osait pas réclamer à la direction ; c'était aux bêtes, après tout, qu'il devait ce flot de visiteurs parmi lesquels, de loin en loin, il s'en trouvait peut-être bien un qui venait spécialement pour lui. Et qui savait où on l'eût enfoui s'il avait voulu souligner son existence, rappelant par la même occasion qu'il ne constituait au fond qu'un obstacle sur le chemin des écuries ?

Un petit obstacle à vrai dire, un obstacle de plus en plus petit. On s'habitue à la bizarrerie de ce cirque qui cherchait encore de nos jours à retenir l'attention du public sur un jeûneur professionnel, et cette accoutumance des clients équivalait à une sentence de mort. Il pouvait jeûner de son mieux, — et c'était bien ce qu'il faisait, — rien n'était plus assez puissant pour le sauver, on passait

devant lui sans le voir. Cherchez à expliquer l'art du jeûne à quelqu'un ! Si vous ne le sentez pas d'instinct, personne ne pourra vous l'apprendre. Les belles pancartes se salissaient, elles devenaient illisibles, on les arrachait par lambeaux, personne ne songeait à les remplacer ; le petit tableau des journées de jeûne n'était plus tenu à jour ; les premiers temps on l'avait toujours soigneusement gardé exact, mais il y avait déjà longtemps qu'on n'en avait plus changé le chiffre, car, au bout de quelques semaines, ce minuscule travail lui-même avait lassé le personnel ; et c'est ainsi que le jeûneur put continuer à jeûner comme il l'avait rêvé autrefois et réussit sans aucune peine, conformément à ses prédictions, mais personne ne compta les jours ; personne, même le jeûneur, ne savait quelle était la taille de son record, et la tristesse habitait son cœur. Et quand un jour un badaud s'arrêta, se moqua du vieux chiffre inscrit et parla d'attrape-nigauds, ce fut le mensonge le plus bête que pussent forger l'indifférence et la méchanceté innée, car ce n'était pas le jeûneur qui cherchait à duper le monde, il travaillait honnêtement, mais c'était le monde qui le trompait en lui volant son salaire.

Pourtant les jours et les jours passèrent et cette situation elle-même prit fin. La cage frappa l'attention d'un inspecteur qui faisait sa tournée et il demanda aux employés pourquoi on laissait au rancart, remplie de paille moisie, cette cage si utilisable ; personne ne le sut, sauf un, qui finit par se souvenir de l'artiste à l'aide du tableau des jours. On remua la paille à la fourche et on y trouva le jeûneur. « Tu jeûnes toujours ? demanda l'inspecteur. Quand cesseras-tu donc enfin ? — Pardonnez-moi tous ! » souffla le jeûneur ; seul, l'inspecteur qui tenait l'oreille contre la grille, le comprit. « Bien sûr », dit l'inspecteur en portant le doigt à son front pour indiquer au personnel l'état dans lequel se trouvait le jeûneur, « bien sûr, nous te pardonnons. — Je voulais toujours vous faire admirer mon jeûne », dit le jeûneur. « Nous l'admirons », dit l'inspecteur affable. « Vous ne devriez pourtant pas l'admirer », dit le jeûneur. « Eh bien soit ! Nous ne l'admirons pas », dit l'inspecteur ; « et pourquoi ne devons-nous donc pas l'admirer ? » « Parce que je suis obligé de jeûner, je ne saurais faire autrement » dit le jeûneur. « Voyez-moi ça ! dit l'inspecteur, pourquoi ne peux-tu

faire autrement? » « Parce que », répondit le jeûneur en relevant un peu sa tête minuscule et en parlant avec la bouche en o, comme pour donner un baiser, dans l'oreille de l'inspecteur, afin que rien ne se perdît, « parce que je ne peux pas trouver d'aliments qui me plaisent. Si j'en avais trouvé un, crois-m'en, je n'aurais pas fait de façons et je me serais rempli le ventre comme toi et comme tous les autres. » Ce furent là ses derniers mots, mais dans ses yeux mourants brillait la conviction, ferme encore, malgré sa fierté disparue, qu'il continuait à jeûner.

« Allons, rangez tout ça maintenant ! » ordonna l'inspecteur, et on enterra le jeûneur en même temps que la paille. Quant à la cage, on y logea une jeune panthère. Ce fut, même pour les plus stupides, un sensible soulagement de voir ce féroce animal se démener dans cette cage si longtemps déserte. La bête, elle, ne manqua de rien. La nourriture lui plaisait et les gardiens la lui portaient sans barguigner ; elle ne semblait même pas regretter sa liberté. Ce noble corps, gavé de tout jusqu'à la limite précise où il eût risqué d'éclater, semblait d'ailleurs porter la liberté en soi ; elle devait s'être logée dans quelque coin de sa

mâchoire ; et la joie de vivre jaillissait du fond de sa gueule avec une flamme si violente qu'il n'était pas facile aux spectateurs de lui tenir tête. Mais ils se maîtrisaient, se pressaient autour de la cage et ne voulaient pas bouger d'un pas.

FRANZ KAFKA.

Traduit de l'allemand par
ALEXANDRE VIALATTE.

